

Le rôle des hommes dans la promotion de l'Egalité entre les femmes et les hommes

Etude

Le rôle des hommes dans les relations homme/femme, vu par les hommes

Mise en oeuvre du programme relatif à la stratégie cadre communautaire en matière d'égalité entre les femmes et les hommes (2001-2006)



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de l'Égalité des chances

Le rôle des hommes dans la promotion de l'Egalité entre les femmes et les hommes

Etude

Le rôle des hommes dans les relations homme/femme, vu par les hommes

Mise en oeuvre du programme relatif à la stratégie cadre communautaire en matière d'égalité entre les femmes et les hommes (2001-2006)



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de l'Égalité des chances

Projet réalisé avec le soutien de la Communauté européenne :
Mise en oeuvre du programme relatif à la stratégie cadre communautaire en
matière d'égalité entre les femmes et les hommes (2001-2006)

Les informations contenues dans la présente publication ne reflètent pas
nécessairement l'avis ou le point de vue de la Commission européenne

Etude réalisée par l'Université du Luxembourg, Faculté des Lettres,
des Sciences Humaines, des Arts et des Sciences de l'Education (FLSHASE)

Edité par et disponible au
Ministère de l'Egalité des chances
L-2921 Luxembourg
Tél. 478 5814
Fax 24 18 86
info@mega.public.lu
www.mega.public.lu
2006

ISBN 2-9198-76-75-9

Sommaire

Préface	5
Résumé : Le rôle des hommes dans les relations homme/femme, vu par les hommes	7
Summary : The role of men in gender relations, from a male perspective	11
Zusammenfassung : Die Rolle von Männern im Geschlechterverhältnis aus männlicher Perspektive	15
Die Rolle von Männern im Geschlechterverhältnis aus männlicher Perspektive : Studie	19
1 - Einleitung	21
2 - Forschungsfragen	23
2.1 – Einstellung, Identität und Habitus	23
2.2 - Weitere methodologische Fragen	29
3 - Methodologisches und Inhaltliches zur vorliegenden Untersuchung	31
3.1 - Entscheidung für eine qualitative Untersuchung	31
3.2. - Informationen zu den Interviews	34
3.3. - Beschreibung der Stichprobe	34
3.4 – Die Themen dieser Untersuchung	35
4 - Junge Männer heute: Gefährdete Sicherheiten?	36
4.1 – Hegemoniale Männlichkeit	36
4.2 – Junge männliche Erwachsene	37
4.3 – Forschungsergebnisse	39
4.4 – Ein spezifisches Milieu: Männer in „Frauenberufen“	41
5 – Die eigene Untersuchung	43
5.1 - Lebensläufe – Herkunftsfamilie, Peerbeziehungen, eigene Familie	43
5.2 - Männlichkeiten und Weiblichkeiten – Männer und Frauen in der Erziehung	52
5.3 – Diskriminierungen von Frauen und Männern	70
5.4 – Die professionelle Erziehung von Jungen und Mädchen	75
5.5 – Geschlechtersensible Sprache	83
6 – Schlussfolgerungen und Empfehlungen	85
6.1 - Synthese	85
6.2 – Zu der Fragestellung	86
6.3 - Empfehlungen	88
Referenzen	89



Le rôle des hommes dans les relations homme/femme, vu par les hommes

Préface

Des progrès significatifs ont été faits dans la réalisation de l'égalité entre femmes et hommes grâce à la législation sur l'égalité de traitement, à l'intégration de la dimension du genre dans les politiques, aux programmes d'actions, au dialogue social et au dialogue avec la société civile. Néanmoins, les inégalités subsistent, et l'on assiste toujours à une propagation persistante de stéréotypes fondés sur le genre, et répartition inégale des responsabilités familiales à tous les niveaux.

Certes, le changement dans les mentalités a eu lieu, mais l'écart entre attitude et pratique reste trop important. C'est là qu'entrent en ligne l'éducation et le rôle des enseignants et des éducateurs. L'éducation est à la base de toute évolution de mentalités et comportements. Ne devrait-on pas, par conséquent, s'attaquer aux racines mêmes du problème.

La présente étude repose sur des données recueillies lors d'une étude menée par l'Université du Luxembourg en 2005, dont le but était d'analyser l'aspect du genre dans le contexte de l'évolution personnelle et professionnelle des futurs éducateurs et enseignants. Dans l'étude actuelle, les données existantes ont fait l'objet d'une analyse qualitative afin de déterminer quel pourrait être le rôle de l'homme dans la promotion de l'égalité entre hommes et femmes.

Pour ce faire, une distinction a été établie entre trois niveaux au travers desquels la masculinité peut se manifester, à savoir le comportement masculin habituel, l'identité de genre masculine et l'attitude masculine face à des questions liées à la relation homme/femme. À l'aide de ces trois dimensions, plusieurs thèmes ont été analysés, notamment les relations homme/femme dans la famille d'origine et le modèle de futur partenariat, l'éducation des enfants, la discrimination des femmes, l'éducation mixte et l'intégration des questions de genre dans les programmes d'éducation professionnelle, l'usage sensible à la dimension du genre. La recherche a démontré que, même si la plupart des enseignants et éducateurs interrogés s'expriment en faveur de l'égalité des sexes, leur comportement n'est pas toujours en accord avec leur attitude.

Il s'agit d'intégrer la dimension du genre dans le programme de formation professionnelle des éducateurs et enseignants, car ce n'est que par une sensibilisation du personnel éducatif que l'on arrive à vaincre les stéréotypes auprès des plus jeunes. Il faut que l'attention du personnel éducatif soit attirée sur l'impact que les stéréotypes ont sur leur vie quotidienne et sur les possibilités que le personnel éducatif a pour changer ce comportement.



Le rôle des hommes dans les relations homme/femme, vu par les hommes

Analyse qualitative d'entretiens

Novembre 2006

Présenté par Paul Dumont

Résumé

Chargée de projet:

Christel Baltes-Löhr, Université du Luxembourg – Faculté des Lettres, des Sciences Humaines, des Arts et des Sciences de l'Éducation (FLSHASE).

Commanditée par le Ministère de l'Égalité des chances, Luxembourg, dans le cadre du projet européen «Le rôle des hommes dans la promotion de l'égalité entre les femmes et les hommes», thème central de la Stratégie cadre communautaire en matière d'égalité entre les hommes et les femmes (2001-2006).

La présente étude repose sur des données issues d'une étude réalisée par l'Université du Luxembourg en 2005 intitulée: *Die Bedeutung des Geschlechteraspekts für die berufliche und persönliche Entwicklung/ Biographie von Erziehenden und Lehrenden* (Baltes-Löhr et al. 2005). L'étude Baltes-Löhr comprenait à la fois un questionnaire et des entretiens avec de futurs éducateurs et enseignants. Dans le cadre de l'étude actuelle, le contenu des entretiens réalisés auprès de vingt-neuf participants hommes a fait l'objet d'une analyse qualitative.

Parmi les partenaires interviewés figuraient huit futurs éducateurs, six futurs éducateurs diplômés, six futurs enseignants en école primaire et neuf enseignants stagiaires en établissement secondaire.

Cadre théorique

Pour déterminer quel est/pourrait être le rôle des hommes dans la promotion de l'égalité entre les sexes, il ne suffit pas d'analyser les attitudes sur la masculinité et la féminité et sur les relations homme/femme telles que perçues à travers les enquêtes réalisées à partir de questionnaires. La recherche a démontré que si bon nombre d'hommes s'expriment en faveur de l'égalité des sexes dans les sondages d'opinion, leur comportement au quotidien n'est pas toujours en accord avec leurs déclarations. Dès lors, il importe pour la recherche d'intégrer dans cette analyse d'autres aspects de la masculinité ainsi que des attitudes conscientes.

Adoptant une proposition de Holger Brandes (2002), la présente étude établit une distinction entre trois niveaux ou aspects au travers desquels la masculinité peut se manifester:

1. Les aspects physiques et associés au corps du comportement masculin habituel.

La «masculinité» envisagée sous cet angle peut être comprise comme l'expression physique d'une pratique sociale spécifique. Le sujet n'en est conscient que dans une certaine mesure.

2. L'aspect de l'identité de genre masculine.

Celui-ci concerne la propre image consciente d'un

homme, non seulement sur le plan cognitif, mais également d'un point de vue intuitif. Tandis qu'au niveau du comportement habituel, les expériences sont essentiellement intégrées et mémorisées physiquement, elles sont également, à ce niveau, associées intellectuellement l'une à l'autre.

3. L'aspect des attitudes et opinions conscientes sur les questions liées à la relation homme/femme.

Les attitudes conscientes peuvent être examinées directement et se rapportent à des questions plus ou moins concrètes relatives à la relation homme/femme. Elles peuvent changer plus rapidement qu'une identité et s'adapter plus rapidement au changement social. Cependant, les conclusions sur l'identité ne peuvent être dégagées directement des attitudes, et c'est d'autant moins le cas s'agissant du comportement habituel. Des variations sont possibles, d'où un fossé entre les attitudes exprimées et le comportement réel.

Dans la présente analyse, nous partons du principe que les attitudes et opinions individuelles conscientes sont fortement influencées par le débat public et par les transformations dans les rapports homme/femme survenus sur la scène publique. L'influence du débat public sur les idées relatives à l'identité de genre n'est pas si profonde. Enfin, le comportement habituel s'avère très résistant au changement.

Résultats

Cinq thèmes pertinents eu égard à cette question ont été analysés.

1 Les relations homme/femme dans la famille d'origine et les modèles de futur partenariat

La plupart des hommes interrogés étaient issus de familles que, par souci de simplicité, nous pourrions qualifier ici de «traditionnelles». Parmi les vingt-neuf partenaires interviewés, vingt-quatre sont encore célibataires. À une exception près, ils ne souhaitent pas reproduire le modèle de leur famille d'origine dans leur future vie de couple ou de famille et ils préfèrent participer aux tâches ménagères et à l'éducation des enfants. Les modèles varient entre aider ma parte-

naire» au moyen d'une répartition égale du travail et le congé de paternité de longue ou courte durée en passant par la volonté d'être un bon «homme au foyer» pour une période plus durable. Les interviews ont été davantage axées sur la garde et l'éducation des enfants que sur les tâches ménagères. Certains ont déclaré que le fait d'élever les enfants incombe davantage aux femmes parce qu'elles sont «naturellement» plus proches des enfants. Cette attitude reflétait à elle seule les images associées à l'un ou l'autre sexe, lesquelles ont ensuite fait l'objet d'un examen. D'autres souhaitaient diviser les tâches consistant à élever les enfants de manière plus équitable. Toutes les personnes interviewées se sont dites prêtes à assumer un retard dans leur évolution de carrière au nom des enfants, mais aucune d'entre elles n'était disposée à abandonner complètement son emploi.

Au moment de l'interview, cinq enseignants en établissement secondaire étaient mariés ou engagés dans une relation durable. Deux d'entre eux avaient des enfants. Grâce à ces entretiens, il a été possible d'établir ce que la recherche a démontré, à savoir que la participation effective des hommes aux tâches ménagères et familiales ne correspondait pas à leurs déclarations dans le cadre de l'enquête. La participation des pères dans les tâches familiales décroît après la naissance du premier enfant.

Ce sujet révèle avant tout les attitudes, qui s'adaptent relativement rapidement au débat public. Néanmoins, l'interview avec les partenaires mariés a révélé un écart important entre la pratique et les attitudes.

2 Images de la masculinité et de la féminité – le rôle des hommes et des femmes dans l'éducation des enfants

Ce volet concernait la question de l'identité de genre. Les images traditionnelles associées aux hommes et aux femmes se sont avérées tenaces dans les propos tenus par un nombre relativement élevé d'hommes interrogés. La moitié d'entre eux a exprimé des conceptions de l'homme et de la femme teintées de clichés et de stéréotypes, la plupart ayant fait valoir ou «dramatisé» les différences entre les sexes. Seule une minorité d'entre eux «minimisait» ces différences, remettait en question l'existence d'une différence intrinsèque entre les sexes et mettait en exergue les différences individuelles, lesquelles ne sont pas fondées sur le sexe. La féminité était considérée comme étroitement liée à la garde et à l'éducation des enfants. Pour bon nombre de personnes interviewées, les femmes convenaient davantage à ce rôle en raison de leur «instinct maternel» ou de leur compréhension, s'agissant notamment de la garde des enfants en bas âge. Certains pensaient que les hommes répondaient mieux au profil d'éducateurs pour jeunes gens de par leur plus grande autorité, conférée avant tout par une voix et une force physique plus imposantes.

On ne saurait affirmer avec certitude si ces déclarations relatives à l'éducation exprimaient en réalité une haute opinion des femmes ou si elle dénotait une conception traditionnelle de la dimension de genre, dans laquelle l'éducation des enfants fait partie d'un ensemble d'activités trop insignifiant, voire trop inférieur, pour être considéré par les hommes comme un but dans la vie, et dès lors jugé par ces derniers comme un «poids» imposé à leurs normes masculines hégémoniques.

3 Discrimination à l'encontre des femmes et les hommes

Certaines personnes interrogées ont reconnu n'avoir jamais entendu parler de discrimination à l'encontre des femmes, tandis que d'autres pensaient que nous étions parvenus à l'égalité des sexes dans la société actuelle. Conscientes, pour la plupart, du désavantage dont souffrent les femmes dans le monde du travail, les connaissances à ce sujet variaient nettement d'une personne interrogée à l'autre. Toutes étaient d'avis que l'égalité avait été accomplie dans la sphère familiale privée.

Un certain nombre de personnes interrogées présentaient le fait de défavoriser les femmes sur le marché de l'emploi comme une conséquence de leur nature: sachant qu'elles sont susceptibles de prendre un congé de maternité, les employeurs sont réticents à les engager pour occuper des postes à responsabilités. Une telle attitude de la part des employeurs recueillait une parfaite compréhension parmi les personnes interrogées. Cette situation était présentée comme une fatalité avec laquelle les femmes devaient apprendre à vivre. L'idée selon laquelle les hommes pouvaient contribuer – en travaillant à temps partiel ou en prenant un congé de paternité, par exemple – était complètement écartée par ces hommes, en dépit de l'attitude différente exprimée vis-à-vis des modèles familiaux (voir 1).

4 L'éducation mixte et l'intégration des questions de genre dans les programmes d'éducation professionnelle

Les personnes interrogées ont dans l'ensemble manifesté leur soutien à l'égard de l'éducation mixte. Néanmoins, leur compréhension des éventuels problèmes en la matière était très limitée et ne répondait pas aux normes professionnelles. Dans un tel contexte, on est en droit de se poser la question suivante: les futurs éducateurs et enseignants professionnels sont-ils capables d'acquérir une compétence professionnelle dans ce domaine? En d'autres termes, souhaitent-ils que les questions liées à la dimension de genre soient intégrées à leur programme de formation?

Au niveau de l'attitude, la réponse était affirmative. Cependant, des réserves ont ensuite été exprimées comme suit: certainement pas comme une matière



à part entière; plutôt une discipline transversale et seulement de façon sélective; uniquement dans le cadre d'un enseignement complémentaire pour ceux qui en manifestent le souhait; il ne faut pas exagérer, ceci pourrait être contre-productif. Il semblerait ici que le comportement masculin habituel émerge, jugeant gênant d'être confronté à des questions susceptibles de perturber l'assurance de l'hégémonie masculine. L'une des personnes interviewées a clairement fait part de ses craintes à cet égard: si les questions de genre étaient traitées de manière explicite, les hommes feraient alors mauvaise figure par rapport aux femmes.

5 Usage d'un langage symétrique ou sensible à la dimension de genre

Parmi les vingt-neuf personnes interviewées, treize ont été interrogées à ce sujet. Deux d'entre elles ont exprimé une attitude positive à l'égard de l'utilisation d'un langage symétrique, trois ne se sont pas prononcées. Huit personnes ont fait part de leur désapprobation, par des réactions allant du mépris à l'irritation en passant par l'idée d'un complot féministe à l'encontre des hommes.

Trois motifs ont été évoqués dans ces refus: premièrement, la revendication selon laquelle les formes masculines représentent l'ensemble de la population, incluant dès lors les femmes; un tel raisonnement revient à faire de l'homme l'hypostase, la quintessence de l'humanité. Deuxièmement, les femmes se voient refuser ce statut; les formes féminines ne définissent que les femmes, et non les hommes. Troisièmement, l'appel des femmes en faveur d'un recours à un langage symétrique a été interprété comme une attaque portée à la masculinité, c'est-à-dire à la domination mâle. Il semblerait que le comportement habituel masculin fondé sur l'hégémonie apparaisse plus clairement dans ce contexte.

Conclusions

La différenciation entre les trois niveaux — attitudes, image associée au genre, comportement habituel — conformément à Holger Brandes, s'est avérée utile. Elle permet de resituer certaines déclarations incongrues formulées par les personnes interviewées dans un rapport plausible l'une par rapport à l'autre. Les déclarations relatives aux modèles familiaux et à la division du travail au sein des couples sont vraisemblablement guidées par des attitudes conscientes qui sont adaptées au débat public dominant. Dès lors, la demande adressée aux pères en faveur de l'éducation des enfants ressort clairement et élimine la fonction de soutien de famille attribuée à l'homme.

Toutefois, dès lors que l'on se penche sur la question de l'image associée au genre et de l'identité de genre, ces déclarations sont nuancées par l'attribution

aux femmes de plus grandes capacités à élever les enfants. Non seulement cet état de fait révèle-t-il des idées traditionnelles vis-à-vis de l'identité de genre, mais encore un comportement habituel masculin traditionnel dans la mesure où il soulage les hommes de leur rôle d'éducateur et leur permet de se concentrer sur leur fonction de soutien de famille. Le comportement habituel masculin se manifeste d'autant plus clairement lorsque l'on examine la discrimination fondée sur le sexe et par rapport à une discussion réfléchie sur les questions de genre dans la formation professionnelle.

Le comportement habituel masculin fondé sur l'hégémonie transparaît plus clairement dans le débat sur le recours à un langage sensible à la dimension de genre, où l'homme est élevé au rang d'humanité personnifiée, tandis que les femmes se voient affectées à la catégorie d'être sexuel.

L'étude conclut à l'absolue nécessité d'une intégration des questions de genre aux programmes de formation professionnelle des éducateurs et des enseignants.

RÉFÉRENCES

- Baltes-Löhr, Christel; Brendel, Michelle; Dumont, Paul; Kerger, Sylvie & Tholl-Hoesdorff, Marianne (2005). Die Bedeutung des Geschlechteraspektes für die berufliche und persönliche Entwicklung von zukünftigen Erziehenden und Lehrenden. Walferdange: Université du Luxembourg.
- Brandes, Holger (2002). Der männliche Habitus. Band 2: Männerforschung und Männerpolitik. Opladen: Leske + Budrich.



The role of men in gender relations, from a male perspective

Qualitative Analysis of Interviews

November 2006

Submitted by Paul Dumont

Summary

Project management: Christel Baltes-Löhr, University of Luxembourg – Department of Language and Literature, Humanities, Arts and Education (LSHASE).

Commissioned by the Ministry for Equal Opportunities, Luxembourg, as part of the EU project The Role of Men in the Promotion of Gender Equality, Key Subject of the Community Framework Strategy on Gender Equality (2001-2006).

This study draws on data from a study completed by the University of Luxembourg in 2005: Die Bedeutung des Geschlechteraspekts für die berufliche und persönliche Entwicklung/Biographie von Erziehenden und Lehrenden (Baltes-Löhr et al. 2005). The Baltes-Löhr study used both a questionnaire and interviews with future educators and future teachers. In the current study, the interviews carried out with twenty-nine male participants have been subjected to a qualitative analysis of their contents.

The interview partners included eight prospective educators, six prospective graduate educators, six future primary school teachers and nine teachers still in the probationary period for secondary school teachers.

Theoretical framework

If an answer is to be found to the question of what role men (might) play in promoting equality between the sexes, then it is not enough just to analyse attitudes about masculinity and femininity and about gender relations such as those obtained in surveys using questionnaires. Established research has shown that many men speak in favour of equality of the sexes in opinion polls, but do not live up to those statements in everyday life. For research, therefore, it is important to incorporate other aspects of masculinity into this analysis, as well as conscious attitudes.

Adopting a proposal by Holger Brandes (2002), this study distinguishes between three levels or aspects by which masculinity can manifest itself:

1. Physical and body-related aspects of male habitual behaviour.

“Masculinity” in this aspect can be understood as the physical expression of a specific social practice. There are limits to the extent the subject is consciously aware of this.

2. The aspect of male gender identity.

This concerns the conscious self-image of a man, not just from a cognitive perspective, but also from an intuitive perspective. Whilst at the level of habitual behaviour experiences are primarily

physically integrated and remembered, they are also intellectually related to one another at this level.

3. The aspect of conscious attitudes and opinions on gender relation issues.

Conscious attitudes can be inquired into directly and relate to more or less concrete issues of gender relations. They can change faster than an identity, and adapt faster to social change. However conclusions about identity cannot be directly drawn from attitudes, still less so about habitual behaviour. Variations can exist, which result in a gulf between the attitudes expressed and actual behaviour.

In this analysis it is assumed that conscious individual attitudes and opinions are strongly influenced by public debate and by changes in gender relations that have taken place in the public arena. Ideas about gender identity are not influenced so strongly by public debate. Finally, habitual behaviour proves to be very resistant to change.

Results

Five topics were analysed that are relevant to this issue.

1. Gender relations in the family of origin and models for future partnerships

Most of the men surveyed came from families which could here for reasons of simplicity be described as “traditional”. Twenty-four of the twenty-nine interview partners are still single. With just one exception, they did not want to reproduce the model of their family of origin in their future partnerships or families, and instead wanted to take part in household tasks and bringing up children. Models ranged from “helping my partner” through an equal division of work, short or long-term paternity leave, up to a willingness to be a “househusband” for a lengthier period. The interviews focused more on the care and education of children than on housework. Some said that child-rearing is more the mother’s job, because they “naturally” have a better connection with children. This attitude alone reflected gender images,

which were then examined. Others wanted to realise a more equal division of the upbringing. All the interviewees declared themselves willing for their careers to suffer to an extent on behalf of their children, but none wanted to give up their job entirely.

Five secondary school teachers were married or living in a long-term relationship at the time of the interview. Two of them had children. With these interviewees it was possible to establish what research had shown: the men's actual participation in household and family tasks did not match what they said in surveys. The fathers' involvement in family tasks declined after the birth of the first child.

This topic primarily revealed attitudes, which adapt relatively fast to public debate. Yet the married interview partners revealed that practice and attitudes differ widely.

2. Images of masculinity and femininity – men and women as child-rearers

This topic dealt with the issue of gender identity. The tenacity of traditional images of men and women was apparent in a relatively large number of the men interviewed. Half of those asked expressed clichéd, stereotypical gender images, the majority stressed, or “dramatised”, the differences between the sexes, only a small minority “played them down”, questioned whether there was an intrinsic difference between the sexes and emphasised individual differences, which were not bound by gender. Femininity was seen to have a close connection with the care and education of children. Many interview partners attributed a greater suitability to women in this regard, because of their “mothering instinct” or their empathy, especially as regards the care of younger children. Some interviewees believed men are better suited as professional educators of young people because of their greater authority, which was mainly based on a stronger voice and physical strength.

It cannot be reliably decided whether these statements about upbringing expressed an actual higher opinion of women or the traditional gender image, under which bringing up children is part of a range of activities which is too insignificant, even too inferior, for men to regard it as a purpose in life, consequently viewing it as an “imposition” on their hegemonious masculine standards.

3. Discrimination against women and men

Some interviewees admitted to never having heard any discrimination against women, and others believed that the equality of the sexes has been realised in our present society. Most knew that women are disadvantaged in the world of employment, but actual knowledge about this varied widely amongst those surveyed. All were of the opinion that equality has been realised in private family life.

A number of interviewees presented the disadvanta-

ging of women in the employment market as a consequence of their nature: as women probably want to take maternity leave, employers are reluctant to engage them in responsible positions. This attitude by employers enjoyed complete understanding from the interview partners. The position was presented as a fatal flaw with which women have to live. The ideas that men could contribute something – for instance by working part time and taking paternity leave – was overlooked here by these men, even though they expressed another attitude in connection with family models (see 1).

4. Coeducation and curricular embodiment of gender issues in professional education

All the interviewees voiced support for coeducation, but their understanding of potential related problems was very small and did not match professional standards. In this context the question arises: are future professional educators and teachers able to acquire professional competence in this matter? In other words: do they want gender issues to be incorporated into their training curriculum?

At the attitude level the answer was affirmative. However qualifications followed: definitely not as a subject on its own; better cross-subject and then only selectively; only as part of further education for those who are interested; it must not be overdone, that would be counterproductive. It appears as if male habitual behaviour emerges here, finding it troublesome to be confronted with issues that might disrupt the self-assurance of male hegemony. One interviewee expressed his fears clearly in this regard: if gender issues were treated explicitly, then men would look bad compared to women.

5. Gender-sensitive or symmetrical language usage

Thirteen of the twenty-nine interviewees were questioned on this subject. Two interviewees expressed a positive attitude to symmetrical language usage, three were non-committal. Eight of them manifested disapproving attitudes ranging from contempt to irritation right through to the idea of a feminist conspiracy against men.

Three motives arose in the rejections: firstly the claim that male forms represent all people, and therefore include women; this is a hypostatising of the male into the epitome of humanity. Secondly women are denied this status; female forms only define women, not men. Thirdly, the female claim for symmetrical language usage was interpreted as an attack on masculinity, in other words, as an attack on male dominance. It appears as if male habitual behaviour based on hegemony appears most clearly in this context.

Conclusions

Differentiating the three levels — attitudes, gender image, habitual behaviour — according to Holger Brandes proved to be helpful. It allows incongruous statements by interviewees to be placed in a plausible relationship to one another.

Statements about family models and the division of work in partnerships are clearly guided by conscious attitudes that are adapted to the dominant public debate. Therefore the demand for fathers to play a role as carer appears clearly and suppresses the male breadwinner function.

However when the subject of gender image and gender identity is looked at, these statements are toned down with women being attributed greater suitability for bringing up children. This not only reveals traditional ideas about gender identity, but also traditional male habitual behaviour in that it relieves the men of their child-rearing function and allows them to focus on their breadwinner function.

Male habitual behaviour is manifested even more clearly when looking at gender discrimination and

in connection with a considered discussion of gender issues in professional training.

male habitual behaviour based on hegemony arises most clearly in the debate about gender-sensitive language use, where the male is raised to the category of the epitome of humanity, whilst females are assigned to the category of sexual being.

The study concludes that a curricular incorporation of gender issues into the professional training of educators and teachers is absolutely essential.

REFERENCES

- Baltes-Löhr, Christel; Brendel, Michelle; Dumont, Paul; Kerger, Sylvie & Tholl-Hoesdorff, Marianne (2005). *Die Bedeutung des Geschlechteraspektes für die berufliche und persönliche Entwicklung von zukünftigen Erziehenden und Lehrenden*. Walferdange: Universität Luxemburg.
- Brandes, Holger (2002). *Der männliche Habitus*. Band 2: *Männerforschung und Männerpolitik*. Opladen: Leske + Budrich.



Die Rolle von Männern im Geschlechterverhältnis aus männlicher Perspektive

Qualitative Analyse von Interviews

November 2006

Vorgelegt von Paul Dumont

Zusammenfassung

Projektleitung: Christel Balthes-Löhr, Universität Luxemburg - Fakultät für Sprachwissenschaften und Literatur, Geisteswissenschaften, Kunst und Erziehungswissenschaften.

Im Auftrag des Ministère de l'Égalité des Chances, Luxembourg, im Rahmen des EU-Projektes The Role of Men in the Promotion of Gender Equality, Schwerpunktthema der Community Framework Strategy on Gender Equality (2001-2006).

Die vorliegende Untersuchung greift auf das Datenmaterial einer Untersuchung zurück, welche die Universität Luxemburg im Jahr 2005 abgeschlossen hat: »Die Bedeutung des Geschlechterspekts für die berufliche und persönliche Entwicklung/Biographie von Erziehenden und Lehrenden« (Balthes-Löhr et al. 2005). In dieser Untersuchung wurden sowohl ein Fragebogen eingesetzt wie auch Interviews mit künftigen Erzieherinnen und Erziehern sowie künftigen Lehrerinnen und Lehrern durchgeführt. In der vorliegenden Arbeit werden die Interviews, welche mit 29 männlichen Teilnehmern geführt worden sind, einer qualitativen Inhaltsanalyse unterzogen. Bei den Interviewpartnern handelt es sich um acht angehende Erzieher, sechs angehende Graduierte Erzieher, sechs künftige Grundschullehrer und neun Referendare in der pädagogischen Ausbildung für Sekundarschullehrer.

Theoretischer Rahmen

Wenn eine Antwort auf die Frage gefunden werden soll, welche Rolle Männer bei der Förderung der Gleichstellung zwischen den Geschlechtern spielen (können), dann genügt es nicht, Einstellungen bezüglich Männlichkeit und Weiblichkeit und bezüglich der Geschlechterverhältnisse, wie sie beispielsweise in Umfragen mittels Fragebogen erhoben werden, zu analysieren. Die Forschung hat schon seit langem festgestellt, dass sich viele Männer in Meinungsumfragen für eine Gleichstellung der Geschlechter aussprechen, doch in ihrer alltäglichen Praxis nicht nach dieser Maxime leben. Für die Forschung ist es deshalb wichtig, neben bewussten Einstellungen auch andere Dimensionen von Männlichkeit in die Analyse einzubeziehen. Einem Vorschlag von Holger Brandes (2002) folgend, werden in der vorliegenden Arbeit drei Ebenen oder Dimensionen, auf denen sich Männlichkeit manifestieren kann, unterschieden:

1. Die körpernahe Dimension des männlichen Habitus.

„Männlichkeit“ ist auf dieser Dimension als der

Verleblichung einer bestimmten sozialen Praxis zu verstehen. Sie ist dem Subjekt nur begrenzt bewusst zugänglich.

2. Die Dimension der männlichen Geschlechtsidentität.

Sie betrifft das bewusste Selbstbild eines Mannes, dies nicht nur in kognitiver, sondern auch in gefühlsmäßiger Hinsicht. Wenn auf der Ebene des Habitus Erfahrungen in erster Linie körperlich integriert und erinnert werden, dann werden sie auf dieser Ebene auch gedanklich aufeinander bezogen.

3. Die Dimension bewusster Einstellungen und Urteile zu Fragen des Geschlechterverhältnisses.

Bewusste Einstellungen sind unmittelbar abfragbar und beziehen sich auf mehr oder weniger konkrete Fragen der Geschlechterverhältnisse. Sie können sich schneller verändern als eine Identität, passen sich schneller gesellschaftlichen Veränderung an. Von Einstellungen kann nicht direkt auf die Identität geschlossen werden und noch weniger auf den Habitus. Es können Divergenzen bestehen, die in einem Auseinanderklaffen von geäußelter Einstellung und tatsächlichem Handeln zum Ausdruck kommen.

In der Analyse wird davon ausgegangen, dass bewusste individuelle Einstellungen und Urteile sehr stark von den in der Öffentlichkeit geführten Diskursen und von Veränderungen der Geschlechterverhältnisse, die im öffentlichen Bereich stattgefunden haben, beeinflusst werden. Vorstellungen über Geschlechtsidentität werden nicht so stark von öffentlichen Diskursen beeinflusst. Der Habitus schließlich erweist sich als sehr veränderungsresistent.

Ergebnisse

Es wurden fünf Themenbereiche, die für die Fragestellung relevant sind, analysiert.

1 Geschlechterverhältnisse in der Herkunftsfamilie und Entwürfe für künftige eigene Partnerschaft

Die meisten der Befragten stammen aus Familien, die man schematisch vereinfachend als „traditionell“ bezeichnen kann. Von den 29 Interviewpartnern sind 24 noch Singles. Mit einer einzigen Ausnahme wollen sie die Muster ihrer Herkunftsfamilien nicht mehr in ihren künftigen Partnerschaften oder Familien reproduzieren, sondern sich an den Aufgaben des Haushalts und der Kindererziehung beteiligen. Die Entwürfe reichen von „der Partnerin behilflich sein“ über eine paritätische Aufteilung, Erziehungsurlaub für kürzere oder längere Zeit, bis hin zur Bereitschaft, „Hausmann“ über einen längeren Zeitabschnitt zu sein. Die Gespräche waren eher auf Kinderbetreuung und -erziehung als auf Haushaltsarbeiten zentriert. Die einen sagen, Kinderbetreuung sei eher eine Sache der Mutter, weil diese „von Natur aus“ einen besseren Bezug zu Kindern hätten. Diese Einstellung spiegelt bereits Geschlechterbilder wider, auf die anschließend eingegangen wird. Die andern wollen eine eher paritätische Aufteilung der Erziehungsaufgaben realisieren. Alle Gesprächspartner erklären sich zu einem gewissen Karriereverzicht zugunsten ihrer Kinder bereit. Niemand will jedoch seinen Beruf definitiv aufgeben.

Fünf Sekundarschullehrer waren zur Zeit des Interviews verheiratet oder lebten in einer festen Partnerschaft. Zwei von ihnen hatten Kinder. Bei diesen Gesprächspartnern kann das festgestellt werden, was die Forschung aufgezeigt hat: Die reale Beteiligung der Männer an den Haushalts- und Familienaufgaben entspricht nicht dem, was sie in Umfragen aussagen. Die Beteiligung der Väter an den familialen Aufgaben nimmt nach der Geburt des ersten Kindes ab.

Bei diesem Thema treten bevorzugt Einstellungen in Erscheinung, die sich relativ schnell den in der Öffentlichkeit geführten Diskursen anpassen. Doch bei den verheirateten Interviewpartnern zeigt sich, dass Praxis und Einstellungen auseinander klaffen.

2. Bilder von Männlichkeit und Weiblichkeit – Männer und Frauen in der Erziehung

Bei diesem Thema bewegen wir uns auf der Ebene der Geschlechtsidentitäten. Die Zählebigkeit traditioneller Deutungsmuster, wenn es um Bilder von Männern und Frauen geht, zeigt sich bei einer relativ großen Zahl der interviewten Männer. Die Hälfte der Befragten äußert klischeehafte, stereotype Geschlechterbilder, die Mehrzahl betont, „dramatisiert“ die Unterschiede der Geschlechter, nur eine kleine Minderheit „entdramatisiert“ sie, stellt eine wesenhafte Andersartigkeit der Geschlechter infrage und unterstreicht individuelle Verschiedenheiten, die nicht an das Geschlecht gebunden sind. Weiblichkeit wird in einer engen Beziehung zur Kinderbetreuung und -erziehung gesehen. Viele Interviewpartner schreiben den Frauen, aufgrund ihres „Mutterinstinkts“ oder

ihres Einfühlungsvermögens, eine bessere Eignung in dieser Hinsicht zu als den Männern, besonders was die Betreuung von jüngeren Kindern angeht. Einige Gesprächspartner sind der Meinung, Männer würden sich besser für die professionelle Erziehung von Jugendlichen eignen aufgrund ihrer größeren Autorität, die vor allem auf ihrer starken Stimme und ihrer Körperkraft gründet.

Es ist nicht schlüssig zu entscheiden, ob hinter diesen Äußerungen bezüglich Erziehung eine reale Höherbewertung der Frau steht oder das traditionelle Geschlechterbild, nach welchem Kindererziehung einem Tätigkeitsbereich angehört, der für Männer zu unbedeutend, ja zu minderwertig ist, als dass sie darin eine Lebensaufgabe sehen würden und der demgemäß als „Zumutung“ für ihre hegemonialen Männlichkeitsansprüche verstanden wird.

3 - Diskriminierungen von Frauen und Männern
Einige Gesprächspartner geben zu, noch nichts von Diskriminierungen von Frauen gehört zu haben, andere sind der Meinung, in unserer heutigen Gesellschaft sei die Gleichstellung der Geschlechter verwirklicht. Die meisten wissen, dass Frauen in der Arbeitswelt benachteiligt sind, doch die konkreten Kenntnisse darüber variieren sehr stark unter den Befragten. Alles in der Ansicht, dass die Gleichstellung im privaten familialen Bereich verwirklicht sei.

Eine Anzahl von Gesprächspartnern stellen die Benachteiligung der Frauen auf dem Arbeitsmarkt als Folge ihrer Natur dar: Da die Frauen wahrscheinlich Mutterschaftsurlaub und Erziehungsurlaub nehmen werden, zögern die Arbeitgeber, sie in verantwortungsvollen Posten einzustellen. Diese Haltung der Arbeitgeber genießt das volle Verständnis der Interviewpartner. Die Lage wird als Fatalität, mit der die Frauen leben müssen, dargestellt. Dass Männer auch etwas damit zu tun haben könnten – indem sie beispielsweise Teilzeitarbeit und Erziehungsurlaub nehmen würden – wird von diesen Männern an dieser Stelle nicht mehr thematisiert, obschon sie im Zusammenhang mit Familienentwürfen (siehe 1) eine andere Einstellung manifestiert haben.

4. Koedukation und curriculare Verankerung der Geschlechterthematik in der beruflichen Ausbildung

Alle Gesprächspartner sprechen sich für die Koedukation aus, doch ihr Wissen über die Probleme, die damit verbunden sein können, erweist sich als sehr gering, es entspricht nicht professionellen Standards. In diesem Zusammenhang stellt sich die Frage: Ist es den künftigen professionellen Erziehenden und Lehrenden daran gelegen, eine professionelle Kompetenz in dieser Sache zu erwerben? Mit anderen Worten: Wünschen sie, dass die Geschlechterthematik in der Ausbildung curricular verankert werde?

Auf der Ebene der Einstellungen ist die Antwort affirmativ. Doch dann folgen Einschränkungen: Auf

keinen Fall als eigenes Fach; eher fächerübergreifend und da auch nur punktuell; nur im Rahmen der Weiterbildung für Interessierte; man dürfe auf keine Fall übertreiben, denn das sei kontraproduktiv. Es hat den Anschein, als trete hier ein männlicher Habitus hervor, welcher es als lästig empfindet, mit Fragen konfrontiert zu werden, welche die männliche Hegemonie in ihrer Selbstsicherheit stören könnten. Ein Gesprächspartner drückt seine Befürchtung in dieser Hinsicht deutlich aus: Wenn die Genderthematik explizit behandelt würde, stünden die Männer im Vergleich zu den Frauen schlecht da.

5. Geschlechtersensibler oder symmetrischer Sprachgebrauch

Von den 29 Interviewten wurden 13 zu diesem Thema befragt. Zwei Gesprächspartner brachten eine positive Haltung gegenüber einem symmetrischen Sprachgebrauch zum Ausdruck, drei äußerten sich in einer eher unverbindlichen Weise. Acht von ihnen manifestierten ablehnende Haltungen, welche von Spott über Irritation bis hin zur Vorstellung einer feministischen Verschwörung gegen Männer reichen.

Drei Momente treten in den Ablehnungen in Erscheinung: Erstens die Behauptung, männliche Formen stünden für den Menschen schlechthin, würden also auch die Frauen einschließen; es handelt sich um die Hypostasierung des Männlichen zum Allgemein-Menschlichen. Zweitens wird den Frauen dieser Status abgesprochen; weibliche Formen bezeichnen nur Frauen, nicht Männer. Drittens wird die weibliche Forderung nach einem symmetrischen Sprachgebrauch als Angriff auf die Männlichkeit gedeutet, mit anderen Worten, als Angriff auf die männliche Dominanz. Es hat den Anschein, als trete ein hegemonialer männlicher Habitus bei diesem Thema am deutlichsten hervor.

Schlussfolgerungen

Die Differenzierung der drei Ebenen — Einstellungen, Geschlechterbilder, Habitus — nach Holger Brandes hat sich als nützlich erwiesen. Sie erlaubt es, inkongruente Aussagen von Gesprächspartnern in eine plausible Relation zueinander zu bringen.

Die Aussagen bezüglich Familienentwürfe und Arbeitsaufteilung in der Partnerschaft werden eindeutig von bewussten Einstellungen geleitet, die dem dominanten öffentlichen Diskurs angepasst sind. So tritt der Anspruch auf die väterliche Erzieherfunktion klar hervor und drängt die männliche Ernährerfunktion in den Hintergrund.

Beim Thema Geschlechterbilder und Geschlechtsidentitäten werden diese Aussagen jedoch dadurch abgeschwächt, dass der Frau die bessere Eignung für die Kindererziehung zugesprochen wird. Darin treten nicht nur traditionelle Vorstellungen über Geschlechtsidentitäten in Erscheinung, sondern auch

ein traditioneller männlicher Habitus insofern, als sich die Männer von ihrer Erzieherfunktion entlastet fühlen und sich vermehrt ihrer Ernährerfunktion zuwenden können.

Der männliche Habitus manifestiert sich noch deutlicher bei der Thematisierung von Geschlechterdiskriminierung und im Zusammenhang mit einer reflexiven Auseinandersetzung mit Genderfragen in der beruflichen Ausbildung.

Am deutlichsten tritt der hegemoniale männliche Habitus im Diskurs über einen geschlechtersensiblen Sprachgebrauch in Erscheinung, wenn das Männliche in die Kategorie des Allgemein-Menschlichen erhoben, das Weibliche hingegen in die Kategorie des Geschlechtswesens verwiesen wird.

Die Studie kommt zu dem Schluss, dass eine curriculare Verankerung der Geschlechterthematik in die berufliche Ausbildung von Erziehenden und Lehrenden unbedingt notwendig ist.

REFERENZEN

Baltes-Löhr, Christel; Brendel, Michelle; Dumont, Paul; Kerger, Sylvie & Tholl-Hoesdorff, Marianne (2005). Die Bedeutung des Geschlechteraspektes für die berufliche und persönliche Entwicklung von zukünftigen Erziehenden und Lehrenden. Walferdange: Universität Luxemburg.

Brandes, Holger (2002). Der männliche Habitus. Band 2: Männerforschung und Männerpolitik. Opladen: Leske + Budrich.



Die Rolle von Männern im Geschlechterverhältnis aus männlicher Perspektive

Qualitative Analyse von Interviews

Vorgelegt von Paul Dumont

November 2006

Studie

LE RÔLE DES HOMMES DANS LA PROMOTION DE L'ÉGALITÉ ENTRE LES FEMMES ET LES HOMMES

Projektleitung: Christel Balthes-Löhr, Universität Luxemburg - Fakultät für Sprachwissenschaften und Literatur, Geisteswissenschaften, Kunst und Erziehungswissenschaften.

Im Auftrag des Ministère de l'Égalité des Chances, Luxembourg, im Rahmen des EU-Projektes The Role of Men in the Promotion of Gender Equality, Schwerpunktthema der Community Framework Strategy on Gender Equality (2001-2006).

Inhaltsverzeichnis

1 - Einleitung

2 - Forschungsfragen

- 2.1 – Einstellung, Identität und Habitus
- 2.2 - Weitere methodologische Fragen

3 - Methodologisches und Inhaltliches zur vorliegenden Untersuchung

- 3.1 - Entscheidung für eine qualitative Untersuchung
- 3.2. - Informationen zu den Interviews
- 3.3. - Beschreibung der Stichprobe
- 3.4 – Die Themen dieser Untersuchung

4 - Junge Männer heute: Gefährdete Sicherheiten?

- 4.1 – Hegemoniale Männlichkeit
- 4.2 – Junge männliche Erwachsene
- 4.3 – Forschungsergebnisse
- 4.4 – Ein spezifisches Milieu: Männer in „Frauenberufen“

5 – Die eigene Untersuchung

- 5.1 - Lebensläufe – Herkunftsfamilie, Peerbeziehungen, eigene Familie
- 5.2 - Männlichkeiten und Weiblichkeiten – Männer und Frauen in der Erziehung
- 5.3 – Diskriminierungen von Frauen und Männern
- 5.4 – Die professionelle Erziehung von Jungen und Mädchen
- 5.5 – Geschlechtersensible Sprache

6 – Schlussfolgerungen und Empfehlungen

- 6.1 - Synthese
- 6.2 – Zu der Fragestellung
- 6.3 - Empfehlungen

Referenzen

Einleitung

Die vorliegende Studie greift auf das Datenmaterial aus einer Untersuchung zurück, welche die Universität Luxemburg im Jahr 2005 abgeschlossen hat: „Die Bedeutung des Geschlechterspekts für die berufliche und persönliche Entwicklung/Biographie von Erziehenden und Lehrenden“ (Baltes-Löhr et al. 2005).

Das Forschungsprojekt zielte auf die Schülerinnen und Schüler sowie die Studierenden des damaligen INSTITUT D'ETUDES EDUCATIVES ET SOCIALES (IEES), die Studierenden des ehemaligen INSTITUT SUPERIEUR D'ETUDES ET DE RECHERCHES PÉDAGOGIQUES (ISERP), sowie auf die Referendarinnen und Referendare, welche ihre pädagogische Ausbildung im damaligen CENTRE UNIVERSITAIRE DE LUXEMBOURG (CUNLUX) absolvierten.

- Im IEES wurden zur Zeit der Untersuchung zwei Ausbildungsgänge angeboten: denjenigen des/der Educateur/Educatrice (Erzieher/Erzieherin), welcher dem Schulzweig des Enseignement Secondaire Technique (Technischer Sekundarunterricht) zugeordnet ist, und denjenigen des/der Educateur/ Educatrice Gradué/e (Graduierte/r Erzieher/ Erzieherin), welcher dem Enseignement Supérieur (Hochschulausbildung) zugehörig ist.
- Im ISERP wurden zur Zeit der Untersuchung die künftigen Lehrerinnen und Lehrer für die Früherziehung, die Vorschule und die Grundschule ausgebildet; es handelt sich um eine Hochschulausbildung.
- In dem Stage Pédagogique des CUNLUX erhalten die künftigen Lehrerinnen und Lehrer des Sekundarunterrichts eine pädagogische Ausbildung. Sie haben ihre universitären Fachstudien abgeschlossen und unterrichten unter Supervision an Sekundarschulen.

Die Untersuchung umfasste eine Fragebogenerhebung mit der gesamten Population der oben beschriebenen Schüler/innen und Studierenden, sowie die Durchführung von Interviews mit 57 Angehörigen dieser Ausbildungsgänge. Ursprünglich sollten an den drei Bildungsinstitutionen die gleiche Zahl von Personen interviewt werden. Frauen und Männer sollten zu je 50 Prozent vertreten sein. Aus unterschiedlichen Gründen konnte diese Vorgabe jedoch nicht ganz erfüllt werden. Die Auswahl der Interviewpartner und Interviewpartnerinnen erfolgte nach dem Zufallsprinzip.

Die vorliegende Untersuchung hat den Auftrag, die Ergebnisse der männlichen Untersuchungsteilnehmer zu analysieren unter der Fragestellung, welches die Rolle von Männern bei der Förderung der Gleichstellung zwischen den Geschlechtern sei. Da die Ergebnisse des Fragebogens

für die Beantwortung dieser Frage wenig geeignet sind — die Gründe dafür werden anschließend in aller Kürze und in den Kapiteln 2 und 3 umfassend dargelegt — habe ich nur die Interviews von 29 Männern einer vertieften Analyse unterzogen.

Unterschiedliche Fragestellungen

Das Forschungsprojekt der Universität Luxemburg wurde im Auftrag des Ministeriums für Chancengleichheit durchgeführt mit dem Ziel, eine empirisch abgesicherte Ausgangsbasis für eine Verankerung der Geschlechterthematik in der Ausbildung künftiger Lehrerinnen und Lehrer sowie künftiger Erzieherinnen und Erzieher zu gewinnen. Dafür wurden die Repräsentationen bezüglich Weiblichkeit, Männlichkeit und Geschlechterverhältnissen erfragt, ausgewertet und interpretiert, ebenso wie die bisherigen Kenntnisse der Befragten hinsichtlich dieser Thematik und ihr Interesse, sich mit Genderfragen auch im Rahmen ihrer Studien und späteren Berufstätigkeit auseinanderzusetzen. Wichtig in diesem Zusammenhang war, dass die curriculare Verankerung von der tatsächlichen Vorstellungs- und Bedürfnislage der zukünftigen Lehrenden und Erziehenden ausgehe, sowie deren Wünschen Rechnung trage.

Auch das vorliegende Studienprojekt wurde von der Universität Luxemburg im Auftrag des Ministeriums für Chancengleichheit durchgeführt. Ihm liegt aber eine andere Fragestellung zugrunde, nämlich, wie bereits gesagt, „Die Rolle von Männern bei der Förderung der Gleichstellung zwischen den Geschlechtern“. Sie ist in vier Fragen aufgeschlüsselt:

- Welche stereotypen Geschlechterbilder lassen sich bei Männern feststellen?
- Welche Meinungen oder Einstellungen vertreten Männer in Bezug auf Frauenförderung?
- Welche Meinungen oder Einstellungen sind bei Männern wirksam, wenn es um Fragen der Chancengleichheit geht?
- Wie werden Fragen zur Thematik „Gender“ von Männern beantwortet?

Der Untersuchungsgegenstand des ersten Projekts waren Repräsentation und Einstellungen bezüglich Geschlechterfragen. Darüber hinaus sollte auch das Interesse, sich mit Genderfragen im Rahmen ihrer Studien und späteren Berufstätigkeit auseinanderzusetzen, erkundet werden.

Im Rahmen der Fragestellung des vorliegenden Projektes genügt es jedoch nicht, bewusste Repräsentationen und Einstellungen, die einer Fragebogenerhebung zugänglich sind, zu erforschen. Es geht ja in Wirklichkeit um die Frage, was diese Männer in ihrem (verbalen und nicht-verbalen)

Handeln, in ihrer gelebten alltäglichen Praxis zur Förderung der Gleichstellung zwischen den Geschlechtern beitragen können oder wollen – oder eben auch nicht wollen oder können. Wir wissen, dass Handeln nicht allein von bewussten Repräsentationen und Einstellungen geleitet wird. Um eine Antwort auf die Frage zu finden, müssen wir – bildlich gesprochen – in tiefere Schichten der Persönlichkeit vordringen, unbewusste oder weniger bewusste Motive erkunden und nicht zuletzt Aufschlüsse über den Habitus (im Sinne von Norbert Elias und Pierre Bourdieu) zu erlangen versuchen. Solche Informationen kann eine Fragebogenerhebung nicht liefern, da sie bewusste Einstellungen und Repräsentationen abfragt. Dagegen erlaubt eine vertiefte qualitative Inhalts- und Diskursanalyse von problemzentrierten Interviews, unter Umständen in solch unbewussten oder weniger bewussten Dimensionen vorzustoßen. Aus diesem Grund habe ich mich allein auf die Analyse der Interviews konzentriert.

Ich möchte ausdrücklich darauf hinweisen, dass die Forschungsinstrumente des ersten Untersuchungsprojektes der Universität Luxemburg der Fragestellung durchaus angepasst waren, ging es doch darum, Repräsentationen und Interessen zu erforschen. Der Fragebogen lieferte wertvolle Ergebnisse über bewusste Repräsentationen. Die Analyse der Interviews erbrachte weitere Erkenntnisse, welche über diejenigen der Fragebogenerhebung hinausgingen. Für die vorliegende Analyse waren diese Erkenntnisse von großem Nutzen. In meiner Arbeit habe ich die Analysen der vorangegangenen Untersuchung vertieft und bin – von der hier vorliegenden Fragestellung geleitet – bestimmten Spuren nachgegangen. Die vorliegende Analyse hat die Interpretationen der vorangegangenen Studie im Großen und Ganzen bestätigt und liefert über sie hinaus neue Erkenntnisse.

Was allerdings in den Interviews der ersten Untersuchung nicht präsent ist, bzw. in einigen wenigen Interviews nur am Rande berührt wurde, ist die Frage, was die Gesprächsteilnehmer/innen über ihren eigenen Beitrag zur Förderung der Gleichstellung der Geschlechter denken. Eine solche Frage wäre auch fehl am Platz gewesen, denn es konnte ja nicht davon ausgegangen werden, dass die Befragten der Meinung wären, die Gleichstellung sei nicht verwirklicht. In den Interviews sollte eine Bestandsaufnahme der aktuellen Repräsentationen vorgenommen werden und diese sollten von den Interviewern/innen keinesfalls bewertet werden. Die Frage nach einem persönlichen Beitrag zur Förderung der Gleichstellung hätte den Interviewten signalisiert, dass es in den Augen der Interviewer/innen noch immer Ungleichheiten in den Geschlechterverhältnissen gebe. Der Leitfaden des Interviews sah zwar eine Thematisierung der Frage vor, welche gesellschaftlichen Bedingungen neue, gleichberechtigte Geschlechterverhältnisse

ermöglichen würden (vgl. Kapitel 3.2), doch wurden diese Fragen in nur wenigen Interviews kurz angeschnitten. Die Interviewdaten können demgemäß keine direkte Antwort auf die Fragestellung der vorliegenden Studie geben. Sie kann nur indirekt aus den Aussagen der Interviewpartner erschlossen werden.

An dieser Stelle möchte ich noch einige kritische Bemerkungen zu der Aufschlüsselung der Fragestellung für die vorliegende Untersuchung anfügen. In den Fragen geht die Rede von stereotypen Geschlechterbildern, Meinungen und Einstellungen. Wie aus der vorangegangenen Erörterung ersichtlich, genügt es nicht, Meinungen und Einstellungen zu erkunden, um eine Antwort auf die übergeordnete Frage zu finden. Der Begriff der „Geschlechterbilder“ weitet die Perspektive aus, wie im folgenden Kapitel zu zeigen sein wird. Allerdings gilt es nicht, nur stereotype Geschlechterbilder zu erkunden, sondern vielmehr Geschlechterbilder überhaupt. Die letzte Frage schließt die vorhergehenden ein. Auf sie werde ich eine Antwort zu geben versuchen.

Ein Wort zur Männerforschung und Frauenforschung

Die Human- und Sozialforschung ist seit Menschengedenken fast immer ausschließlich Männerforschung gewesen: „Forschung von Männern über Männer und für Männer“ (Brandes 2002, 13). Dabei wurde der Mann nicht als Geschlechtswesen gesehen, sondern als „Mensch schlechthin“, als Neutrum. Wenn Carol Hagemann-White 1990 schrieb, dass wir, als Konsequenz, über Männer „recht viel, über Frauen rein gar nichts“ wüssten (zit. nach Brandes 2002, 13), so mag die Behauptung die Frauen betreffend stimmen, diejenige die Männer betreffend jedoch sicher nicht. Die Ausblendung der Frauen musste zu einem Miss-Verstehen der Männer führen, weil der Mann als Geschlechtswesen nicht ohne die Frau als Geschlechtswesen begriffen werden kann. Robert Connell sagt, dass „das Geschlechterverhältnis erst einen kohärenten Erkenntnisgegenstand für die Wissenschaft [konstituiert]. Wissen über Männlichkeit entsteht, wenn man versucht, das Geschlechterverhältnis zu verstehen“ (Connell 2006, 64; Hervorhebung im Original).

Wenn die vorliegende Arbeit eine Studie über Männer, über ihre Vorstellungen und Diskurse ist, dann heißt das nicht, dass die Frauen ausgeblendet bleiben. Wie aus den Interviews hervorgeht, verstehen sich die Männer selbst in Relation zu Frauen. Ihre eigenen Männlichkeitskonstruktionen stehen immer in Verbindung zu ihren Weiblichkeitskonstruktionen, denn, wie Connell sagt, „Männlichkeit und Weiblichkeit sind in sich relationale Konzepte, die sich aufeinander beziehen und erst im Verhältnis zueinander Bedeutung gewinnen“ (Connell 2006, 62).

Dennoch fehlt in dieser Arbeit eine wesentliche Perspektive, nämlich die von Frauen über Männlichkeiten (und in Relation damit über auf die



Weiblichkeiten). Im Zusammenhang mit dem vom Auftraggeber vorgegebenen Forschungsgegenstand und mit der gleichzeitig vorgegebenen Limitierung Perspektive scheint mir die Ausblendung des „weiblichen Blicks“ als eine Einschränkung der Aussagekraft der vorliegenden Arbeit zu sein. Wie kann die besagte Rolle der Männer in befriedigender

2 – Forschungsfragen

2.1 – Einstellung, Identität und Habitus

Ich will mit diesen drei Begriffen eine Problematik angehen, die für mich im Kontext dieser Arbeit von größter Bedeutung ist. Es geht mir darum zu erörtern, wie sich „Männlichkeiten“ auf unterschiedlichen Ebenen — oder in unterschiedlichen Dimensionen oder sozialen Lebensbereichen, wenn man so will — manifestieren (können). Konkret ausgedrückt: Es scheint so zu sein, dass sich Männlichkeiten (und natürlich auch Weiblichkeiten) in öffentlich geführten und in privaten Diskursen anders präsentieren können als in der gelebten alltäglichen Praxis, wobei „alltägliche Praxis“ nicht nur den privaten (z.B. familialen), sondern auch öffentliche Bereiche umfasst. Um es konkret auf die vorliegende Arbeit anzuwenden: Wenn ein Mann in einer Befragung (sei es in einem Fragebogen oder in einem Interview) sagt, er vertrete voll und ganz die Idee der Gleichstellung von Frauen und Männern und sei sich seiner erzieherischen Pflichten als Vater gegenüber seinen Kindern voll bewusst — entspricht seine täglich gelebte Praxis in der Familie der presentation of self (Goffman 1959), die er in der Befragung gibt? An diese Frage schließt sich eine weitere an: Spricht er in anderen sozialen Kontexten die gleiche Sprache? Für mich ist diese Problematik von zentraler Bedeutung, wenn es darum geht, eine Antwort auf die dieser Arbeit unterliegende Fragestellung zu finden: Die Rolle von Männern bei der Förderung der Gleichstellung zwischen den Geschlechtern. Kann ich aus dem mir vorliegenden Datenmaterial Schlussfolgerungen auf die tatsächlichen Beiträge ziehen, die die befragten Männer in diesem Kontext geben können oder wollen — oder eben auch nicht geben können oder wollen? Wenn ein angehender Lehrer im Interview sagt, für ihn sei die Gleichwertigkeit von Frauen und Männern eine Selbstverständlichkeit, wird er dann auch später in seinem Beruf diese (bewusst geäußerte) Haltung in seinen praktischen pädagogischen Handlungen gegenüber seinen Schülerinnen und Schülern zum Ausdruck bringen — und natürlich auch in all den Handlungen, die nicht explizit pädagogischer Natur sind, sondern im alltäglichen Zusammensein mit seinen Schülerinnen und Schülern zutage treten? Oder werden womöglich „eingefleischte“ Handlungsschemata, die eine ganz andere „Sprache“ führen, seine bewusst geführten Diskurse relativieren, ja Lügen strafen? Wobei noch überhaupt nicht geklärt ist, in welchen sozialen Kontexten welche Ausdrucksformen von Männlichkeit welche

Weise beschrieben und diskutiert werden, wenn nur sie selbst zu Wort kommen und die weibliche Perspektive auf diese Rolle ausgeklammert bleibt? Jedenfalls ist festzuhalten, dass die vorliegende Studie einer Ergänzung durch die Analyse der weiblichen Sicht bedarf.

Auswirkungen auf Andere haben können.

Die hier aufgeworfenen Fragen erweisen sich als sehr schwierig und, meines Erachtens, zum gegenwärtigen Zeitpunkt als nicht schlüssig beantwortbar. Ich will aber versuchen, die Problematik im Folgenden aufzuzeichnen, wissenschaftliche Untersuchungen, in denen sie zutage tritt, und mögliche Klärungen zu referieren.

Für die folgenden Überlegungen nehme ich als Ausgangspunkt die Männlichkeitskonzepte von Pierre Bourdieu und Robert Connell.

Bourdieu (1998) hat den Begriff „la domination masculine“ geprägt. (Das französische Wort „domination“ wird in der deutschen Buchausgabe mit „Herrschaft“ übersetzt, was m. E. den Begriff „domination“ nur ungenau wiedergibt; besser würde es heißen „Vormacht(stellung), Vorherrschaft, Dominanz“; ich werde im Folgenden das letztere Wort verwenden.) Connells Konzept der hegemonialen Männlichkeit geht auf Antonio Gramscis Hegemoniekonzept zurück, wurde in einem Beitrag von Carrigan, Connell und Lee aus dem Jahre 1985 eingeführt und von Connell in der Folge weiter entwickelt (vgl. Connell 2000, 2006).

Ich will an dieser Stelle nicht näher auf den Inhalt dieser Konzepte eingehen (siehe dazu 4.1), sondern einen Aspekt hervorstreichen, der bei den beiden Autoren von Bedeutung ist und der für die vorliegende Arbeit — sowohl was deren Methodologie als auch die Auseinandersetzungen mit deren Ergebnissen (somit die Schlussfolgerungen) betrifft — von Wichtigkeit ist.

Nach Bourdieu und nach Connell realisiert sich dominierende bzw. hegemoniale Männlichkeit sowohl in alltäglichen Praktiken (wofür bei Bourdieu der Begriff des Habitus steht — wobei anzumerken ist, dass der Habitusbegriff über den von alltäglichen Praktiken hinausgeht) als auch in „objektiven“ symbolischen, gesellschaftlichen Strukturen.

„Bourdieu's Deutung der männlichen Herrschaft verbindet den Begriff des Habitus mit der Theorie symbolischer Gewalt. Herrschende und Beherrschte haben das Herrschaftsverhältnis inkorporiert, das auf der symbolischen Ebene seinen Ursprung und seine Rechtfertigung hat. [...] Die Einteilung der Welt in oder nach männlich und weiblich ist stets objektiviert und inkorporiert präsent. Im Habitus wirkt sie als universelles Prinzip des Wahrnehmens. In der doxischen Erfahrung stimmen objektive und kognitive Strukturen überein“ (Rehbein 2006, 212). Bourdieu sagt:

„C'est ... à condition de tenir ensemble la totalité des lieux et des formes dans lesquels s'exerce cette domination — qui a la particularité de pouvoir s'accomplir à des échelles très différentes, dans tous les espaces sociaux, depuis les plus restreints, comme les familles, jusqu'aux plus vastes — que l'on peut saisir les constantes de sa structure et les mécanismes de sa reproduction“ (Bourdieu 1998, 145).

Für Connell geht es um die Frage, „wie soziale Prozesse, soziale Muster und soziale Beziehungen körperlich Gestalt annehmen, ‚verkörpert‘ werden“ (Connell 1999; zit. nach Brandes 2002, 61). Connell schreibt: „Männlichkeit‘ ist — soweit man diesen Begriff in Kürze überhaupt definieren kann — eine Position im Geschlechterverhältnis; die Praktiken, durch die Männer und Frauen diese Position einnehmen, und die Auswirkungen dieser Praktiken auf die körperliche Erfahrung, auf Persönlichkeit und Kultur“ (Connell 2006, 91).

Holger Brandes (2002, 85ff) identifiziert in dieser Definition vier Dimensionen: Erstens eine soziale Position; zweitens eine Konfiguration von Praktiken; drittens das subjektive Produkt dieser Praktiken, nämlich deren Auswirkungen auf das Erleben der Akteure; und viertens den Niederschlag dieser Praktiken in Kultur und Institutionen. Er führt weiter aus:

„Auf dem gegenwärtigen Forschungsstand in den Sozialwissenschaften bietet sich an, den Begriff der ‚Männlichkeit‘ subjektgebunden zu interpretieren, ohne dass damit der enge Zusammenhang zu objektiven Strukturierungen, d. h. zu objektiven Ausdruckformen männlicher Herrschaft und patriarchalen Strukturen negiert würde. Darüber hinaus legen die unterschiedlichen Operationalisierungen und wissenschaftlichen Herangehensweisen an den Gegenstand nahe, ‚Männlichkeit‘ als ein mehrdimensionales Konstrukt zu interpretieren“ (Brandes 2002, 86; Hervorhebungen im Original).

Er schlägt vor, von drei identifizierbaren, aufeinander aufbauenden Dimensionen von Männlichkeit auszugehen, unterstreicht jedoch gleichzeitig, dass die Unterscheidungen zwischen den Dimensionen nicht verabsolutiert werden dürften:

1. Die körpernahe Dimension des männlichen Habitus.

Ganz im Sinne von Bourdieu ist „Männlichkeit“ auf dieser Dimension gleichzusetzen mit „der Verleiblichung einer bestimmten sozialen Praxis, die sich entlang der Grenzen geschlechtlicher Arbeitsteilung bildet“ (Brandes 2002, 86) und ist dem Subjekt nur begrenzt bewusst zugänglich.

2. Die Dimension der männlichen Geschlechtsidentität.

Sie betrifft das bewusste Selbstbild von Mann. Es

geht aber um mehr als um das schlichte Bewusstsein, „ein Mann“ zu sein, sondern darüber hinaus „um die kognitive und gefühlsmäßige Widerspiegelung der Zugehörigkeit zu sozialen Gruppierungen und deren spezifische Deutung von ‚Männlichkeit‘. [...] Sofern wir davon sprechen können, dass im Habitus Erfahrungen in erster Linie körperlich integriert und erinnert werden, können wir bezogen auf die Identität sagen, dass Erfahrungen auch kognitiv, d.h. gedanklich und als Gedächtnisleistung aufeinander bezogen werden“ (ebd. 86-87).

3. Die Dimension bewusster Einstellungen und Urteile zu Fragen des Geschlechterverhältnisses.

Bewusste Einstellungen sind unmittelbar abfragbar und beziehen sich auf mehr oder weniger konkrete Fragen der Geschlechterverhältnisse. Hier von einer eigenständigen Dimension zu sprechen ist nach Brandes nur insofern gerechtfertigt, „als sich diese partiellen Einstellungen schneller verändern können als eine Identität, die immer die biographische Kontinuität ausdrückt“ (ebd. 87). Von Einstellungen kann nicht direkt auf die Identität geschlossen werden und es kann zu Divergenzen kommen, die „in einem Auseinanderklaffen von geäußelter Einstellung und tatsächlichem Handeln zum Ausdruck kommen“ (ebd.).

Hieraus ergeben sich zwei Fragen, die für die vorliegende Arbeit von Bedeutung sind: Einmal die Frage nach Konstanz und Wandel in Habitus, Selbstbild und Einstellungen von Männern über die Zeit; zum andern über den methodologischen Forschungszugang zu diesen drei Dimensionen.

2.1.1 - Einstellung, Identität und Habitus: Konstanz und Wandel, Übereinstimmungen und Diskrepanzen

In der Geschlechterforschung ist seit beträchtlicher Zeit zutage getreten, dass sich, zum einen, im öffentlichen gesellschaftlichen Bereich ein schnellerer Wandel in den Geschlechterverhältnissen vollzogen hat als im privaten Leben, und, zum andern, dass sich Einstellungen mehr verändert haben als tatsächliche alltägliche Praktiken (vgl. beispielsweise Brückner & Böhnisch 2001, Fthenakis & Minsel 2001, Koppetsch & Burkart 1999, Koppetsch & Maier 2001, Oechsle & Geissler 1998).

Ich gehe davon aus, dass bewusste individuelle Einstellungen und Urteile sehr stark von den in der Öffentlichkeit geführten Diskursen und von Veränderungen der Geschlechterverhältnisse, die im öffentlichen Bereich stattgefunden haben, beeinflusst werden. Wenn Individuen ihre „persönlichen“ Einstellungen in mehr oder weniger öffentlichen Kontexten äußern (z.B. in Medien, bei Meinungserhebungen oder Interviews), werden viele von ihnen sich mit großer Wahrscheinlichkeit den in der Öffentlichkeit geführten Diskurse anpassen.

So sagte ein junger Interviewpartner in der von der Universität Luxemburg durchgeführten Befragungen: „Es gibt fast niemand mehr, der noch sagt: Ich bin dafür, dass die Frau in der Küche bleibt. Das ist ja nicht mehr akzeptiert in der Gesellschaft. In dem Kontext würde ich es interessanter finden, wenn man sich die Dinge anschauen würde, die vielleicht unbewusst sind, auf dass man sieht, wie man sich verhält.“

Der Habitus hingegen ist sehr veränderungsresistent und das hat seinerseits wieder Rückwirkungen auf reale gesellschaftliche Veränderungsprozesse. Bourdieu sagt dazu (im Zusammenhang mit der Arbeitsteilung nach Geschlechtern):

„La constance des habitus... est ainsi un des facteurs les plus importants de la constance relative de la structure de la division sexuelle du travail: du fait que ces principes se transmettent, pour l'essentiel, de corps à corps, en deçà de la conscience et du discours, ils échappent pour une grande partie aux prises du contrôle conscient et du même coup aux transformations ou aux corrections (comme l'attestent les décalages, souvent observés, entre les déclarations et les pratiques, les hommes les plus favorables à l'égalité entre les sexes, par exemple, ne participant pas plus au travail domestique que les autres); de plus, étant objectivement orchestrés, ils se confirment et se renforcent mutuellement“ (Bourdieu 1998, 131).

Wenn sich der Wandel von Einstellungen, Geschlechterbildern und Habitus in unterschiedlicher Weise vollzieht, dann wird es unvermeidbar sein, dass Diskrepanzen zwischen diesen drei Ebenen entstehen. Dann stimmen die Diskurse, die einstellungsbezogen sind, nicht mehr überein mit den alltäglichen körpernahen Praktiken. Für die Forschung ist es deshalb von Bedeutung, sich darüber im Klaren zu sein, mit welchen der drei oben genannten Dimensionen sie sich befasst. Erkundet sie Einstellungen, dann wird sie vielleicht zu der Schlussfolgerung kommen, dass in den letzten Jahrzehnten ein „neuer Mann“ in Erscheinung getreten ist. Befasst sie sich hingegen mit dem Habitus, dann wird sie diesen Schluss wohl nicht ziehen können.

Ich will nun zwei Untersuchungen präsentieren, in welchen die aufgezeigte Problematik in Erscheinung tritt. Die erste soll aus der Perspektive von Konstanz und Wandel betrachtet werden, die zweite aus der Perspektive von Übereinstimmung und Diskrepanzen.

Paul Zulehner und Rainer Volz: Männer im Aufbruch. Wie Deutschlands Männer sich selbst und wie Frauen sie sehen (1998).

Es handelt sich um eine für die Bundesrepublik Deutschland repräsentative Fragebogenerhebung, die mit 1200 Männern und 814 Frauen durchgeführt wurde. Auf die Ergebnisse der Studie wird später noch genauer zurückzukommen sein (Kapitel 4). Für unsere Fragestellung ist die Unterscheidung zwischen den drei Dimensionen von Bedeutung. Zulehner und Volz erkennen die Problematik, wenn sie sagen:

„Die Forschungsergebnisse zeigen mit einer

systematischen Hartnäckigkeit, dass Veränderung von Männern um so geringfügiger ausfällt, je mehr es in den Kernbereich der Person geht. An einigen Stellen der Studie deutet sich sogar ein Tiefenverlust an. [...] Die Veränderung der kulturellen Oberflächenarrangements ist nur ein Teil der Lösung. Wenn eine bildungsgerechte neue Balance zwischen Erwerbs- und Familienarbeit für Frauen und eben auch für Männer gefunden ist, bleiben die tieferen Fragen immer noch offen“ (Zulehner & Volz 1998; zit. nach Böhnisch 2001, 112-113).

Holger Brandes (2002) analysiert die Ergebnisse der Zulehner/Volz-Studie und trifft folgenden Feststellungen:

- Auf der Ebene bewusster Einstellungen gegenüber konkreten Fragen des Geschlechterverhältnisses „zeigen sich deutliche Differenzierungen und Entwicklungstendenzen, die in Richtung auf eine Abschwächung traditioneller Rollenbilder gehen. Dies gilt insbesondere bezüglich lebenspraktischer Fragen, in denen sich am ehesten gesellschaftliche Veränderungsprozesse niederschlagen“ (ebd. 102; Hervorhebungen im Original).

- Je mehr sich die Fragestellungen jedoch der Ebene der Identität annähern (z.B. solche, die nach typisch männlichen und weiblichen Eigenschaften fragen), verschwindet diese Differenzierung. „Je mehr es um Fragen des Selbstbildes geht wie die, was es für jemand bedeutet, ein Mann zu sein, um so mehr wird auf fundamentale Klischeevorstellungen zurückgegriffen, die sich gegenüber realen gesellschaftlichen Entwicklungen offenbar als relativ veränderungsresistent erweisen“ (ebd., 106-107).

- Je mehr sich die Fragen dem Bereich der körperlichen Strukturen und Merkmale annähern, (z.B. solche über Dominanz, Körperstärke, Körperpflege und -hygiene, Erotik), desto geringer werden die Veränderungsspielräume. „Je näher wir den habituellen Mustern kommen, desto geringer die nachzuweisenden Veränderungen und desto größer auch die Diskrepanz zwischen Einstellungen und tatsächlichem Verhalten der Befragten“ (ebd., 107).

Brandes fasst zusammen: „Betrachtet man ... die empirischen Ergebnisse aus der Perspektive des männlichen und weiblichen Habitus, so ergibt sich als durchaus schlüssiges Ergebnis, dass Einstellungen, die eher körperferne Aspekte ausdrücken, sich eher analog objektiver gesellschaftlicher Veränderungen entwickeln, während solche, die eher körpernah sind oder die Geschlechtsidentität der Befragten berühren, eine erheblich höhere Konstanz aufweisen“ (ebd., 107).

Ich möchte hier anmerken, dass mit Fragebogen-Aussagen, so sehr sie auch „körpernahe“ Themen ansprechen, der Habitus der Befragten nicht erfasst werden kann, ganz einfach deshalb, weil — wie Bourdieu sagt — der Habitus von Körper zu Körper tradiert wird und diesseits von Bewusstsein und Diskurs liegt. Brandes vermeidet es denn auch, die erfragten „körpernahen“ Verhaltensmuster als

Habitus zu bezeichnen, sondern beurteilt die Ergebnisse aus der „Perspektive des Habitus“, was immer das auch heißen mag. Wie sehr bewusst geführte Diskurse und gelebte Alltagspraxis auseinander liegen können, zeigt die folgende Untersuchung.

Cornelia Koppetsch und Günter Burkart: Die Illusion der Emanzipation. Zur Wirksamkeit latenter Geschlechtnormen im Milieuvvergleich (1999).

Es handelt sich um eine qualitative Studie, in welcher 27 heterosexuelle Paare interviewt wurden, wobei jeweils ein Interview mit dem Mann, eines mit der Frau und ein gemeinsames Interview durchgeführt wurden. Die Studie ging vom Milieuanalyse aus (zum Milieubegriff siehe weiter unten in Kapitel 4) und kristallisierte aus dem Datenmaterial drei Milieus heraus: Das Individualisierte Milieu, das Familistische Milieu und das Traditionale Milieu (eine Kurzcharakterisierung der drei Milieus findet sich bei Koppetsch & Maier 2001, 33ff).

AndieserStellemöchteichnuraufdasIndividualisierte Milieu eingehen, weil hier eine bemerkenswerte Diskrepanz zwischen Diskursen und Alltagspraxis besteht.

Dieses Milieu ist der sozialstrukturellen Kategorie der gebildeten Mittelschicht mit urbanem Lebensstil (Akademikermilieu) zuzuordnen. Hier „bestimmen der Gleichheitsdiskurs, der Partnerschaftskode, der Selbstverwirklichungsanspruch und das Modell der Autonomie zweier Subjekte im Rahmen der individualisierten, egalitären Partnerschaft die Vorstellungen von Paarbeziehungen“ (Koppetsch & Burkart 1999, 16). „Partnerschaft“ heißt hier Gleichheit der Geschlechter und Ablehnung vorgegebener Rollenverteilungen, an deren Stelle die Orientierung an individuellen Interessen und Bedürfnissen treten soll. „In dieser auf individuelle Interessen zugeschnittenen Konzeption des intimen Zusammenlebens, ... liegt auch der Schlüssel für die besondere Abneigung gegenüber Geschlechtsrollen und geschlechtsspezifischer Arbeitsteilung. Geschlechtsrollen werden nicht akzeptiert, da sie als externe ‚gesellschaftliche Zwänge‘ dem propagierten Individualismus entgegenstehen. Wenn es geschlechtsspezifische Unterschiede gibt, dann dürfen sie nur dem inneren Kern der Persönlichkeit entspringen“ (ebd., 187). Die eigene Selbstverwirklichung steht für beide Partner über dem gemeinsamen Paarinteresse. Die Beteiligung des Mannes an der Hausarbeit und an der Kindererziehung gilt als selbstverständlich. Soweit eine geraffte Darstellung dessen, was zwischen den Partnern auf der diskursiven Ebene abläuft.

Auf der Praxisebene dagegen tritt eine andere Paarbeziehung zutage. „Während auf der diskursiven Ebene beide Partner glauben, die Regeln des Zusammenlebens selbst zu bestimmen und eine Gleichverteilung der Hausarbeit vorzunehmen,

verläuftdiePraxisderPaarbeziehungindenbewährten Bahnen geschlechtsspezifischer Arbeitsteilung: eine Gleichverteilung der häuslichen Pflichten wird nicht einmal ansatzweise erreicht“ (Koppetsch & Maier 2001, 40; Hervorhebungen von mir).

Bemerkenswert an der Sache ist, dass die Diskurse, welche die Verteilung der Hausarbeit zum Thema haben, so geführt werden, als sei die Gleichverteilung verwirklicht: In diesen Diskursen wird das Bild der gerechten Verteilung der anfallenden Hausarbeiten aufrecht erhalten, obschon die reale Praxis dem nicht entspricht. Es besteht eine faktische Ungleichheit bei gleichzeitiger Aufrechterhaltung des Gleichheitsanspruchs und -diskurses. Damit „zeigt sich paradoxerweise, dass gerade der Aushandlungscharakter eine entscheidende Stütze männlicher Vorherrschaft in der individualisierten Paarbeziehung darstellt, weil er ein Einverständnis der Frau in die Ordnung erleichtert“ (Koppetsch & Maier 2001, 40).

Koppetsch und Burkart sprechen in diesem Zusammenhang von der „Ohnmacht des Diskurses“: „Die Idee der Gleichheit und die Haushaltspraxis sind ... auf unterschiedlichen Ebenen angesiedelt. Während die Idee der Gleichheit einer (reflexiven) Diskurslogik gehorcht, beruht die Verrichtung alltäglicher Handlungen auf einer anderen, einer praktischen Logik. Diese täglichen Verrichtungen ... bilden durch interne Verknüpfungen ein expandierendes System von Praktiken, die sich gegenseitig hervorrufen und stützen, und die, einmal ausgelöst, eine ganze Kette weiterer Praktiken nach sich ziehen. Diese Eigendynamik ist ein Grund dafür, dass sich dieses System inkorporierter Praktiken kaum durch Diskurse beeinflussen lässt“ (Koppetsch & Burkart 1999, 156; Hervorhebungen im Original). Die Alltagsroutinen der Hausarbeit seien, so Koppetsch und Maier (2001, 40), „in vorreflexiven Situationsbezügen, wie in der Wahrnehmung des Schmutzes und der Unordnung, fundiert. Sie sind Teil jener ‚eingefleischten‘ Handlungsrouniten, die zur Bewältigung des Alltags unabdingbar sind, gerade weil sie von einem mentalen Wissen entlasten“. Der Begriff der „eingefleischten Handlungsrouniten“ kommt dem Habituskonzept sehr nahe, obschon die Autorinnen ihn nicht explizit erwähnen.

Welche Schlussfolgerungen ergeben sich daraus für die vorliegende Arbeit?

Die Forschungsfrage, auf die es eine Antwort zu finden gilt — Die Rolle von Männern bei der Förderung der Gleichstellung zwischen den Geschlechtern — müsste aufgeschlüsselt werden nach den drei Dimensionen oder Ebenen, die Holger Brandes vorschlägt. Auf welcher oder welchen Ebenen sollte diese Rolle untersucht werden? Die Antworten werden, das erfolgt klar aus den referierten Studien, je nach Ebene unterschiedlich sein. Wenn wir die Aufschlüsselung der Fragestellung (siehe Kapitel 1)

genauer betrachten, dann ergibt sich folgendes Bild: Die Begriffe, die hier angeführt werden, sind: Geschlechterbilder, Meinungen und Einstellungen. Die Fragestellung fasst also ganz eindeutig die Ebene der Einstellungen ins Auge, und weniger eindeutig die Ebene der Geschlechtsidentität (wenn wir den Terminus „Geschlechterbilder“ in diesem Sinne interpretieren können). Die Ebene des Habitus wird nicht angesprochen, könnte jedoch berücksichtigt werden, wenn wir die vierte Frage in diesen Sinn auslegen: Wenn in den uns vorliegenden Untersuchungen Fragen zum Habitus gestellt worden sind, dann können wir vielleicht auch etwas über diese Dimension erfahren.

Nun sind aber die von der Universität Luxemburg durchgeführten Studien (Baltes-Löhr et al. 2005), wie bereits gesagt, auf die Dimensionen Einstellungen und Geschlechtsidentität ausgerichtet. Das trifft in vollem Maße für den quantitativen Teil der Studie (Fragebogen) zu. Die qualitative Studie (Interviews) war prinzipiell auch auf die Erkundung von Einstellungen, Bildern von Männern und Frauen, Persönlichkeit und Identität ausgerichtet, da jedoch halbstrukturierte Interviews durchgeführt wurden, waren die Interviews auch offen für andere Themen, darunter solche, die den Habitus betreffen.

Aus dem bisher Gesagten müsste inzwischen klar hervorgegangen sein, dass es mir darauf ankommt, Antworten zu finden, welche die drei Ebenen einschließen, ja sogar dass ich er Meinung bin, Erkenntnisse über die Ebene des Habitus seien von besonderer Bedeutung für die Einschätzung der Rolle, die Männer für die Gleichstellung der Geschlechter spielen (können). Denn die Männer, die hier zu untersuchen sind — Schüler und Studenten in der Ausbildung zum Erzieher- und Lehrerberuf —, werden ja später in ihrem professionellen Handeln ihren Adressaten nicht nur ihre persönlichen Einstellungen und Meinungen vermitteln, sondern auch einen bestimmten persönlichen Habitus. Die Frage ist, ob ihr persönlicher Habitus — der, wie Bourdieu sagt, von Körper zu Körper weitergegeben wird, diesseits von Bewusstsein und Diskursen — mit ihnen in der Öffentlichkeit (gemeint ist damit die Öffentlichkeit der Bildungsinstitutionen und der Schule) zum Ausdruck kommenden Einstellungen und Geschlechterbildern übereinstimmt.

Wobei mit Holger Brandes zu bemerken ist, dass die drei Dimensionen oder Ebenen nicht konzeptuell und noch weniger (so möchte ich hinzufügen) praktisch voneinander präzise zu trennen sind, was auch nicht den Geschlechterkonzepten von Bourdieu und Connell entsprechen würde.

Daraus ergibt sich das Problem, wie die drei Ebenen mit wissenschaftlichen Methoden erfasst werden können, was uns zu der Frage über Methodologie hinüberleitet.

2.1.2 – Die Erforschung von Einstellungen, Identitäten und Habitus: Methodische Zugänge

Grob gesehen bieten sich für die Erforschung der drei Ebenen von Einstellung, Identität und Habitus drei Forschungsprozeduren an: Umfragen mittels Fragebogen, Interview und Feldforschung, wobei es Überschneidungen zwischen den drei Verfahren geben kann. (Natürlich gibt es auch noch andere Methoden und Instrumente. Was die qualitative Forschung betrifft, vgl. Denzin & Lincoln 2005; Flick et al, 1995; Flick et al. 2000; Lamnek 1995b, Mayring 2002.)

Erhebungen mittels Fragebogen sind den so genannten quantitativen Forschungsmethoden zuzuordnen. Sie erlauben es, repräsentative Erhebungen an großen Stichproben vorzunehmen, was für qualitativ ausgerichtete Forschung nicht möglich ist.

Interviews — sofern es sich nicht um geschlossene, standardisierte Interviews, sondern um nicht-standardisierte, offene handelt (vgl. Lamnek 1995b, 36ff; Mayring 2002, 66) — sind dem qualitativen Forschungsparadigma zuzuordnen. Mit Hilfe von Interviews können sowohl Einstellungen wie auch Selbstbilder der Befragten erkundet werden. Interviews erlauben es auch, abhängig allerdings von der Weise, wie sie geführt werden, Diskursanalysen vorzunehmen, durch die Ambivalenzen, Unstimmigkeiten, Widersprüchlichkeiten in den Aussagen des/der Befragten erkannt werden können. Dies erlaubt es, in „Tiefenschichten der Person“ vorzudringen und damit bewusst präsentierte Einstellungen mit Selbstbildern und womöglich sogar mit „habitusnahen“, körperlichen Empfindungen betreffende Äußerungen zu vergleichen und auf ihre Stimmigkeit zu überprüfen.

Als Beispiel will ich die Aussagen eines Interviewpartners aus der Studie von Baltes-Löhr et al. (2005) anführen. Er habe eigentlich kein Problem mit Homosexualität, sagt er, er finde es auch gut, dass Homosexuelle mehr Rechte erhalten, dass „die das machen dürfen“. Aber wenn er sehen würde, wie zwei Schwule sich in der Öffentlichkeit küssen: „Das würde mich dann ein bisschen ekeln.“

Das Interview eröffnet also Möglichkeiten der Analyse und der Überprüfung von Aussagen, die dem Fragebogen nicht gegeben sind. Aber auch das Interview hat in dieser Hinsicht seine Grenzen.

Lothar Böhnisch (2001) verweist auf eine Jungenstudie von Winter und Neubauer aus dem Jahr 1998: Die Autoren hatten erwartet, dass die Jungen in den qualitativen Interviews die Frauen abwerten und die Männer idolisieren würden. Doch das traf nicht zu. Parallel zu den Jungen wurden auch erwachsene Experten und „Schlüsselpersonen“, d.h. Fachleute aus pädagogischen und medizinischen Bereichen, die mit den Jungen zu tun hatten, befragt. Es zeigte sich eine deutliche Diskrepanz zwischen den Zuschreibungen der Erwachsenen an die Jungen und den Einstellungen der Jungen selbst. Die

erwachsenen Experten sprachen von den Jungen im Sinne des Abwertungs-/Idolisierungs-Modells während diese selbst sich im Interview nicht nach „Männlichkeit“ orientierten, sondern nach individuellen Beziehungs- und Persönlichkeitsthematiken. „Vielleicht, schreibt Böhnisch, hätten die Autoren die ‚Habitusprobe‘ machen, d.h. die Jungen in verschiedenen Alltagssituationen teilnehmend beobachten müssen, da männliches Ausdrucksverhalten ja meist räumlich-habituell und deshalb den Jungen oft selbst so gar nicht bewusst ist“ (Böhnisch 2001, 79). Es ist anzunehmen, dass sich die Experten auf dieses Ausdrucksverhalten, das sie in alltäglichen Situationen beobachten konnten, bezogen haben.

Die „Habitusprobe“ lässt sich aber nicht, bzw. nur mit Einschränkungen, in einem Interview machen, sondern am besten in Feldbeobachtungen. Da diese Methode der Datensammlung nicht in der Studie der Universität Luxemburg angewandt wurde, werde ich mich nicht länger damit befassen, sondern auf Möglichkeiten hinweisen, wie mit Hilfe von Interviews dennoch Informationen über habitusnahes Verhalten gewonnen werden können.

Es besteht natürlich die Möglichkeit, andere Personen, die mit den „Zielpersonen“ in Kontakt stehe, über deren Verhalten zu befragen (wie es Winter und Neubauer getan haben), doch damit wird der Kreis der zu befragenden Personen beträchtlich erweitert. Eine andere Möglichkeit ist die der Triangulierung der Aussagen der Beteiligten, wie sie von Koppetsch und Burkart in ihren Partnerstudien durchgeführt wurde. Eine weitere Möglichkeit besteht darin, den Interviewpartnern ganz gezielt Fragen über spezifische Verhaltensweisen zu stellen. Letzteres haben Wassilios Fthenakis und Beate Minsel in ihrer Väterstudie „Die Rolle des Vaters in der Familie“ (2001) gemacht.

Über den Forschungskontext und die Ergebnisse der Untersuchung von Fthenakis und Minsel soll weiter unten berichtet werden. An dieser Stelle will ich nur auf die methodologische Problematik eingehen, die uns beschäftigt. Fthenakis und Minsel haben Männer zu ihren Vorstellungen über Vaterschaft und über ihre Beteiligung in Haushalt und Familie befragt. Die Partnerinnen sowie die Kinder (sofern sie das Jugendalter erreicht hatten) wurden in die Befragung mit einbezogen. Als Erhebungsinstrumente wurden sowohl Fragebogen wie Interviews verwendet. Die Partner wurden getrennt interviewt, was eine Triangulierung der Ergebnisse erlaubte. Das Vaterschaftskonzept wurde auf einer relativ abstrakten, idealisierten Ebene erhoben, die Beteiligung der Männer an Haushalt und Familie wurde durch Fragen zu konkreten Tätigkeiten festgestellt wie kochen, sich um das Auto kümmern, das Kind wickeln und baden, das Kinderzimmer aufräumen, usw. Was spezifisch die Kinderbetreuung betrifft, so wurden nicht nur Fragen über konkrete Tätigkeiten gestellt, sondern

auch darüber, an welchen bestimmten Wochentagen diese Tätigkeiten ausgeführt wurden, z.B. „Haben Sie gestern das Kind gewickelt?“ oder: „Haben Sie gestern mit dem Kind Hausaufgaben gemacht?“. Diese Art der Fragenstellung erlaubte es, Informationen über das tatsächliche Verhalten der Männer zu gewinnen und, natürlich auch, Vorstellungen und Verhalten der Väter miteinander zu vergleichen. Wie zu erwarten, ergab sich ein beträchtlicher Unterschied zwischen den Einstellungen der Väter und ihrer tatsächlichen Beteiligung an alltäglichen Haushalts- und Familienpflichten.

Um in Interviews Aufschlüsse über den Habitus der Befragten zu gewinnen, ist es meines Erachtens unabkömmlich, konkrete Fragen zu habituellem Verhalten zu stellen, wobei jedoch immer mitbedacht werden muss, dass verbale Verhaltensbeschreibungen, die bewusst gemacht werden, nur einen beschränkten Zugang zum Habitus eröffnen können, da dieser ja weitgehend „verkörpert“ und dem Bewusstsein nur schwer zugänglich ist. Das will aber nicht heißen, dass ich damit den Wert von Fragen, die das konkrete Verhalten betreffen, einschränken möchte. Im Kontext der vorliegenden Arbeit — Die Rolle von Männern bei der Förderung der Gleichstellung zwischen den Geschlechtern — ist es von großer Bedeutung, etwas über das reale Verhalten von Männern zu wissen.

Wenn ich diese Überlegungen auf die Studie der Universität Luxemburg anwende, präziser auf die Interviews, die vorgenommen wurden, so lässt sich (zumindest) ein Themenbereich identifizieren, bei welchem die Erkundung konkreten Verhaltens der Befragten von Wichtigkeit wäre. Es handelt sich um das Thema der „geschlechtssensiblen Erziehung/Pädagogik“. Es geht dabei um die Frage, wie ich als Erzieher oder als Lehrer mich gegenüber meinen männlichen und weiblichen Adressaten/innen in einer Weise verhalten soll, dass Benachteiligungen des einen oder des andern Geschlechts vermieden werden. Die befragten Erzieher und Lehrer befanden sich zwar erst in der Ausbildung und hatten noch keine Berufserfahrung, mit Ausnahme der künftigen Sekundarschullehrer, die während ihrer Referendarszeit bereits in Klassen unterrichten. Die künftigen Erzieher und die Grundschullehrer ihrerseits hatten bereits Praktika absolviert, sodass sie schon erste Erfahrungen mit der beruflichen Praxis gemacht hatten. Um brauchbare Informationen — im Sinne der Fragestellung der vorliegenden Arbeit — zu diesem Thema zu gewinnen, ist es notwendig, das konkrete Verhalten der Befragten in den konkreten Erziehungs- bzw. Unterrichtssituationen, in denen sie tätig sind, zu erkunden. Es genügt nicht, etwas über ihre Einstellungen und Vorstellungen zu erfahren, obschon auch diese Informationen von Bedeutung sind. Nun richtete sich aber die besagte Studie nach einer Fragestellung, die nicht auf die Erkundung konkreten Verhaltens, sondern auf die von Einstellungen, Rollenvorstellungen und Geschlechterbildern gerichtet war. Entsprechend

waren Fragen über konkretes pädagogisches Handeln im Zusammenhang mit dem Thema eher selten.

Das Gleiche trifft auch für andere Themen zu. Das will allerdings nicht heißen, dass brauchbare Antworten auf die Fragestellung der vorliegenden Arbeit nur dann gegeben werden können, wenn sie sich auf Aussagen über reales Verhalten abstützen. Bei einer Reihe von Themen genügen Informationen über Einstellungen vollauf, um Rückschlüsse über den Beitrag der befragten Männer zur Gleichstellung der Geschlechter ziehen zu können. Dies trifft beispielsweise für ein Thema zu, das meines Erachtens in diesem Zusammenhang von sehr großer Bedeutung ist: Es geht um die Frage, ob der Geschlechterthematik ein Platz in der beruflichen Ausbildung gebührt und, falls ja, welcher.

Das vorliegende Datenmaterial liefert uns nur wenige Informationen über Verhalten oder Praktiken der untersuchten Personen, und es handelt sich hierbei um verbale Informationen, welche die Befragten geben. Ob sich aus dem Material der drei Ebenen Rückschlüsse auf den Habitus ziehen lassen, wird sich zeigen müssen

2.2 – Weitere methodologische Fragen

2.2.1 – Der Einfluss des sozialen Kontextes auf die Datenerhebung

In der Sozialforschung war schon früh erkannt worden, dass der soziale (interpersonelle) Kontext, in welchem Daten erhoben werden, einen Einfluss auf die Daten selbst hat.

Umfragen mittels Fragebogen

Das gilt auch für Umfragen über Einstellungen mittels Fragebogen. Hier sind Einschränkungen in Bezug auf die Validität der Ergebnisse formuliert worden, die ich aber nicht in extenso an dieser Stelle erörtern möchte (dazu verweise ich beispielsweise auf Lamnek 1995a und auf Mayring 2002). Ich möchte die Problematik auf den Bereich der Geschlechterforschung beschränken.

„Umfragen haben ihre Tücken, allgemein und in der Geschlechterforschung im besonderen“, schreibt Lothar Böhnisch (2001, 106). Eine Gesellschaft, die von Ihren Mitgliedern Anpassungs- und Wandlungsfähigkeit, Flexibilität und Mobilität verlange, so Böhnisch, bringe den „witternden“ Bürger hervor, „der in und hinter Umfragen einen großen oder kleinen Test über seine Gesellschaftsfähigkeit vermutet“ (ebd., 106). In Männerumfragen erfahre man „wenig über die Männer selbst, sondern viel darüber, wie sich Männer den gesellschaftlichen Erwartungen stellen und den gesellschaftlichen Wandel mitmachen“ (ebd., 107). Auch wenn diese Kritik etwas überzogen sein mag (das Gleiche würde prinzipiell auch für Interviews gelten — siehe die oben referierte Bemerkung eines Interviewpartners), so sollte sie doch als Warnung zu verstehen sein, Ergebnisse aus Fragebogen-Erhebungen unkritisch zu rezipieren.

Für die Fragebogenerhebung der Universität Luxemburg stellt sich dieses Problem auch. Die Befragungen wurden im Rahmen der Schule bzw. der Hochschulen während der Lehrveranstaltungen durchgeführt und von einem männlichen oder weiblichen Mitglied der Forschungsgruppe vorgestellt. Die Probanden bearbeiteten den Fragebogen in der Gruppe (Klassenverband, Arbeitsgruppe, usw.), die sich für die betreffende Lehrveranstaltung zusammengefunden hatte. Welche Gruppeneinflüsse in dieser Erhebungssituation wirksam waren, lässt sich im Nachhinein nicht mehr feststellen. Die Teilnahme an der Umfrage erfolgte im Prinzip auf freiwilliger Basis, doch ist nicht gewusst, welchen Erwartungsdruck für die Teilnahme es in diesem Setting gab.

Interviews

Michael Meuser (2004) weist darauf hin, dass Männer, wenn sie unter sich in so genannten homosozialen Gruppen beisammen sind, anders über Männer und Frauen reden, als wenn sie sich in geschlechtergemischten, so genannten heterosozialen Gruppen befinden. Die Handlungsweisen von jungen Männern seien oft recht unterschiedlich in der hetero- und der homosozialen Interaktion und entsprechend unterschiedlich seien auch deren Äußerungen, „je nachdem man die jungen Männer individuell interviewt oder im homosozialen Gruppenkontext über Männlichkeit reden lässt. Partnerschaftliche, der Tendenz nach egalitäre Arrangements in der heterosexuellen Beziehung können durchaus einhergehen mit Frauen abwertenden Äußerungen in der Männergemeinschaft, z.B. in Gestalt von „sexual talk“ (Meuser 2004, 373). In Gruppendiskussionen komme zum Ausdruck, so Meuser, „dass die Männer die Männergemeinschaft als einen Ort der Authentizität wahrnehmen“. Dies gelte für ältere wie für jüngere Männer gleichermaßen. In der Abgrenzung gegenüber den Frauen erscheine die homosoziale Gemeinschaft als „das Handlungsfeld, in dem der Mann gewissermaßen bei sich ist. Hier müsse er sich nicht verstellen“ (ebd.). In Einzelinterviews hingegen würden Männer die Familie als „den für sie wichtigsten Lebensbereich, wichtiger noch als den Beruf und das Zusammensein mit Freunden“ bezeichnen (ebd.). Partnerschaft und Familie würden als Ort der Geborgenheit wahrgenommen.

Das, was Meuser über die Äußerungen von Männern in Einzelinterviews sagt, trifft im Großen und Ganzen auch auf die Männer zu, die von der Forschungsgruppe der Universität Luxemburg interviewt worden sind. Für mich stellen sich in diesem Zusammenhang zwei Fragen, die für die vorliegende Arbeit relevant sind:

- Welchen Einfluss könnte der interpersonale Kontext des Interviews auf die Aussagen der Befragten gehabt haben? (Dieter Ulich (1994) nennt es die „Interaktionsbedingungen von Verbalisation“.)
- Welche subjektive Bedeutsamkeit könnte der Forschungsgegenstand für die Befragten gehabt

haben? (Karl Haußer (1994) nennt es die „Gegenstandsrelevanz“.)

Interaktionsbedingungen in Interviews.

AufeinerganzallgemeinenEbene kann das qualitative Interview mit Steinar Kvale als „a construction site for knowledge“ bezeichnet werden: „An interview is literally an inter view, an inter-change of views between two persons conversing about a theme of mutual interest“ (Kvale 1996, 14; Hervorhebung im Original). Das, was im Interview verbalisiert wird, ist also eine Ko-Konstruktion von Interviewer und Interviewtem. Die Interviewsituation ist eine Interaktionssituation zwischen zwei Personen. Die Interaktion zwischen Forscher und Berichtendem aber ist, nach Ulich (1994, 43-44), „ein niemals ganz aufzuhebendes Macht- und Abhängigkeitsverhältnis, das die Möglichkeit auch nicht-intendierter und unkontrollierter Interventionen einschließt“. Um diese Interventionen — in der experimentell ausgerichteten Human- und Sozialforschung werden sie „Störvariablen“ genannt — zumindest weitgehend zu verhindern, wäre — als „ideales Zielregulativ“ — „eine herrschaftsfreie, symmetrische Dialogsituation“ anzustreben (ebd., 48). In unserem Fall stellen sich die Interaktionsbedingungen der Interviews wie folgt dar:

- Die drei Interviewerinnen und der eine Interviewer gehörten der Forschungsgruppe „Gender Studies“ der Universität an und gaben sich ihren Interviewpartnerinnen und -partnern auch als solche zu erkennen.
- Alle vier Interviewer/innen gehörten dem Kollegium der Ausbilder/innen im ISERP an. Eine Interviewerin war gleichzeitig Ausbilderin im IEES, hat aber keine Interviews mit angehenden Erziehern/innen geführt. Die Schüler/innen und die Studien den von IEES und CUNLUX kannten demnach die Personen nicht, die das Interview mit ihnen durchführten. Lediglich den Studierenden des ISERP waren die Interviewer/innen (mehr oder weniger) als Lehrkräfte bekannt. Es wurde jedoch darauf geachtet, dass kein/e Interviewer/in Gespräche mit Studierenden führte, die in einer von ihm/ihr geleiteten Lehrveranstaltung eingeschrieben waren.
- Die Interviews wurden in einem Raum des ISERP oder des IEES durchgeführt.

Es kommt noch etwas anderes hinzu, das in unseren Reflexionen zu bedenken ist. Meuser hat, wie gesagt, bei jungen Männern unterschiedliche Diskurse in homosozialen und heterosozialen Kontexten festgestellt. Dies trifft in besonderem Maße auf junge Männer aus dem studentischen Milieu zu. Die Männer aus diesem Milieu bezeichnet er als „verunsichert“, ihre Sicherheiten in Bezug auf ihre Geschlechtsidentität als „gefährdet“, was „eine vielfältig gebrochene und in Interaktion mit Frauen stets gefährdete Orientierung an tradierten Männlichkeitsmustern“ mit sich bringe (Meuser

1998, 244). Für diese verunsicherten Männer mache es „einen fundamentalen Unterschied, ob sie mit Frauen zusammen oder ob sie unter ihresgleichen sind. Gegenüber Frauen ist ihr Handeln von Vorsicht geprägt, prinzipiell auf Verteidigung vorbereitet. Hier verhalten sie sich anders, vor allem reden sie hier anders als in männlicher Gesellschaft. [...] Gegenüber Frauen sehen sie sich gezwungen, sich zu verstellen“ (ebd., 246).

Unsere Stichprobe setzt sich größtenteils aus Männern aus dem studentischen Milieu zusammen, womit allerdings nicht gesagt ist, dass es sich um verunsicherte Männer im Sinne Meusers handelt. Die Interviews wurden von drei Frauen und einem Mann durchgeführt. Daraus ziehe ich nicht den Schluss, dass sich die interviewten Männer — besonders gegenüber den weiblichen Interviewerinnen — verstellen haben und dass ihren Aussagen nicht zu trauen ist. Mir kommt es darauf an, diese Überlegungen in meine Interpretationen einzubeziehen und nicht naiv all das als „wahr und unverfälscht“ anzunehmen, was in den Interviews gesagt wird.

Gegenstandsrelevanz

Es handelt sich hier im weiten Sinn um das Problem, wie man einen Menschen gewinnen kann, sich für ein Forschungsprojekt als „Proband“ zur Verfügung zu stellen. Wenn eine Person sich von dem Forschungsgegenstand persönlich betroffen fühlt, sich mit den Forschungszielen identifizieren und sich in die Forschungsinteraktion einbringen kann, dann „schrumpft das Problem der Probandenmotivation erfahrungsmäßig“ (Kaußer 1994, 63). Es handelt sich hier also um die Frage nach der subjektiven Bedeutsamkeit oder der sozialen Relevanz des Forschungsgegenstandes für das Forschungssubjekt. Ein Forschungsgegenstand ist für ein Forschungssubjekt dann von sozialer Relevanz, wenn es „in seiner gegenwärtigen Lebenswelt unmittelbar von dem betroffen [ist], was in der Untersuchung verbalisiert werden soll“ (ebd., 69).

Für unsere Interviews ist in diesem Zusammenhang folgendes festzuhalten:

- Die Genderthematik scheint für die interviewten Männer subjektiv nicht bedeutsam bzw. sozial relevant zu sein — so der subjektive Eindruck von drei der vier Interviewer/innen. Gemäß diesem Eindruck nahmen die meisten Männer an dem Interview teil, weil ihr Ausbildungsinstitut an der Untersuchung beteiligt war. Einige Männer haben ihren Unwillen über die Unannehmlichkeiten, die damit verbunden waren, nicht verborgen. Diese Haltung unterscheidet sich von der Haltung der meisten interviewten Frauen, für die die Geschlechterthematik von großer subjektiver Bedeutung und sozialer Relevanz ist. Das drückten einige von ihnen sogar damit aus, dass sie sich für die Einladung zum Interview bedankt haben.
- Die Interviewpartner wurden in Kenntnis des Forschungskontexts gesetzt. Es wurde ihnen auch

mitgeteilt, welche Ziele die Untersuchung verfolge, darunter das Ziel der curricularen Verankerung des Geschlechteraspekts in der Ausbildung. An Letzterer sind — wie noch zu zeigen sein wird — die meisten Interviewpartner kaum interessiert, lehnen sie zum Teil sogar ab, da man, wie sie sagen, „nicht übertreiben“ soll. Die festgestellte mangelnde „Probandenmotivation“

kann sich nachteilig auf die Gesprächsführung auswirken. Aber die Tatsache, dass Geschlechterfragen nur eine geringe Relevanz für die meisten der befragten Männer haben, stellt an sich eine sehr wichtige Information dar, die in die Interpretation einfließen muss. Vielleicht können sogar daraus Aufschlüsse über den männlichen Habitus dieser Gesprächspartner gewonnen werden.

3 – Methodologisches und Inhaltliches zur vorliegenden Untersuchung

3.1 – Entscheidung für eine qualitative Untersuchung

Aus dem vorangehenden Kapitel folgt, dass Umfragen mittels Fragebogen vor allem geeignet sind, bewusste Einstellungen zu erfassen, und dass die anderen Ebenen — Ebenen der Geschlechtsidentität und der Praktiken — nur schwer zu erfassen sind. Das qualitative Interview bietet, wie bereits dargelegt, mehr Möglichkeiten, zumindest auf der Ebene der Identität.

Wenn die Frage lautet, welches die Rolle der Männer bei der Gleichstellung der Geschlechter ist, dann genügt es nicht, sich mit der Untersuchung von Einstellungen zu begnügen, sondern es ist nötig, in „tiefere Schichten“ der Persönlichkeit vorzudringen, Geschlechterbilder und -konzepte, kulturelle Deutungsmuster usw. zu untersuchen. Somit bietet sich das qualitative Interview, wie bereits in Kapitel 2 dargelegt, als das besser geeignete Untersuchungsinstrument für die vorliegende Fragestellung an.

Es würde sich anbieten, die Daten sowohl der quantitativen wie der qualitativen Untersuchung zu verwenden und die Ergebnisse zu triangulieren. Doch hier stellte sich für mich ein gravierendes Zeitproblem. Die Daten der beiden Untersuchungen müssen einer neuen Analyse unterzogen werden, die von der Fragestellung des vorliegenden Projekts geleitet wird. Für beide Untersuchungen muss ein je neues Analysekonzept entwickelt werden, das der veränderten Fragestellung gerecht wird. Für mich war es, von der Zeit und vom Arbeitsaufwand her gesehen, nicht möglich, beide Analysen durchzuführen. Ich entschied mich deshalb für die Analyse der qualitativen Daten, weil sie besser geeignet sind, Antworten auf die gestellten Fragen zu geben.

Ich möchte diese Entscheidung rechtfertigen, indem ich auf die in Kapitel 2.1.2 und 2.2.1.1 angestellten Überlegungen verweise. Zudem möchte ich an dieser Stelle auf Einwände hinweisen, die von Seiten der qualitativen Sozialforschung gegenüber quantitativen Forschungsmethoden in der Sozialforschung gemacht worden sind. Siegfried Lamnek (1995a) nennt, im Anschluss an Girtler, vier Hauptargumente gegen eine naturwissenschaftlich ausgerichtete „positivistische“ Soziologie, von denen ich zwei wiedergeben möchte, weil sie

im Zusammenhang mit den hier geführten Überlegungen stehen:

- „Soziale Tatsachen können nicht vordergründig ‚objektiv‘ identifiziert werden, sondern sie sind als soziale Handlungen von ihrem Bedeutungsgehalt her bzw. je nach Situation anders zu interpretieren.

- ‚Quantitative‘ Messungen und die ihnen zugrundeliegenden Erhebungstechniken können soziales Handeln nicht wirklich erfassen; sie beschönigen oder verschleiern eher die diversen Fragestellungen. Häufig führen sie dazu, dass dem Handeln eine bestimmte Bedeutung unterschoben wird, die eher die des Forschers als die des Handelnden ist“ (Lamnek 1995a, 7; Hervorhebungen von mir).

Ich will nicht qualitative gegen quantitative Forschungsmethoden ausspielen, der ursprünglich konstruierte Gegensatz ist inzwischen längst überwunden (vgl. Kelle & Erzberger 2000). Entscheidend ist die Frage, was man wissen möchte. Für die Beantwortung der dieser Arbeit vorliegenden Fragen scheint mir eine Fragebogenumfrage weniger geeignet zu sein als qualitative Interviews.

Ich will, als Illustration, exemplarisch einige Ergebnisse des Fragebogens (wie sie aus der Untersuchung von Baltes-Löhr et al. (2005) vorliegen) mit solchen aus meiner Analyse der Interviews vergleichen (wobei ich letztere schon vorwegnehmen muss).

Ich führe zuerst eine Reihe von Items aus dem Fragebogen an, die sich auf Geschlechterbilder beziehen.

Die Antwort-Skala reicht von „voll und ganz dieser Meinung“ (= 1) über „in meiner Meinung unentschieden“ (= 3) bis „überhaupt nicht dieser Meinung“ (= 5). Ich gebe die Mittelwerte (M) und die Standardabweichungen (Std) an. Ein Mittelwert, der unter 3 liegt tendiert in Richtung Zustimmung, ein Mittelwert über 3 in Richtung Ablehnung. Unter das entsprechende Item füge ich das Ergebnis der Interviews ein.

Tabelle 3.1 — Vergleiche zwischen Fragebogen und Interviews

1 = Zustimmung 5 = Ablehnung	Männer	
	M	Std
1.2. Die harte Berufs- und Karrierewelt ist nichts für Frauen	4.05	1.062

Weil Frauen vorwiegend als „Gebärerinnen“ und als Erzieherinnen ihrer Kinder gesehen werden, können sie den harten Karriereanforderungen nicht so gut entsprechen wie Männer.

2.6 Die Frauenrolle ist naturgegeben	3.43	1.236
2.7 Die Männerrolle ist naturgegeben	3.40	1.272

Die Frauenrolle wird tendenziell eher als naturgegeben gesehen, weil die Frau die Fähigkeit hat, Leben zu gebären. Die Identität des Mannes wird nicht mit „Natur“ in Verbindung gebracht. Eine Ausnahme wird lediglich in seiner physischen Stärke gesehen.

3.1 Weibliche und männliche Fähigkeiten werden durch Erziehung erworben	2.35	.906
---	------	------

Die meisten Interviewpartner würden einer solchen Aussage zustimmen, jedoch mit der Einschränkung, dass zentrale weibliche Fähigkeiten biologisch determiniert sind. Da Männer nicht „naturdeterminiert“ sind, trifft die Aussage für sie zu.

3.2 Es gehört zum Frau-Sein dazu, Mutter zu werden	2.70	1.214
3.3 Es gehört zum Mann-Sein dazu, Vater zu werden	2.76	1.212

Zustimmung zur ersten Aussage, aber nicht zur zweiten aus den bereits angeführten Gründen.

3.5 Frauen und Männer haben die gleichen Fähigkeiten	2.84	1.333
--	------	-------

Mehrheitlich vertreten die Interviewpartner ein Gender-Konzept, das eine wesentliche Verschiedenheit der Geschlechter als gegeben annimmt. Was Fähigkeiten von Jungen und Mädchen, die mit der Schule zusammenhängen betrifft, so sind die Meinungen geteilt.

3.8 Männer verlieren ihr berufliches Ansehen, wenn sie Elternurlaub nehmen	3.66	1.200
3.9 Frauen verlieren ihr berufliches Ansehen, wenn sie Elternurlaub nehmen	4.15	.911

Unterschiedliche Stellungnahmen je nach Arbeitssektor. Im privaten Sektor ist Elternurlaub für Männer und Frauen mit beruflichen Nachteilen verbunden (weshalb private Arbeitgeber Bedenken haben, Frauen in leitenden Positionen einzustellen). Auf den öffentlichen Sektor, vor allem auf das Bildungswesen, das nur in geringem Maße eine hierarchische Struktur aufweist, trifft das nicht zu.

6.1 Frauen sind als Erzieherinnen besser geeignet, weil das ihrer natürlichen Bestimmung als Frau am nächsten kommt	3.96	1.058
---	------	-------

Mehrheitlich würden die Interviewpartner dem Statement zustimmen. Es wird jedoch nach dem Alter der Kinder/Jugendlichen differenziert: Frauen sind am besten für die Erziehung von (jüngeren) Kindern, Mädchen und Jungen, geeignet, Männer — zumindest was die professionelle Erziehung in Institutionen angeht — besser für die Erziehung von männlichen Jugendlichen. Männer können als professionelle Erzieher Kindern, die ohne Vater aufwachsen, ein

Bei den folgenden Items ist die Antwortrichtung umgekehrt: 1 = Ablehnung, 5 = Zustimmung.


1 = Ablehnung 5 = Zustimmung	Männer	
	M	Std
8.7 Für die Persönlichkeitsbildung ist es ausschlaggebend, ob man als Mädchen oder Junge geboren wurde	2.49	1.306
8.8 Für die Persönlichkeitsbildung ist es ausschlaggebend, ob man als Mädchen oder Junge erzogen wurde	3.27	1.301

Abgesehen davon, dass nicht klar ist, was „als Mädchen oder Junge geboren“ präzise bedeutet (vgl. 5.2), würden die interviewten Männer dem ersten Statement eher zustimmen als es ablehnen, was die Frauen betrifft, nicht hingegen was die Männer betrifft. Dem zweiten Statement würden sie zustimmen.

Die Interviews ermöglichen es, im Unterschied zu dem Fragebogen, differenzierte Aussagen über Einstellungen, Repräsentationen usw. zu machen. Die eher plakativen Statements des Fragebogens können oftmals zu falschen Schlüssen führen.

Ich möchte abschließend auf die *Adjective check list* zu sprechen kommen, die in der quantitativen Untersuchung verwendet wurde und die geeignet ist, Stereotypen bezüglich Geschlecht festzustellen.

Table 3.2 – Die adjective check list des Fragebogens

	eher typisch weiblich,
	eher typisch männlich.

wenn die Abweichung vom Wert 3 annähernd einer Standardabweichung entspricht oder sie überschreitet.

1 = typisch für Mädchen 3 = vom Geschlecht unabhängig 5 = typisch für Jungen	Frauen		Männer	
	M	Std	M	Std
7.1 Emotionalität	2.12	.707	2.37	.728
7.2 eigenständiges Denken	2.87	.548	3.16	.628
7.3 Durchsetzungsfähigkeit	3.03	.589	3.37	.735
7.4 Offenheit	2.64	.689	2.89	.741
7.5 Hilfsbereitschaft	2.70	.587	2.90	.511
7.6 Flexibilität	2.97	.522	3.26	.596
7.7 Selbstständigkeit	2.84	.601	3.09	.588
7.8 Kritikfähigkeit	2.98	.641	3.05	.672
7.9 Großzügigkeit	2.86	.562	2.93	.632
7.10 Wissensdurst	2.99	.507	2.99	.752
7.11 Toleranz	2.79	.591	3.00	.622
7.12 Ehrgeiz	2.85	.683	2.88	.740
7.13 Disziplin	2.63	.649	2.80	.755
7.14 Konfliktfähigkeit	2.97	.689	3.16	.681
7.15 Einfühlungsvermögen	2.37	.667	2.58	.572
7.16 Teamfähigkeit	3.07	.537	3.25	.634
7.17 hauswirtschaftliche Fähigkeiten	2.49	.647	2.62	.655
7.18 Computerkenntnisse	3.67	.644	3.71	.693
7.19 politisches Interesse	3.42	.566	3.51	.635
7.20 Bescheidenheit	2.79	.570	2.89	.566
7.21 Technikverständnis	3.77	.610	3.85	.655
7.22 handwerkliche Fähigkeiten	3.66	.634	3.87	.714

Die Checklist ergibt, dass nur zwei Eigenschaften (bzw. drei in der Einschätzung der Frauen) als typische weibliche Merkmale gelten und vier als typisch männliche. Bei anderen Items kann man zwar Antworttendenzen in die eine oder andere Richtung feststellen, aber die Abweichung vom neutralen Wert 3 ist nicht stark genug, um von Stereotypen zu sprechen. In den Interviews würden die befragten Männer in der Mehrzahl die gleichen Einschätzungen geben, wenn sie direkt dazu befragt worden wären, denn auch in den Gesprächen werden Emotionalität und Einfühlungsvermögen als zentrale weibliche Merkmale bezeichnet, welche die Frauen (besser als die Männer) für die Kinderbetreuung befähigen. Einige interviewte Männer sehen Computerkenntnisse und politisches Interesse eher als männliche Eigenschaften an, Technikverständnis und handwerkliche Fähigkeiten werden nicht erwähnt.

Es gibt jedoch drei wesentliche Punkte, in denen sich Fragebogen und Interviews unterscheiden:

1. Aus der Checkliste geht hervor, dass es unter den Befragten quasi keine Geschlechterstereotypen gibt. Diese Schlussfolgerung ist jedoch keineswegs aus den Interviews zu ziehen: Dort sind traditionelle Geschlechterstereotypen relativ stark vertreten (vgl. 5.2). Den Unterschied erkläre ich damit, dass die in der quantitativen Untersuchung Befragten — als Schüler/innen bzw. Studierende in Erziehungswissenschaften — mehr oder weniger gut Bescheid wussten, mit welchem Erhebungsinstrument sie es zu tun hatten und dass sie es vermieden, im Sinne von Stereotypen zu antworten. (Ich habe die gleiche Checkliste mit Studierenden des zweiten Semesters in Erziehungswissenschaften an der Universität Luxemburg im Rahmen einer Lehrveranstaltung durchgeführt und ähnlich Resultate wie im Fragebogen erhalten. Dabei sagten mir die Studierenden, dass sie erkannt hatten, dass es darum gegangen sei, etwas über stereotype Geschlechterbilder zu erfahren.) In den Interviews hingegen redeten die Männer eher „aus dem Bauch heraus“, und in ihren Aussagen macht sich womöglich ein Habitus erkenntlich, der mit einer Checkliste nicht zu erfassen ist.

2. In den Interviews wird von Merkmalen gesprochen, die nicht im Fragebogen angeführt sind. Die befragten Männer maßen — außer den oben erwähnten Eigenschaften — anderen Merkmalen eine größere Bedeutung zu als den in der Liste aufgeführten (vgl. 5.2).

3. In den Interviews werden den Frauen mehr als doppelt so viele Gender-Merkmale zugesprochen wie den Männern. Meines Erachtens hat das damit zu tun, dass Männer sich, wie die Forschung gezeigt hat, eher als „Menschen“ verstehen, die nicht mit Geschlechtsmerkmalen zu definieren sind — im Unterschied zu Frauen (vgl. 4 und 5.2).

3.2. - Informationen zu den Interviews

Die vorliegende Arbeit nimmt als Datenmaterial die bereits existierenden Transkriptionen der Interviews aus der Studie von Baltés-Löhr et al (2005).

Es handelt sich um nicht-standardisierte, themenzentrierte Interviews (vgl. Hopf 2000, Lamnek 1995b, Mayring 1996), die nach folgendem Leitfaden geführt wurden (ich gebe nur die Hauptleitlinie an ohne erklärende Details):

- Welche Wünsche, Vorstellungen, Utopien, Ideale sind für den/die Interviewpartner/in wichtig?
- Identität und Persönlichkeitsentwicklung.
- Sprache: Gebrauch von männlichen und weiblichen Sprachformen.
- Freizeit.
- Beruf/Ausbildung.
- Berufswahl.
- Gender-Prinzip als Unterrichtsprinzip.
- Geschlechtssensible Pädagogik.
- War „Gender“ bisher Thema in der Ausbildung?
- In Bezug auf gesellschaftliche Bedingungen, die neue/andere gleichberechtigte Geschlechterverhältnisse ermöglichen: Was unterstützt einen solchen Prozess, was hindert?

Es ist zu bemerken, dass nicht in allen Interviews diese Leitlinie vollständig befolgt wurde. Wenn ein Interview als Ko-Konstruktion von Interviewer/in und Gesprächspartner/in verstanden wird (vgl. Kapitel 2), dann ist das auch nicht in jedem Fall möglich oder angebracht. Dennoch ergibt sich daraus ein Nachteil für eine vertiefte Analyse der gemachten Aussagen, weil es nicht möglich ist, den Diskurs eines jeden Befragten über alle Themen hinweg zu verfolgen. Für die vorliegende Analyse erwies sich das denn auch als schwerwiegenden Nachteil, wie sich bei der Darstellung der Ergebnisse zeigen wird (Kapitel 5).

Die Auswertung der Transkripte wurde entsprechend den Methoden der qualitativen Inhaltsanalyse nach Philipp Mayring vorgenommen (vgl. Mayring 2000, 2003, Mayring & Gläser-Zikuda 2005). Die einzelnen Grundformen und Schritte des Interpretierens — Zusammenfassung, Explikation und Strukturierung (vgl. Mayring 2003, 56ff) — sind in der vorliegenden Arbeit jedoch nicht dokumentiert.

3.3. - Beschreibung der Stichprobe

In dem Forschungsprojekt der Universität Luxemburg waren 31 Männer und 26 Frauen interviewt worden. Von den Männern habe ich für die vorliegende Arbeit zwei Personen nicht zurückbehalten, weil sie jeweils als einzige spezifische Ausbildungsgänge absolvierten. Es verblieben also 29 Schüler und Studenten, die sich wie folgt auf die verschiedenen Ausbildungsinstitutionen verteilen:

Tabelle 3.3 – Interview-Stichprobe

In der Ausbildung für künftige	Anzahl	Ausbildungsinstitution
Erzieher (<i>EDUCATEURS</i>)	8	Institut d'Etudes Educatives et Sociales (IEES)
Graduierte Erzieher (<i>EDUCATEURS GRADUÉS</i>)	6	Institut d'Etudes Educatives et Sociales (IEES)
Grundschullehrer	6	Institut Supérieur d'Etudes et de Recherches Pédagogiques (ISERP)
Sekundarschullehrer	9	Centre Universitaire de Luxembourg (CUNLUX)

Das IEES umfasst zwei Abteilungen:

- Eine für die Ausbildung der Erzieher; sie gehört dem Sekundarschulzweig an; die Ausbildung erstreckt sich auf drei Jahre und beginnt nach fünf Jahren Sekundarstufe.
- Eine Hochschul-Abteilung für die Ausbildung der Graduierten Erzieher; die Ausbildung erstreckt sich auf drei Jahre und setzt das Abitur voraus.

Der Arbeitsbereich der (Graduierten) Erzieher ist sehr vielfältig. Er reicht von der Arbeit in Kinderkrippen bis zur Altenpflege, von organisierten Ferienaktivitäten bis zur Animation in Spitälern, von der Arbeit mit Behinderten bis zu der pädagogischen Betreuung von Sekundarschülern/innen. Die Graduierten Erzieher übernehmen – im Unterschied zu den (einfachen) Erziehern – Aufgaben, die größere berufliche Kompetenzen voraussetzen und mit mehr Verantwortung verbunden sind. Sie können auch leitende Funktionen in den verschiedenen Institutionen übernehmen.

Die Hochschul-Ausbildung am ISERP umfasst drei Jahre und setzt das Abitur voraus. Es werden Lehrkräfte ausgebildet für die Früherziehung (*éducation précoce* für Dreijährige), Vorschule (für Vier- bis Fünfjährige), Grundschule (welche sechs Jahrgänge umfasst) und für das so genannte *régime préparatoire* (vorgesehen für Kinder, die das Alter von 12/13 Jahren erreicht haben, jedoch nicht in die Sekundarschule aufgenommen werden).

Die pädagogische Ausbildung für Sekundarschullehrer am CUNLUX findet in deren dreijährigen Referendariatszeit statt, nach Abschluss ihrer Universitätsstudien. Die Referendare unterrichten unter Supervision an Sekundarschulen und erhalten daneben eine pädagogische Ausbildung.

3.4. . Die Themen dieser Untersuchung

In dem Analyseprozess schälten sich folgende Themen heraus, die im Licht der Fragestellung relevant sind und die für die vorliegende Präsentation zurückbehalten wurden:

1. Erlebte Geschlechterverhältnisse in den Herkunftsfamilien, während Kindheit und Jugendzeit sowie Entwürfe bezüglich der persönlichen Partizipation an Haushalts- und Familienaufgaben in einer zukünftigen Partnerschaft. Fünf der neun Referendare waren zum Zeitpunkt der Interviews bereits verheiratet, bzw. lebten in einer festen Partnerschaft, zwei von ihnen hatten Kinder. Bei diesen fünf wurde die praktizierte Aufteilung der partnerschaftlichen bzw. familialen Aufgaben erkundet (Kapitel 5.1).

2. Männer- und Frauenbilder der Interviewten sowie ihre Vorstellungen über Männer und Frauen als Erzieher/innen im Feld familialer und professioneller Erziehung. Die Fragestellung der Untersuchung der Universität Luxemburg brachte es mit sich, dass bei vielen Themen Erziehungsfragen aufgeworfen wurden, so auch im Zusammenhang mit den männlichen und weiblichen Identitätsvorstellungen. Die Verbindung dieser zwei Aspekte schien mir auch im Zusammenhang mit der Fragestellung der vorliegenden Arbeit sinnvoll, da bei den interviewten Männern die Berufsidentität eben auch zu ihrer Identität gehört (Kapitel 5.2).

3. Wahrgenommene und erlebte Diskriminierungen aufgrund der Geschlechtszugehörigkeit. Darüber hinaus mehr speziell das Thema der Diskriminierung von Männern in so genannten Frauenberufen. Hiervon sind die Erzieher betroffen, die im IEES nur eine verschwindende männliche Minderheit unter den Auszubildenden sind (Kapitel 5.3).

4. Die professionelle Erziehung von Mädchen und Jungen. Die Frage ist, ob es Unterschiede zwischen Jungen und Mädchen gibt, die für erzieherisches/pädagogisches Handeln relevant sind, und wenn ja, wie damit in der beruflichen Praxis umzugehen sei. Eng damit verbunden sind solche Begriffe wie „geschlechtersensible Erziehung/Pädagogik“ und „Koedukation“. Ebenso eng damit verbunden ist die zentrale Frage der Untersuchung der Universität Luxemburg, nämlich die curriculare Verankerung der Geschlechterthematik in der beruflichen Ausbildung. Diese Frage ist auch von zentraler Bedeutung für die vorliegende Arbeit, geht es doch darum zu erfahren, ob die interviewten

Männer es für wünschenswert oder gar notwendig erachten, auch auf diesem Gebiet eine professionelle Kompetenz zu erwerben. Meines Erachtens handelt es sich hier um eine Schlüsselfrage, die von entscheidender Bedeutung für die Beantwortung der Frage, welche Rolle diese Männer in der Gleichstellung der Geschlechter spielen können, ist (Kapitel 5.4).

5. Als letztes Thema greife ich die geschlechtersensible oder frauengerechte Sprache auf. Was halten die befragten Männer von einem symmetrischen Sprachgebrauch, welcher sowohl männliche wie weibliche Formen benutzt? Auf den ersten Blick scheint dieses Thema von minderer Bedeutung für die vorliegende Arbeit zu sein, doch es stellt sich heraus, dass dem nicht so ist (Kapitel 5.5).

Bei bestimmten Themen treten vorwiegend bewusste Einstellungen zutage (wie bei Thema 1 und bei

Thema 4), bei anderen mehr oder weniger bewusste/ unbewusste Identitätsvorstellungen (wie bei 2 und zum Teil auch bei 4). Für mich eher unerwartet stellte sich heraus, dass auch habitusnahe Haltungen in Erscheinung treten (vor allem im Zusammenhang mit Thema 5, auch in Thema 3 und im Zusammenhang mit der Frage um die Präsenz der Genderthematik in der Ausbildung).

4 - Junge Männer heute: Gefährdete Sicherheiten?

Ich will zuerst auf den Begriff der „hegemonialen Männlichkeit“ von Robert Connell eingehen und mich dann der „Kategorie“ von Männern zuwenden, auf die sich die vorliegende Arbeit bezieht, nämlich junge männliche Erwachsene aus einem spezifischen Schüler- bzw. Studentenmilieu.

4.1 – Hegemoniale Männlichkeit

Connell (2006) unterscheidet drei Achsen oder Strukturen, auf oder in denen sich die Geschlechterverhältnisse manifestieren und reproduzieren: Macht, Produktion und emotionale Bindungsstruktur. In der derzeitigen westlichen Geschlechterordnung bilden die Machtbeziehungen die wichtigste Achse. Sie manifestieren sich in der „allgegenwärtige[n] Unterordnung von Frauen und [der] Dominanz von Männern – eine Struktur, welche die Frauenbewegung als ‚Patriarchat‘ bezeichnet hat“ (ebd., 94). Die Produktionsbeziehungen sind uns vertraut in den geschlechtlichen Arbeitsteilungen, die emotionale Bindungsstruktur ist ihrer „Natürlichkeit“ enthoben und in die soziale Geschlechterkonstruktion eingebettet. Weil durch das soziale Geschlecht die gesamte soziale Praxis strukturiert wird, so Connell, „ist es unweigerlich mit anderen sozialen Strukturen verknüpft“ wie beispielsweise Rasse oder soziale Klasse (ebd. 95-96).

Die Machtbeziehungen bilden also nach Connell die wichtigste Struktur, welche die beiden andern überlagert. Die Machtstruktur bestimmt jedoch nicht nur die Beziehungen zwischen den Geschlechtern – die sich in der Dominanz der Männer und der Unterordnung der Frauen manifestiert –, sondern auch die Beziehungen zwischen Männern. Männlichkeit weist demnach eine „doppelte Distinktions- und Dominanzstruktur“ auf (Meuser

2004, 372): Den Machtstrukturen zwischen den Geschlechtern stehen auch Machtstrukturen innerhalb des männlichen Geschlechts gegenüber. Diese doppelte Relation ist in dem Konzept der „hegemonialen Männlichkeit“ gefasst, die Connell folgendermaßen charakterisiert: „Hegemoniale Männlichkeit kann man als jene Konfiguration geschlechtsbezogener Praxis definieren, welche die momentan akzeptierte Antwort auf das Legitimitätsproblem des Patriarchats verkörpert und die Dominanz der Männer sowie die Unterordnung der Frauen gewährleistet (oder gewährleisten soll)“ (Connell 2006, 98). Dazu muss ergänzt werden, dass sie eine „kulturell herausgehobene Form von Männlichkeit an der Spitze einer Hierarchie von Männlichkeiten“ (Wedgwood & Connell 2004, 112) ist. Männliche Dominanz und hegemoniale Männlichkeit konstruieren sich also nicht nur in Bezug auf das weibliche Geschlecht, sondern auch innerhalb des männlichen Raumes, in homosozialen Kontexten, in denen „die ernstesten Spiele des Wettbewerbs“ (Bourdieu zit. nach Meuser 2004, 372) stattfinden.

Hegemoniale Männlichkeit ist als Orientierungsmuster, als „kulturelles Ideal“ zu verstehen, das nur von wenigen Männern tatsächlich realisiert wird. Dennoch besteht zwischen dem kulturellen Ideal und der institutionellen Macht eine Entsprechung, sei sie kollektiv oder individuell (Connell 2006, 98).

Hegemonie bezieht sich, so Connell, auf Dominanz in der Gesellschaft insgesamt. Innerhalb dieses umfassenden Rahmens gebe es aber spezifische Geschlechterbeziehungen von Dominanz und Unterordnung zwischen Gruppen von Männern (ebd., 99).

Die Beziehungen zwischen Männlichkeiten charakterisiert Connell mit den Begriffen „Hegemonie“, „Unterordnung“, „Komplizenschaft“ und „Marginalisierung“. Ich will die drei letzten sehr kurz beschreiben (Hegemonie ist bereits beschrieben worden), weil sie noch eine Rolle bei der Interpretation der Ergebnisse der vorliegenden Arbeit spielen werden.

Unterordnung: Da Heterosexualität das zentrale Charakteristikum hegemonialer Männlichkeit ist, werden homosexuelle Männer heterosexuellen untergeordnet. Diese Unterordnung ist mehr als kulturelle Stigmatisierung: „Schwule Männer sind Hetero-Männern mittels einer Reihe recht handfester Praktiken untergeordnet“ (Connell 2006, 99), die kulturellen und politischen Ausschluss, staatliche und individuelle Gewalt, wirtschaftliche Diskriminierung, usw. einschließen. Aus der Sicht der hegemonialen Männlichkeit wird Homosexualität mit Weiblichkeit in Verbindung gebracht, bzw. ihr gleichgesetzt. Aber auch heterosexuelle Männer (und Jungen) können untergeordnet werden. Auffallend dabei ist, dass die den Prozess der Ausstoßung begleitenden Schimpfwörter (wie Memme, Weichling) den Betroffenen vielfach in die Nähe von Weiblichkeit rücken.

Komplizenschaft: Nur wenige Männer setzen das hegemoniale Muster in der Praxis um. „Trotzdem profitiert die überwiegende Mehrzahl der Männer von der Vorherrschaft dieser Männlichkeitsform, weil sie an der patriarchalen Dividende teilnehmen, dem allgemeinen Vorteil, der den Männern aus der Unterdrückung der Frauen erwächst“ (ebd., 100).

Marginalisierung: Während Hegemonie, Unterordnung und Komplizenschaft „interne Relationen der Geschlechterordnung“ sind, entstehen durch die Interaktion des Geschlechts mit anderen Strukturen wie Rasse und Klasse weitere Beziehungsmuster. Um die Beziehungen zwischen den Männlichkeiten dominanter und untergeordneter sozialer Klassen und ethnischen Gruppen zu beschreiben, verwendet Connell den Begriff der Marginalisierung, die immer „relativ zur Ermächtigung hegemonialer Männlichkeit der dominanten Gruppe“ entsteht. Deshalb könnten in den USA schwarze Sportler Vorbilder für hegemoniale Männlichkeit abgeben, aber ihr Ruhm oder Reichtum strahle nicht auf die anderen Schwarzen aus (ebd., 101-102).

Michael Meuser hat das Konzept der hegemonialen Männlichkeit von Connell und das Habituskonzept von Bourdieu miteinander in Verbindung gebracht: „Hegemoniale Männlichkeit ist der Kern des männlichen Habitus, ist das Erzeugungskonzept eines vom männlichen Habitus generierten doing gender beziehungsweise ‚doing masculinity‘. [...] Der männliche Habitus kann sich folglich in einer Vielzahl von Formen äußern, als Generalverantwortlichkeit für Wohl und Wehe der Familie [...] ebenso wie in physischer Gewalt, in der Form von prosozialem

Handeln (Beschützer), wie in der Hypermaskulinität (Rambo, Macho). Hegemoniale Maskulinität ist zudem der Maßstab, der an das Handeln eines Mannes von andern Männern herangetragen wird (und oft auch von Frauen). Wer sich dem Habitus zu entziehen versucht, wird von den anderen an dessen Gültigkeit erinnert“ (Meuser; zit. nach Böhnisch 2004, 35-36).

4.2 – Junge männliche Erwachsene

Ich will mich auf junge Männer in der Alterssparte von 20 bis 30 Jahren beschränken. Unsere Interview-Stichprobe ist allerdings in dieser Hinsicht nicht homogen. Vier Männer aus der Gruppe der Referendare sind über 30 (der Älteste ist 40 Jahre alt), sind verheiratet und zwei von ihnen haben Kinder.

Des Weiteren will ich mich auf das studentische Milieu beschränken. Auch in dieser Hinsicht ist unsere Stichprobe nicht homogen. Die Erzieher sind als Sekundarschüler zu betrachten, die angehenden Graduierten Erzieher und die angehenden Grundschullehrer als Hochschulstudenten, die ihre Ausbildung in Luxemburg machen und alle noch bei ihren Eltern wohnen. Die angehenden Sekundarschullehrer hingegen gehören dem universitären, akademischen Milieu an. Sie haben ihre Ausbildung an ausländischen Universitäten gemacht, sind für die Referendarzeit wieder in ihre Heimat zurückgekehrt und wohnen nur mehr teilweise in ihrem Elternhaus.

Ich fokussiere mich also auf das so genannte junge Erwachsenenalter.

In der Literatur variieren die Definitionen dieses Begriffes. Aus entwicklungs- psychologischer Sicht bezeichnen Krampen und Reichle (2002, 319) als „frühes Erwachsenenalter“ den Altersbereich von 18 bis 29 Jahren. Birgit Geissler (1998, 117) situiert das junge Erwachsenenalter zwischen den Abschluss der Ausbildung, den Übergang in das Erwerbssystem und den Übergang in die Familie (womit eine Partnerschaft mit Kindern gemeint ist). Nach Michael Meuser (2004, 371) ist es die Lebensphase, in der die erste feste Partnerschaft aufgebaut wird und in der sich junge Männer (sofern sie heterosexuelle Partnerschaften suchen) mit Frauen ins Vernehmen setzen müssen, die männliche Hegemonialansprüche nicht mehr anerkennen.

Nach Vera King (2000) haben die gesellschaftlichen Veränderungen, die im Laufe des 20. Jahrhunderts stattgefunden haben, für männliche Jugendliche mit sich gebracht, dass „das adoleszente Bildungs- und Berufsbildungsmoratorium“ nicht mehr in einem gesellschaftlichen Raum stattfindet, in welchem Kooperation und Konkurrenz, Solidarität und soziale Kämpfe sich allein zwischen Männern abspielt. Durch die Teilnahme von Frauen in Bildungsinstitutionen und in der Öffentlichkeit seien junge Männer nun nicht mehr – oder nicht

mehr ausschließlich — „in einen männerbündisch strukturierten öffentlichen Raum eingebunden“ (ebd., 98). Dies bedeute „eine Aushöhlung tradierter Männlichkeitskonstruktionen etwa als ‚Mann unter Männern‘“, denn sie seien nun auch mit der Notwendigkeit und der Möglichkeit der Kooperation und Konkurrenz mit jungen Frauen konfrontiert (ebd.).

„Konnte im konventionellen patriarchalen Bild von Atomisierungsprozessen die Dialektik von Bindung und Autonomie noch geschlechterpolarisierend aufgespalten werden — für Bindung und Fürsorge waren Frauen als Mütter zuständig — so ergibt sich aus den Ansprüchen der weiblichen Jugendlichen, ihrerseits die Möglichkeiten eines eigenständigen Lebens und autonomer Gestaltung zu haben, für männliche Jugendliche eine neue Notwendigkeit, die Dimensionen von Fürsorge und Bezogenheit in die Entwürfe von Männlichkeit zu integrieren. Das historische Heraustreten der jungen Frauen aus der ausschließlichen und unvermittelten, gleichsam hegemonialen Bestimmung zur Mutterschaft, das mit dem Entstehen einer weiblichen Adoleszenz genuin verbunden war, konfrontiert auch junge Männer mit neuen Anforderungen und Inhalten der Bilder von Elternschaft und Väterlichkeit. Dies würde zugleich bedeuten, Väterlichkeit mit der traditionell männlichkeitskonstitutiven Berufsidentität zu verknüpfen und die Geschlechterrolle in diesem Sinne zu transformieren: eine historisch neue Entwicklungsaufgabe der Adoleszenz für junge Männer“ (King 2000, 98-99).

Nach King haben diese Veränderungen zu „Angleichungen männlicher und weiblicher Adoleszenz“ geführt (ebd., 99). King beruft sich dafür auf Ergebnisse der 13. Shell-Jugendstudie 2000. Danach ist die „Verbindung von Berufsorientierung und Familienorientierung...geschlechterübergreifend eine unbestrittene Maxime (jeweils bei dreiviertel der Mädchen und der Jungen)“ (Deutsche Shell; zit. nach King 2000, 100). Diese geschlechterübergreifende Übereinstimmung findet sich jedoch nur bei jüngeren Adoleszenten. Die Verbindung zwischen Berufs- und Familienorientierung ändert sich bei den 22-24jährigen Frauen — also bei weiblichen jungen Erwachsenen — in dem Sinne, dass sich die Balance zugunsten von Familie und Partnerschaft verlagert. Bei Jungen dagegen finden sich im Altersverlauf kaum Einstellungsveränderungen.

Die Ergebnisse anderer Studien zeigen, so King, dass sich junge Männer „nach wie vor, explizit oder implizit, überwiegend als Familienernährer zu entwerfen [scheinen] ...“, indem sie davon ausgehen, dass die künftige Partnerin ihre Berufsbiographie für die Kinderbetreuung zumindest unterbricht. Entsprechend scheinen männliche Jugendliche zu großen Teilen davon auszugehen, dass sie selbst in der Planung ihrer Erwerbsbiographie keine

familienbezogenen Diskontinuitäten antizipieren müssen ...“ (ebd.). Im jungen Erwachsenenalter scheinen sich also bereits Unterschiede in der Lebensplanung zwischen Männern und Frauen anzubahnen.

Wie sich zeigen wird (Kapitel 5.1), integrieren auch die jungen Männer, die interviewt worden sind, die Dimension von Fürsorge und Kindererziehung in ihre Lebensentwürfe, verbinden Berufsorientierung und Familienorientierung. Aber es zeigt sich auch, wenn man ihre Geschlechterbilder analysiert (Kapitel 5.2), dass sie den Frauen die bessere Eignung für Kinderbetreuung und -erziehung zuschreiben, sich somit selbst von den Pflichten gegenüber ihren künftigen Kindern entlasten und sich damit implizit eher als Familienernährer verstehen.

Birgit Geissler hingegen stellt für diese Periode des jungen Erwachsenenlebens eher Gemeinsamkeiten als Unterschiede hinsichtlich des Geschlechterverhältnisses fest, obschon sie eine sich anbahnende Auseinanderentwicklung nicht leugnet: „Soweit von Gleichheit die Rede sein kann, gibt es sie ... im jungen Erwachsenenalter; diese Zeit ist als Moratorium im Prozess der Herstellung von Geschlechterhierarchie zu betrachten. Die Lebenslage der Geschlechter ist so ‚gleich‘ wie sonst niemals, weder vorher noch nachher“ (Geissler 1998, 118; Hervorhebungen im Original). Erst wenn diese Lebensphase in eine Familiengründung einmünde, gebe es „eine Erneuerung der traditionellen Arbeitsteilung zwischen den Partnern in der Familie und zwischen den Geschlechtern im Erwerbsleben“ (ebd.).

Wie dem auch sei, Frauen müssen sich schon relativ früh mit einer „doppelten Lebensplanung“ (Geissler & Öchsle 1996) auseinandersetzen. Junge Männer sind nicht in dem gleichen Maße mit diesem Problem konfrontiert. Man kann sicher nicht behaupten, dass sie davon unberührt seien, denn sie sehen sich, wie Vera King sagt, mit der Notwendigkeit konfrontiert, Fürsorge und Familienbezogenheit in die Entwürfe von Männlichkeit zu integrieren. Dies zeigt sich auch in den Interviews, auf die die vorliegende Arbeit zurückgreift: Die befragten jungen Männer setzen sich — zumindest auf der Diskursebene — mit Fragen über Halbzeitarbeit, Erziehungsurlaub, ja sogar in einigen Fällen mit der Rolle des Hausmanns auseinander. Diese Befunde stehen allerdings im Widerspruch zu der Tatsache, dass nur ein verschwindend geringer Teil der Väter tatsächlich Halbzeit arbeitet, Erziehungsurlaub nimmt oder gar Hausmann wird.

Die Enttraditionalisierung der Geschlechterverhältnisse hat zu einer „Krise des Mannes“ geführt — so jedenfalls wird es in den Medien gerne dargestellt —, und die Forschung hat neue Etiketten gefunden, die den Männern „aufgeklebt“ werden können, wie der „neue Mann“ oder der „verunsicherte Mann“. Auf die These von der „Krise des Mannes“ Bezugnehmend, sagt Michael Meuser, sie dürfe nicht

„zu einem Befund über die gegenwärtige Situation des Mannes generalisiert werden. Zu deutlich trägt diese These den Index des Milieus, in dem sie verbreitet ist. Wenn überhaupt, dann ist eine krisenförmig gesteigerte reflexive Infragestellung des eigenen Geschlechtsstatus bei solchen Männern zu finden, die dem intellektuell-akademischen Milieu angehören und deren sozialer Status mehr durch den Besitz kulturellen Kapitals als durch die Verfügung über ökonomisches Kapital bestimmt ist. [...] Auch wenn Männer heute ihre dominante Position in zunehmendem Maße rechtfertigen müssen, wird ihnen damit ihr Geschlechtsstatus nicht notwendigerweise problematisch, zumindest solange nicht, wie die Rechtfertigungen erfolgreich sind“ (Meuser 1998, 238).

Es wäre demnach nötig, die Faktoren von sozialem Status, Milieu und Alter der zu Untersuchenden differenziell zu berücksichtigen.

4.3 – Forschungsergebnisse

Für die Darstellung von Forschungsergebnissen beschränke ich mich auf zwei Untersuchungen: Die bereits erwähnte Studie von Zulehner und Volz, die eine breit angelegte Untersuchung war, sowie die Untersuchungen um Michael Meuser, die das Milieu als zentralen Parameter berücksichtigt.

4.3.1 - Die Zulehner/Volz-Studie

Wie bereits oben beschrieben, haben Paul Zulehner und Rainer Volz 1998 eine für die Bundesrepublik DeutschlandrepräsentativeFragebogenerhebung mit 1200 Männern und 814 Frauen vorgelegt. Sie haben in der männlichen Stichprobe vier Einstellungsprofile herausgearbeitet, die sie mit „traditionell“, „neu“, „pragmatisch“ und „unsicher“ bezeichneten. Sie haben diese Profile aufgrund von acht Kernaussagen konstruiert, die als charakteristisch für ein „traditionelles“ Geschlechterrollenverständnis bzw. charakteristisch für ein gewandeltes, egalitäreres Verständnis gelten können. Wer ersteren zustimmte und letztere ablehnte, wurde der Gruppe der „traditionellen Männer“ zugeordnet, wer in der Tendenz umgekehrt antwortete, der Gruppe der „neuen Männer“. Diejenigen, die ihre Aussagen aus beiden Kategorien zustimmten, wurden als „pragmatisch“ definiert, diejenigen, die weder den traditionellen noch den gewandelten Einstellungen zustimmten, als „unsichere Männer“ (vgl. Brandes 2002, 112).

- Der traditionelle Mann (19 % der Befragten werden diesem Profil zugeordnet) sieht sich in der Rolle des Familienernährers (während die Frau für Haushalt und Kinder da sein soll), er erfährt seinen persönlichen Sinn in der beruflichen Arbeit, ist der Überzeugung, dass er es ist, der letztlich Entscheidungen trifft (und nicht die Frau), usw.
- Der neue Mann (20 %) hält die Emanzipation von Frauen für eine notwendige und gute Entwicklung. Er

ist der Ansicht, dass Mann und Frau gleichermaßen die Existenz der Familie sichern sollten und sieht es als Idealfall an, wenn beide halbtags berufstätig sind und Haushaltspflichten und Kinderbetreuung gleichmäßig unter sich aufteilen. Für ihn ist es eine persönliche Bereicherung, zur Betreuung seines kleinen Kindes in Erziehungsurlaub zu gehen.

- Der pragmatische Mann (25 %) stimmt sowohl traditionellen als auch neuen Einstellungen zu. Er hält es für eine positive Entwicklung, wenn Frauen berufstätig sind, und meint, dass sich Männer genauso um Haushalt und Kinder kümmern sollten wie Frauen, und dass Männer Erziehungsurlaub nehmen sollen. Dennoch glaubt er, dass Frauen besser für die Kindererziehung geeignet seien als Männer, dass Männer vor allem aus der Arbeit Befriedigung schöpfen, usw.

- Der unsichere Mann (36 %) akzeptiert weder die traditionelle Männerrolle noch kann er sich in der neuen Rolle zurecht finden.

Die Einstellungen variieren stark mit dem Alter der Befragten. Der Anteil der „traditionellen Männer“ ist bei den über 60-Jährigen erwartungsgemäß am höchsten. Die „neuen Männer“ sind in der Kohorte der 20- bis 30-Jährigen mit 29 % am höchsten vertreten. Bei den unter 20-Jährigen nimmt der Anteil der „neuen Männer“ stark ab; hier sind die „Unsicheren“ am stärksten vertreten.

Der Titel der Studie heißt „Männer im Aufbruch“. Wirklich aufgebrochen scheinen nur die „neuen Männer“ zu sein, die allerdings nur ein Fünftel der Population und in der Kohorte, in der sie am stärksten vertreten sind, knapp 30 % ausmachen. Zu diesen „neuen Männern“ der Zulehner/Volz-Studie merkt Lothar Böhnisch kritisch an: „Der neue Mann — mit entwickeltem Selbstbezug und bemerkenswerter Empathie — entpuppt sich in vielem dann doch als der bemühte Mann: Er sucht familiäre Beziehungstätigkeiten und bleibt doch wieder in den männlich-technischen Hausarbeiten stecken. Er will Erziehungsurlaub nehmen und tut es in der statistischen Wirklichkeit dann doch nicht“ (Böhnisch 2001, 112).

Bevor ich Ergebnisse der Forschungsgruppe um Michael Meuser darstelle, will ich zuvor den Begriff des „Milieus“ klären.

Exkurs: Das Milieu und seine Zusammenhänge mit den Geschlechterverhältnissen

Michael Vester und Mitarbeiter/innen knüpfen den Begriff des Milieus an den des Habitus:

„Habitus bezeichnet die ganze innere und äußere Haltung eines Menschen. Er äußert sich im Geschmack, in der Mentalität und in der ‚Ethik der alltäglichen Lebensführung‘, der das praktische Handeln folgt.

Milieus bezeichnen Gruppen mit ähnlichem Habitus, die durch Verwandtschaft oder Nachbarschaft, Arbeit oder Lernen zusammenkommen und eine ähnliche Alltagskultur ent-

wickeln. Sie sind einander durch soziale Kohäsion oder auch nur durch ähnliche Gerichtetheit des Habitus verbunden. Insofern sie ähnliche Orte im sozialen Raume einnehmen, sind sie die historischen Nachfahren der sozialen Klassen, Stände und Schichten“ (Vester et al. 2001, 24-25).

Die Untersuchungssubjekte der vorliegenden Arbeit gehören einem Milieu an, das durch gemeinsames Lernen definiert ist. Es ist allerdings noch zu klären, ob nicht mehrere Milieus zu differenzieren sind, da die befragten Männer aus unterschiedlichen Bildungsgängen kommen und unterschiedlichen Bildungsinstitutionen angehören.

Was die Zusammenhänge zwischen Milieu und Geschlechterverhältnissen betrifft, so behaupten Cornelia Koppetsch und Günter Burkart, dass das Geschlechterverhältnis nicht bloß als eine abhängige Variable — unter vielen anderen — bei der Beschreibung von Milieus zu verstehen sei, sondern als „konstitutiv für den Milieubegriff“ (Koppetsch & Burkart 1998, 13). Bezug nehmend auf den Satz von Bourdieu, dass die geschlechtsspezifischen Merkmale von den klassenspezifischen ebenso wenig zu isolieren sind wie das Gelbe der Zitrone von ihrem sauren Geschmack, betrachten sie das Geschlechterverhältnis „nicht als Variable, die den gängigen Milieucharakterisierungen noch hinzugefügt werden müsste, sondern als eine Struktur, die für die Definition eines Milieus und seine besondere Merkmalskombination konstitutiv ist. Verschiedene Milieus ... haben nicht einfach unterschiedliche Vorstellungen des Geschlechterverhältnisses, sondern diese Konzepte können für verschiedene Milieus in unterschiedlicher Weise konstitutiv sein“ (ebd., 12). Lebensstil und Lebensführung würden in starkem Maße von der Gestaltung des Geschlechterverhältnisses beeinflusst. Auch die ökonomische Position eines Milieus innerhalb des Klassengefüges werde von der Gestaltung des Geschlechterverhältnisses in entscheidender Weise beeinflusst (ebd.).

4.3.2 - Die Behnke/Meuser-Studie

Die Bremer Forschungsgruppe um Cornelia Behnke und Michael Meuser hat Männer unterschiedlicher Milieuzugehörigkeit in homosozialen Kontexten interviewt, präziser: Gruppendiskussionen in verschiedenartigen Zusammenschlüssen von Männern geführt. Es waren dies beispielsweise ein Herrenclub aus bürgerlichem Milieu (Alter zwischen Mitte 30 und 50), eine Kneipengruppe von älteren Facharbeitern, Studenten eines Fußballvereins, studentische Männerwohngemeinschaften, Akademiker aus der Männergruppenszene (zwischen Anfang und Mitte 40), Gruppen junger Facharbeiter. Es handelte sich um so genannte „natürliche“ Gruppen, d.h. solche, die unabhängig von dem Forschungsprojekt bestanden.

Es konnten zwei Hauptkategorien kollektiver

Orientierungen herausgefiltert werden:

- Eine Orientierung, die mit den Begriffen „Männlichkeit als fraglose Gegebenheit“, „männliche Hegemonie“ oder als „habituelle Sicherheit“ charakterisiert werden kann. Es handelt sich um die „traditionelle“ Orientierung, die bei den Männern des älteren Herrenclubs und bei den älteren Facharbeitern vorherrschte. Auf diese Orientierung werde ich nicht weiter eingehen, da sie für die vorliegende Arbeit nicht von besonderem Interesse ist.
- Eine Orientierung, die durch den Begriff „enttraditionalisierte Geschlechter- verhältnisse“ charakterisiert werden kann und die in Gruppen jüngerer Studenten und Facharbeitern sowie Männern aus der Männergruppenszene zum Vorschein kommt. Innerhalb dieser Kategorie lassen sich hauptsächlich zwei verschiedene Orientierungsmuster feststellen, die auf Studenten und junge Facharbeiter zutrifft und die genauer zu beschreiben sind (ich halte mich an die zusammenfassende Darstellung von Meuser 1998, 244ff).

„Gefährdete Sicherheiten“ bei jungen Männern aus dem universitären Milieu

Dieses Orientierungsmuster beschreibt Meuser als „eine vielfältig gebrochene und in Interaktion mit Frauen stets gefährdete Orientierung an tradierten Männlichkeitsmustern“ (Meuser 1998, 244). Diese Männer „wissen nicht nur um die (nicht nur feministische) Kritik des Mannes und konstatieren, in der öffentlichen Diskussion dominiere ein ‚schlechtes Männerbild‘, wollen dieses Männerbild aber nicht in ihr Selbstbild übernehmen. Das zu realisieren erfordert freilich eine gewisse Anstrengung.... An die Stelle der Evidenz tritt eine immer wieder zu erbringende Leistung“ (ebd., 245). Als Studenten müssen sie sich mit Frauen auseinandersetzen, welche die hegemoniale Männlichkeit nicht mehr anerkennen. Sie wehren sich dagegen, indem sie sich zum Teil heftig gegen diese Frauen abgrenzen oder indem sie zum Stilmittel der Ironie greifen.

Im Unterschied zu älteren Männern bemühen diese Männer nicht mehr die Biologie, um Unterschiede im Verhalten der Geschlechter zu erklären, sondern sie verweisen auf Geschlechtsrollen und Sozialisationseffekte. „Diese treten an die Stelle der Biologie freilich auch in der Hinsicht, dass nun nicht mehr diese, sondern die Erziehung Schicksal ist. Die sozialisatorisch erzeugten Dispositionen sind genau wenig beeinflussbar wie ‚natürliche Veranlagungen‘.

Das zeigt, dass eine Versozialwissenschaftlichung von Deutungsmustern nicht zwangsläufig progressive Effekte hat. Das Wissen um die Rollenhaftigkeit und damit gesellschaftliche Geprägtheit geschlechtsspezifischen Handelns mündet keines-



wegs in eine Kritik der Verhältnisse und ihrer Zwänge. Vielmehr praktizieren die Studenten eine ‚aufgeklärte‘ Doppelmoral“ (ebd., 245-246). Auf ähnliches oder gleiches Verhalten wenden sie doppelte Standards an, je nachdem ein solches Verhalten bei Männern oder bei Frauen auftritt (z.B. „Schlampe“ gegenüber „toller Kerl“).

Auch Männlichkeitsklischees werden zugleich benannt und praktiziert (z.B. „männermäßig schön ordentlich Bier zechen“). Sie erkennen diese Klischees als solche und sehen, dass ihr Handeln diesen Klischees entspricht, fühlen sich aber nicht veranlasst, das zu ändern. „Der Bezug auf ‚alte Klischees‘ von Männlichkeit ist zwar reflexiv eingeholt. Im Rahmen des Klischees zu handeln schient jedoch attraktiv genug zu sein, um es bewusst weiter zu praktizieren. Nicht nur die Doppelmoral, auch der Traditionalismus dieser Männer ist ‚aufgeklärt‘“ (ebd., 246; Hervorhebung im Original).

Es ist allerdings darauf hinzuweisen, dass diese Diskurse unter Männern, in homosozialen Gruppen geführt wurden. In Gegenwart von Frauen würden diese Männer so nicht reden. In Kapitel 2 wurde diese Problematik, die Meuser herausarbeitet, bereits dargestellt. Nur in homosozialen Männergemeinschaften können diese Männer „Männerklischees und –rituale unbehelligt von Kritik praktizieren, hier ist ihnen ein Benehmen möglich, das sie selbst als ‚nicht ladylike‘ bezeichnen, und vor allem fangen sie hier die Irritationen auf, die sie in der Interaktion mit Frauen immer wieder erfahren. [...] Hier sind sie sich ihrer Männlichkeit gewiss, während sie außerhalb dieses Schutzraumes unsicher sind, inwieweit sie in genau dieser Männlichkeit von anderen, insbesondere von Frauen, akzeptiert werden. Die in der homosozialen Gemeinschaft erprobte habituelle Sicherheit ist in Kopräsenz von Frauen stets gefährdet“ (ebd., 246-247).

Auch unter den Bedingungen enttraditionalisierter Geschlechterverhältnisse bleibe die hegemoniale Männlichkeit als Orientierungsfolie bedeutsam, meint Meuser. Freilich sei diesen jungen Männern — im Unterschied zu den älteren — die eigene Position im Geschlechterverhältnis „nicht mehr im Modus der Evidenz gegeben“ (ebd., 248). Die Persistenz des Deutungsmusters männlicher Hegemonie zeige jedoch auch, dass diese Männer „keinen radikalen Bruch mit den traditionellen Männlichkeitsmustern vollzogen haben“ (ebd.).

„Pragmatisch motivierte Egalität“ bei jungen Facharbeitern

Diese jungen Männer betonen die Irrelevanz der Differenz. „Mann und Frau seien beliebige, austauschbare Etiketten [...], die in keiner Weise auf differente Charaktere verwiesen oder Prognosen über das Handeln der so Bezeichneten erlaubten“ (ebd.). Sie lehnen eine stereotypisierende Festschreibung von Geschlechtscharakteren ab. „Einer solchen Festschreibung wird die Forderung entgegen gesetzt,

Menschen allein auf der Grundlage des individuell zu verantwortenden Handelns und der individuell erbrachten Leistung zu beurteilen: ‚Es kommt auf den Menschen an‘“ (ebd.).

Sie sprechen der Physiologie der Geschlechter jede soziale Bedeutung ab, rollenuntypisches Verhalten scheint ihnen möglich, gesellschaftliche Benachteiligungen von Frauen werden wahrgenommen und als Missstände vehement kritisiert, dies aufgrund einer individualistischen Leistungsethik: „Eine geschlechterpolitische Rahmung würde ... die Differenz der Geschlechter akzentuieren, indem sie, statt die Leistung der Individuen zu vergleichen, Menschen sozialen Kategorien zuordnete“ (ebd., 249). Die individualistische Logik bringt aber gleichzeitig eine Ablehnung feministischer Thesen mit sich. Denn „durch eine Politisierung des Geschlechterverhältnisses sähen sich die Männer einer sozialen Kategorie subsumiert und damit als Menschen, d.h. in ihren individuellen Handlungen, entwertet“ (ebd.).

Für diese Männer hat die Handlungspraxis Priorität. Darüber reden wäre eher kontraproduktiv. Sie beschreibend gelebten Alltag ihrer Partnerschaften, ganz im Sinne dieser pragmatischen Grundhaltung, als egalitär, was die Verteilung der Haushaltsarbeiten betrifft. Die Begründung ist eine pragmatische: Wenn beide Partner berufstätig sind, müssen sie sich die Hausarbeit teilen.

Selbstverständlich, bemerkt Meuser, könne auf der Basis der Gruppendiskussionen nicht entschieden werden, ob die Beziehungen tatsächlich so egalitär organisiert seien, wie die Männer sie darstellen würden. In diesem Zusammenhang sei an die oben dargestellte Studie von Koppetsch und Burkart erinnert.

„Die jungen Facharbeiter repräsentieren eine Form modernisierter Männlichkeit, die ohne eine reflexive Problematisierung des männlichen Geschlechtsstatus auskommt. Das Fehlen einer solchen Problematisierung impliziert, dass diesen Männern eine habituelle Verunsicherung fremd ist“ (ebd., 250).

4.4 – Ein spezifisches Milieu: Männer in „Frauenberufen“

Wir wollen uns noch einem spezifischen Milieu zuwenden, mit dem wir es in unserer Untersuchung zu tun haben: Männer in einem so genannten Frauenberuf. Es handelt sich dabei um die jungen Männer, die sich zum Erzieher ausbilden lassen.

Man könnte auch die Studenten für das Lehramt in der Grundschule zu dieser Gruppe rechnen, denn auch sie werden in einem Beruf arbeiten, der mehr und mehr „feminisiert“ wird, und in der Ausbildung sind sie eine Minorität unter weiblichen Studentinnen. Ich will mich aber an dieser Stelle nicht mit dieser Gruppe befassen, weil der Lehrberuf (noch) nicht in dem gleichen Ausmaß als „Frauenberuf“ gilt wie die erziehenden Berufe in der Sozialen Arbeit. Allerdings

ist im Lehrberuf nach dem Alter der Schüler und Schülerinnen zu differenzieren. Frauen wird eine bessere Eignung für junge Schüler/innen zugesprochen (Kindergarten, Unterstufe der Grundschule), während mit zunehmendem Alter der Schüler/innen die zugesprochene Eignung der Männer steigt (siehe dazu Kapitel 5.2).

Soziale Arbeit — soweit sie mit Fürsorglichkeit verbunden ist — wurde immer als typisch weibliche Arbeit bewertet. So waren in der bürgerlichen Gesellschaft des 19. und des beginnenden 20. Jahrhunderts die einzigen anerkannten Tätigkeiten von Frauen in der Öffentlichkeit jene, die mit Wohltätigkeit und Fürsorge für die Benachteiligten der Gesellschaft zu tun hatten (vgl. Valenze 2004). So entstanden denn auch die Begriffe der „Mütterlichkeit als Beruf“ und der „geistigen Mütterlichkeit oder Mutterschaft“. Mit Männlichkeit wurden diese fürsorglichen Berufe nicht in Verbindung gebracht, ein männliches Leitbild (wie beispielsweise „geistige Väterlichkeit“) gibt es nicht (vgl. Brandes 2002, 233ff).

Was zeichnet die Männer aus, die einen Sozialen Beruf anstreben? Nach Brandes (2002, 235) gehen bei diesen Männern häufig frühe biographische Weichenstellungen in Richtung auf ein soziales Engagement voraus. Dies kann auch in der uns vorliegenden Stichprobe festgestellt werden. Viele dieser jungen Männer haben sich für ihre Berufsfindung an weiblichen Figuren — wie beispielsweise an ihrer Mutter oder an einer Verwandten — orientiert, die in Sozialen Berufen tätig sind. Andere sind seit längerer Zeit in Kinder- und Jugendorganisationen — wie den Pfadfindern — tätig gewesen und haben dort auch Verantwortung getragen. Andere wollten zuerst die Laufbahn des Krankenpflegers einschlagen, haben dann doch die Erzieher gewählt, unter anderem weil sie ein breiteres gefächertes Berufsfeld bietet.

Brandes sagt, dass diese Männer „auf den ersten Blick einen Antityp zur hegemonialen Männlichkeit“ im Sinne von Connell darstellen würden, da sie ein partnerschaftliches Verhältnis zu Frauen, soziale Sensibilität und emotionales Einfühlungsvermögen sowie eine reduzierte Empfänglichkeit für männliche Statussymbole zeigen würden (Brandes 2002, 236). Andererseits seien diese Männer jedoch im Durchschnitt karriereorientierter als Frauen, womit sie folgendermaßen charakterisiert werden könnten: „Einerseits ist die von ihnen verkörperte ‚Männlichkeit‘ durch eine deutliche Distanz zu wesentlichen Merkmalen des hegemonialen Männlichkeitsideals geprägt, die alternativ-sozialkritische, teilweise aber auch androgyne Züge annehmen kann. Andererseits schließt dies keineswegs das Bewusstsein besonderer Qualitäten gegenüber Frauen aus und auch nicht die Partizipation an Privilegien einer männlichen Position. Nach Connell wäre eine solche Position der Ablehnung hegemonialer Männlichkeit bei

gleichzeitigem Gewinn aus patriarchal geprägten Strukturen als ‚komplizenhafte Männlichkeit‘ zu bezeichnen“ (ebd., 236-237; Hervorhebungen im Original).

Aber Brandes zögert, diesen Connellschen Begriff auf die Studenten der Sozialarbeit anzuwenden. Dagegen spreche, „dass diese spezifische Form der Männlichkeit auch deutliche Züge einer tiefgehenden Erschütterung und Infragestellung des eigenen Selbstbildes als Mann zeigt“ (ebd., 237). Diese Männlichkeit entspreche eher Meusers Typ der gefährdeten oder prekären Sicherheit. Sie sei geprägt durch „eine kritische Haltung gegenüber hegemonialer Männlichkeit, ein androgynes Geschlechtermodell und die relative Nähe zu frauenbewegten und feministischen Positionen“, aber „auf der habituellen Ebene [ist] die Bindung an das gesellschaftlich verbindliche Muster eines symbolischen Zusammenhangs von Männlichkeit mit Macht nicht aufgehoben“ (ebd., 237).

Diese Beschreibung ist für die von mir untersuchten künftigen Erzieher zum Teil zutreffend, zum Teil auch nicht. Es gibt, besonders unter den Erziehern, weniger unter den Graduierten, junge Männer, die eine vielfach gebrochene Schullaufbahn hinter sich haben mit Misserfolgen, Sitzenbleiben, erzwungenem Schulwechsel, usw. Ihr Selbstbild ist erschüttert worden, sie sind tief verunsichert darüber, welche berufliche Richtung sie einschlagen sollen und haben schließlich — so mein Eindruck — den Beruf des Erziehers gewählt, weil sie in einem „Tätigsein für Andere“ eine Aufwertung ihres Selbstbildes erwarten. Einige grenzen sich relativ scharf von Frauen ab, indem sie stereotype Geschlechterbilder zeichnen (vgl. 5.2) und auch ihr zukünftiges Arbeitsfeld von denen der Frauen abgrenzen: Sie sehen ihren zukünftigen Arbeitsbereich in der Jugendarbeit und in der Arbeit mit Behinderten, weil dort ihrer Ansicht nach Autorität und Körperkraft erfordert sind — typische männliche Eigenschaften. Die wenigsten von ihnen wollen mit (kleinen) Kindern arbeiten, weil das eine Domäne ist, für die Frauen am besten geeignet sind. Eine Anzahl von ihnen ist auch überzeugt, dass sie später ein Vorbild für männliche Jugendliche sein werden. In all dem entsprechen sie eher dem Orientierungsmuster hegemonialer Männlichkeit. Dass sie eine relative Nähe zu frauenbewegten Positionen hätten, kann ich nicht bestätigen, da sie vom Thema „Diskriminierung von Frauen“ quasi unberührt sind und sich eher selber in einer Opferrolle sehen (vgl. 5.3).

Es ist natürlich nicht möglich (und auch nicht wünschenswert), die interviewten jungen Männer in Kategorien zu stecken. Im Übrigen wird sich zeigen, dass sich unterschiedliche Profile (oder Identitäten, wenn man so will) zeigen, je nachdem welche Dimension oder Ebene (im Sinne von Brandes) angesprochen wird.

5 – Die eigene Untersuchung

Bevor ich die Ergebnisse im Einzelnen darstelle, will ich einige Bemerkungen voranstellen.

Die Interviews wurden auf Luxemburgisch geführt und die Transkripte geben die Gespräche wortgetreu wieder. Ich habe die Zitate, die ich in diesem Kapitel verwende, ins Deutsche übersetzt. Das ist manchmal mit einigen Schwierigkeiten verbunden, da es im Luxemburgischen Ausdrücke gibt, für die keine genauen Entsprechungen im Hochdeutschen bestehen. Ich möchte in diesem Zusammenhang aber nur auf einen Ausdruck hinweisen, der für das Genderthema von Bedeutung ist.

Im Luxemburgischen gibt es das Wort „Fraleit“, mit dem man Frauen („Fraen“) bezeichnen kann. Es entspricht dem veralteten hochdeutschen Wort „Frauensleute“. In der Einzahl heißt es auf luxemburgisch „Framensch“ (dt. „Frauensperson“, eigentlich „Fraumensch“). Für Männer gibt es auch entsprechende Wörter: „Maansmensch“ (dt. „Mannsperson“, eigentlich „Mannsmensch“) und „Maansleit“ (dt. „Mannsleute“).

Wenn man die Wörter „Fraleit“ und „Maansleit“ parallel verwendet, liegt darin nichts Besonderes. In der Vergangenheit war es sogar eher üblich, von einem „Framensch“ und einem „Maansmensch“ zu sprechen als von einer „Fra“ und einem „Mann“.

Verwendet man hingegen das Wort „Fraleit“, wenn man von Frauen spricht und nicht das Wort „Maansleit“, wenn man von Männern spricht, dann liegt in dem Ausdruck „Fraleit“ eine negative, abwertende Konnotation – vor allem, wenn dies der Sprachgebrauch von Männern ist.

In unserer Stichprobe wurde nun das Wort „Fraleit“ in den vier Milieus ganz unterschiedlich verwendet:

- Erzieher: vier von acht Gesprächspartnern sagen „Fraleit“.
- Graduierte Erzieher: drei von sechs Gesprächspartnern sagen „Fraleit“.
- Grundschullehrer: einer von sechs sagt „Fraleit“.
- Sekundarschullehrer: keiner der neun Gesprächspartner verwendet das Wort.

Nur ein Gesprächspartner wurde von der Interviewerin über die Bedeutung des Ausdrucks „Fraleit“ angesprochen. Er antwortete, das sei ohne Bedeutung, damit sei keine Diskriminierung von Frauen intendiert.

Es ist anzunehmen, dass der Ausdruck in den Milieus der Erzieher relativ häufig verwendet wird und dass darin auch ein bestimmter Habitus zum Ausdruck kommt.

Die Darstellung ist nach Themen geordnet. Bei einigen Themen werden die Aussagen nach Milieus differenziert, bei anderen nicht, je nachdem sich eine solche Differenzierung als sinnvoll erwies oder nicht.

Zitate – einzelne Wörter und Sätze bzw. Satzteile – stehen immer zwischen Anführungszeichen und sind kursiv geschrieben.

5.1 - Lebensläufe – Herkunftsfamilie, Peerbeziehungen, eigene Familie

Ich wende mich zuerst dem familialen Bereich zu, in welchem die befragten jungen Männer lebten und jenen, den sie in ihrer Vorstellung entwerfen. Der Bogen reicht von der Herkunftsfamilie (die eine Reihe von Befragten noch nicht verlassen haben) bis zur zukünftigen Familie, die bei den meisten erst in der Vorstellung existiert (nur fünf Interviewpartner leben in einer festen Partnerschaft oder sind verheiratet).

Dieses Thema ist für unsere Fragestellung von großer Bedeutung, da es sich hier doch um einen wesentlichen Gestaltungsaspekt des privaten Lebens handelt. Es geht auch um die Frage der Vereinbarkeit von Familie und Beruf: Wie gestaltete sie sich in der Herkunftsfamilie und wie wollen die jungen Männer sie in einer künftigen Partnerschaft realisieren?

5.1.1 - Forschungsbefunde

In der Literatur wird dem Thema eine beträchtliche Bedeutung eingeräumt. Ich verweise, zur Veranschaulichung, nur auf den Siebten Familienbericht des Bundesministeriums für Familie, Senioren, Frauen und Jugend (2005).

Die heutigen jungen Erwachsenen stammen in der Mehrzahl aus Familien, die noch weitgehend nach den traditionellen Geschlechterrollenmustern organisiert waren oder sind. Das Gleiche trifft natürlich in noch höherem Grade für die 30- bis 40-Jährigen zu. Die meisten der von uns befragten Männer lebten oder leben noch in solchen „traditionellen“ Elternhäusern, die – plakativ beschrieben – durch eine Ungleichverteilung der häuslichen und familialen Aufgaben einerseits und der beruflichen Tätigkeiten andererseits zwischen den Geschlechtern charakterisiert ist. Der private, familiale Raum ist der Frau zugewiesen, der öffentliche, berufliche Raum dem Mann. Diese Sachlage ist bekannt und braucht nicht weiter beschrieben zu werden.

Junge Männer – und in weitaus größerem Ausmaß junge Frauen – wollen diese Familienstrukturen nicht mehr in ihren eigenen Lebensentwürfen reproduzieren. Bei ihnen ist eine partnerschaftliche Arbeitsteilung als Idealvorstellung weit verbreitet und die „Gleichheitsrhetorik“ findet eine hohe Akzeptanz. Eine Vereinbarkeit von Familie und Beruf wird für beide Partner angestrebt. Das trifft auch, mit einer Ausnahme, für die von uns befragten Männer zu. Die gelebte Praxis im Familienalltag stellt sich jedoch anders dar. Nach einer anfänglichen, relativ gut ausgeglichenen Verteilung der Haushaltsarbeiten

zwischen den beiden Partnern schleicht sich eine progressive Umverteilung der Aufgaben zu Ungunsten der Frau ein. Der Siebte Familienbericht des Bundesministeriums für Familie, Senioren, Frauen und Jugend (BMFSFJ) fasst die Lage so zusammen:

Es „setzen Rationalisierungstendenzen insbesondere nach der Geburt eines Kindes ein, was mit vielfältigen strukturellen Barrieren zu erklären ist, aber auch mit mentalen und kulturellen Mustern zu tun hat. Während Männer durchaus bereit sind, bestimmte Hausarbeiten zu übernehmen, wenn sie dazu aufgefordert werden, bleiben insbesondere routinemäßig anfallende Arbeiten der täglichen Versorgung sowie die Gesamtkoordination und –organisation des Alltags und schließlich die ‚Gefühlsarbeit‘ weitgehend den Frauen überlassen. Auch die zahlreichen Koordinierungs-, Synchronisations- und Organisationsaufgaben werden überwiegend und mit enormen Anstrengungen von ihnen übernommen, und zwar für alle Haushaltsmitglieder. Das trifft auch auf die große Zahl von berufstätigen Frauen zu, die als Managerinnen des Alltags eine Vielzahl von Belastungen zwischen Familie und Beruf bewältigen müssen“ (BMFSFM 2005, 157-158).

Veränderungen in Richtung Partnerschaftlichkeit in der Familie findet man am ehesten bei Paaren, wo die Frau in Vollzeit berufstätig ist oder zumindest einer vollzeitnahen Teilzeitbeschäftigung nachgeht, bzw. bei Paaren, in denen der Mann seine eigene Erwerbsarbeitszeit reduziert.

Die Ergebnisse aus repräsentativen Umfragen und aus wissenschaftlichen Studien können wie folgt zusammengefasst werden (vgl. BMFSFJ, 2005, 182ff):

- *Was die Berufstätigkeit betrifft:* Bei kinderlosen Paaren stellt die Berufstätigkeit der beiden Partner die Norm dar. Bei Eintritt in die Familienphase geben Frauen ihren Beruf in der Regel zumindest vorübergehend auf. Die Rückkehr ins Berufsleben meist in Form von Teilzeitarbeit. Eine Vollzeittätigkeit stellt die Ausnahme dar. Die Männer bleiben im Beruf und intensivieren sogar ihr berufliches Engagement unter dem Druck der gestiegenen finanziellen Verantwortung.

- *Was die Haushaltsaufgaben betrifft:* Bei kinderlosen Paaren besteht – im Vergleich zu Paaren mit Kindern – eine vergleichsweise ausgewogene Verteilung. Aber auch bei Kinderlosen ist der Arbeitsanteil, welcher der Frau zufällt, höher. Dies trifft vor allem auf die traditionellen „Hausfrauenarbeiten“ wie Waschen, Bügeln, Kochen und die Erledigung täglicher Einkäufe, die bei mehr als der Hälfte der Paare in den alleinigen Verantwortungsbereich der Frau fallen. Die traditionellen „Männertätigkeiten“ wie Reparaturen im Haus oder die Instandhaltung des Autos, liegen hingegen bei drei Viertel der Paare in der Zuständigkeit des Mannes. Andere Aufgaben (z. B.: Abwasch, Aufräumen und Putzen, Abfall entsorgen,

Großeinkäufe, die Erledigung des Schriftverkehrs oder unangenehme Telefonate) werden vor der Geburt noch weitgehend gemeinschaftlich erledigt. Nach der Geburt des ersten Kindes kommt es zu einer Umverteilung zu Ungunsten der Frau, der Mann zieht sich weiter aus der Hausarbeit zurück.

- *Was die Betreuung und Erziehung der Kinder betrifft:* Die Beteiligung der Väter hat in der Vergangenheit kontinuierlich zugenommen. Die Hauptzuständigkeit liegt jedoch nach wie vor bei den Müttern. Die Väter beteiligen sich vor allem an solchen Aktivitäten, die einen eher spielerischen Charakter haben. Routinetätigkeiten, Versorgungsaufgaben und die Organisation des Alltags hingegen verbleiben in der Zuständigkeit der Mutter. „Der Unterschied zwischen Müttern und Vätern in der Betreuungszeit nimmt mit zunehmendem Alter des Kindes bzw. der Kinder ab. Verantwortlich hierfür ist allerdings weniger ein verstärktes Engagement von Vätern, sondern eine Abnahme des direkten Betreuungsaufwandes und damit eine Verringerung des Zeitaufwandes für Mütter. Auch die Pflege des Kontakts zu Institutionen wie dem Kindergarten bzw. der Kindertageseinrichtung oder später der Schule fällt ausschließlich in den Verantwortungsbereich der Mutter“ (ebd., 186).

Diese Differenzierung der Arbeiten und Aufgaben zwischen den Partnern hängt auch mit der Berufstätigkeit des Vaters zusammen, der tagsüber nicht anwesend ist und deshalb Routinetätigkeiten und Versorgungsaufgaben, die sofort erledigt werden müssen, nicht übernehmen kann. Bei Spielaktivitäten besteht ein größerer zeitlicher Gestaltungsspielraum. Das Engagement der Väter hängt jedoch auch von ihren Einstellungen gegenüber Vaterschaft ab, die sie bereits vor der Familiengründung haben. Ein geringes Engagement der Väter kann aber auch mit der Einstellung der Frau zusammenhängen. „Mütter, die die Verantwortung für das Kind für sich reklamieren und ihrem Partner die Rolle des Brotverdieners zuweisen, wenig Zutrauen in die Fähigkeiten des Partners im Umgang mit dem Kind haben, ihren Partner nicht in die Betreuung des Kindes einbinden und die kindbezogenen Aktivitäten ihres Partners in hohem Maße kontrollieren und kritisieren, untergraben langfristig dessen Motivation und geben ihm kaum Gelegenheit, Erfahrungen und Kompetenzen im Umgang mit dem Kind zu entwickeln. Derartige Verhaltensweisen der Mutter begünstigen den Rückzug ihres Partners auf die traditionelle Brotverdiener-Rolle“ (ebd., 188).

Wassilios Fthenakis und Beate Minsel: Die Rolle des Vaters in der Familie

Die bereits in Kapitel 2 erwähnte Untersuchung von Wassilios Fthenakis und Beate Minsel (2001) erlaubt es, die Vaterschaftskonzepte von Männern mit ihrer realen Beteiligung in Haushalt und Familie zu vergleichen. Die Rolle des Vaters wurde in einem

Entwicklungskontext untersucht, welcher sich vom Jugendalter bis hin zu der Zeit, in der ein Mann selbst jugendliche Kinder hat, erstreckt.

Es wurden vier Vaterschaftskonzepte (VK) herausgearbeitet, die mit unterschiedlichen Funktionen des Vaters verbunden sind (hier in der Rangfolge abnehmender Bedeutung für die Untersuchten):

1. Die soziale Funktion, wie beispielsweise „Darauf achten, dass das Kind sich gegenüber andern behaupten kann“ oder „Offen sein für Probleme und Anliegen des Kindes“.
2. Die Brotverdienerfunktion, wie Beispielsweise „Den Lebensunterhalt der Familie verdienen“ oder „Sich um einen sicheren Arbeitsplatz und um ein gesichertes Einkommen bemühen“.
3. Die instrumentelle Funktion wie beispielsweise „Dem Kind Wissen und Allgemeinbildung vermitteln“ oder „Sich über die Entwicklung und Erziehung von Kindern informieren“.
4. Karriereverzicht wie beispielsweise „Den Beruf in der Zeit direkt nach der Geburt des Kindes zurückstellen“ oder „Die eigene Berufskarriere zugunsten des Kindes zurückstellen“.

Soziale und instrumentelle Funktionen konstituieren das VK „Vater als Erzieher“, Brotverdienerfunktion und Karriereverzicht (dieser negativ gepolt, also als „Nicht-Karriereverzicht“ zu verstehen) das VK „Vater als Ernährer“.

Ich werde nur die Ergebnisse für kinderlose Paare und für Paare im Übergang zur Elternschaft referieren, da sie für unsere Belange genügen.

Kinderlose Paare

Mann und Frau stimmen in den Vaterschaftskonzepten (VK) relativ gut überein. Karriereverzicht wird vom Mann abgelehnt. 71 % der Männer und 75 % der Frauen vertreten das VK „Vater als Erzieher“, nur 29 % der Männer und 25 % der Frauen das VK „Vater als Ernährer“. Das VK der Männer wird vom Erleben des eigenen Vaters beeinflusst. „Je mehr sie von ihren eigenen Vätern während der Kindheit bestraft worden sind, desto weniger wichtig schätzen sie die soziale Funktion für eine eventuelle eigene Vaterschaft ein. Wenn die Beziehung zum eigenen Vater während der Kindheit gut war bzw. wenn die Beziehung heute noch gut ist, so wird die Brotverdienerfunktion besonders hoch bewertet. Nur eine kleine Minderheit von Männern, die besonders schlechte Erfahrungen im Elternhaus gemacht haben ... setzen sich in der Vorstellung, wie sie selbst als Vater sein wollen, von ihren Vätern ab, diese Männer bewerten die soziale Funktion besonders hoch“ (Fthenakis & Minsel 2001, 8).

Was die Vorstellungen (gedankliche Antizipation) über die Aufgabenteilungen mit einem Kind betrifft, so wird mehrheitlich eine partnerschaftliche Lösung antizipiert in Form von gleichmäßiger Partizipation. Auf das Baby bezogen sollen 69 % aller Aufgaben von

den Eltern zu gleichen Teilen übernommen werden, 28 % der Aufgaben von der Mutter allein, 3 % von dem Vater allein. Auf ein sechsjähriges Kind bezogen sollen 70 % der Aufgaben von beiden Partnern zu gleichen Teilen übernommen werden, 20 % von der Mutter und 10 % von dem Vater.

„Gleichmäßige Partizipation wird vor allem von den Männern und Frauen angestrebt, die die soziale oder instrumentelle Funktion oder den Karriereverzicht im Vaterschaftskonzept für besonders wichtig halten. Männer und Frauen, die die Brotverdienerfunktion hoch bewerten, befürworten dagegen eine eher traditionelle Aufgabenteilung, bei der die Mutter vorwiegend für die Versorgung des Kindes zuständig ist“ (ebd., 10).

Paare im Übergang zur Elternschaft

Das VK entspricht in seiner Struktur weitgehend dem von kinderlosen Frauen und Männern oder von Erwachsenen, die bereits Eltern sind. Die wichtigste Funktion ist die soziale Funktion, fast ebenso wichtig sind die Brotverdiener- und die instrumentelle Funktion. Der Karriereverzicht wird von den meisten abgelehnt. Das VK wird durch Erfahrungen mit dem eigenem Vater beeinflusst. Bei guten Beziehungen besteht der Wunsch, auch ein guter V zu werden. Dagegen kompensieren werdende Eltern mit schlechter eigener Kindheitserfahrung, indem sie sich bewusst vom Verhalten ihrer eigenen Väter abgrenzen.

Nach der Geburt des ersten Kindes sinkt die Partnerschaftsqualität (die während der Schwangerschaft sehr hoch war, höher als die bei kinderlosen Paaren) ab, bis zum Kindesalter von 20 Monaten. Das Absinken ist also als eine „Rückkehr zum Normalen“ zu betrachten. Die berufsbezogenen Lebensziele treten bei den Frauen in den Hintergrund. Für die Väter wird die persönliche Unabhängigkeit weniger wichtig als vor der Geburt.

Das VK ändert sich im Mittel, ist jedoch abhängig von der Qualität der Partnerbeziehungen. Je besser die Qualität, umso mehr ändert sich das VK der Männer in Richtung auf den Typ „Vater als Erzieher“, je schlechter die Qualität, umso mehr ändert es sich in Richtung „Vater als Ernährer“. Das gleiche Ergebnis wurde bei Eltern mit 6-jährigen Kindern gefunden. „Wenn die eheliche Beziehung unglücklich ist, scheinen familiäre Übergangssituationen (Geburt des ersten Kindes oder Übertritt des ersten Kindes in die Schule) Väter anfälliger dafür zu machen, die Ernährer-Rolle einseitig zu betonen und sich aus der Erzieher-Rolle zurück zu ziehen“ (ebd., 10-11).

Für die Aufgabenteilung im Haushalt und mit dem Kind gilt: „Beim Übergang zur Elternschaft tritt in der Aufgabenteilung eine Traditionalisierung ein. Für die Haushaltsaufgaben kann man beobachten, dass nach der Geburt die gleichmäßige Partizipation deutlich abnimmt und die Frau allein mehr Aufgaben übernimmt. Die Geschlechtsrolleneinstellung der Männer hat einen starken Einfluss auf die Idealvor-

stellung der Aufgabenteilung — egalitär Eingestellte wollen gleichmäßige Partizipation, traditionell Eingestellte wollen Aufgabendifferenzierung. Der Einfluss auf die tatsächliche Aufgabenteilung ist auch vorhanden, aber deutlich geringer. Das führt zu einem Scheren-Effekt, der darin besteht, dass die Differenz zwischen Ideal und Real bei den Personen mit der ausgeprägtesten egalitären Einstellung am höchsten ist. Die größte Ähnlichkeit zwischen Ideal und Real bezüglich gleichmäßiger Partizipation findet man bei den traditionell eingestellten. Die traditionell eingestellten Mütter sind denn auch nach der Geburt am zufriedensten mit der Aufgabenteilung im Haushalt, die egalitär eingestellten Mütter sind am unzufriedensten“ (ebd., 11). (In diesem Zusammenhang verweise ich auf Koppetsch & Burkart (1999), die auch die größte Diskrepanz zwischen Diskurs und Realität bei den Partnern gefunden haben, die den Gleichheitsdiskurs am eifrigsten pflegen — vgl. Kapitel 2.) Die Aufgaben mit dem Baby wollen sich die Partner vor und nach der Geburt gleichmäßig teilen. Die Idealvorstellung ist, dass über 70 % der Aufgaben in gemeinsamer Verantwortung übernommen werden, 20 bis 30 % soll die Mutter übernehmen, 1 bis 3 % der Vater. Tatsächlich übernimmt die Mutter aber über die Hälfte der Aufgaben. Allerdings beteiligen sich die Väter mehr, wenn die Mutter eine egalitäre Geschlechtsrolleneinstellung hat und wenn sie ein VK vertritt, das den Karriereverzicht und die soziale Funktion besonders hoch bewertet. „Diese Frauen trauen ihren Männern offenbar mehr zu und überlassen ihnen eher das Kind alleine. Das führt dazu, dass die Väter von Anfang an die Chance bekommen, den Umgang mit dem Kind einzuüben“ (ebd., 11).

In der weiteren zeitlichen Entwicklung sind die einen oder anderen Variationen festzustellen, die jedoch nicht besonders ins Gewicht fallen, was die Beurteilung der globalen Sachlage betrifft. So nimmt in Familien mit Schulanfängern der Anteil der Väter an kindbezogenen Aufgaben auf 9 % zu, derjenige der Mütter fällt von über 50 % auf 48 % ab. Diese geringe Angleichung hat aber eher etwas damit zu tun, dass bei schulpflichtigen Kindern der Betreuungsaufwand, den die Mütter zu leisten haben, abnimmt.

Diese Forschungsergebnisse — eine mehr oder weniger ausgeglichene Arbeitsverteilung in den Idealvorstellungen der Partner und eine reale Aufteilung, die zu Lasten der Frau geht; Vaterschaftskonzepte, die in Richtung des „Vaters als Erzieher“ weisen, aber in der alltäglichen Praxis nicht von den Vätern eingelöst werden — sind in der nachfolgenden Analyse der Interviews zu berücksichtigen, wenn wir, im Sinne der Fragestellung, die Rolle der befragten Männer für die Gleichstellung der Geschlechter einzuschätzen haben.

5.1.2 – Die eigene Untersuchung

5.1.2.1 - Herkunftsfamilie

Von den 29 interviewten Männern stammen 16 aus Familien, die man schematisch und vereinfachend als „traditionelle“ Familien bezeichnen kann, in denen der Vater berufstätig ist und die Mutter die Hausarbeit und die Kinderbetreuung übernimmt. Die Mutter gab ihren Beruf bei der Geburt des ersten oder zweiten Kindes auf (in einem Fall erst bei der Geburt des dritten Kindes) und war auch noch zum Zeitpunkt des Interviews „Hausfrau und Mutter“.

In fünf Familien hat die Mutter wieder eine Berufstätigkeit aufgenommen, als die Kinder das Jugendalter erreichten. In einer Familie ging die Mutter einer Teilzeitarbeit nach, und in einer anderen betreute sie in ihrem Haus Kinder aus der Ortschaft.

In vier Familien waren sowohl die Mutter wie der Vater voll berufstätig.

Zwei Familien hatten einen landwirtschaftlichen Betrieb. Die Mutter übernahm Haushaltsarbeit und Kinderbetreuung, war aber auch an den landwirtschaftlichen Arbeiten beteiligt. Ich führe diese Produktionsform getrennt auf, weil in ihr die Trennung von Wohnen und Arbeiten, wie sie sich seit der Industrialisierung im 19. Jahrhundert immer mehr durchsetzte, (noch) nicht besteht. Das Private und das Öffentliche, Arbeitszeit und Nichtarbeitszeit, Familie und Produktion sind hier — trotz teilweiser „Industrialisierung“ der Landwirtschaft — noch nicht so weit getrennt wie in den meisten anderen Berufsfeldern der Industriegesellschaft (vgl. Hann 2000).

In allen Familien war es die Mutter, die für die Kinderbetreuung zuständig war und im Großen Ganzen auch für den Haushalt.

Dieses Bild entspricht dem, was in der Literatur berichtet wird: Die Mehrzahl der jungen Erwachsenen stammt aus Familien, die nach dem traditionellen Rollenmuster organisiert sind. Wenn von „Rollenmustern“ gesprochen wird, besteht die Gefahr einer Schematisierung, welche die Vielfalt der Praktiken, die in solchen „Rollenmustern“ besteht, verkennt. Wenn die Mutter Hausarbeit und Kinderbetreuung übernimmt und nicht berufstätig ist, so ist damit noch nichts gesagt über die Beteiligung des Vaters an diesen Aufgaben. Diese Beteiligung variiert in den Herkunftsfamilien der Interviewpartner: Einige Väter bewahrten eine große Distanz zu den Haushaltsarbeiten und empfanden die Kinder als eher lästig, andere kümmerten sich viel um sie. Allerdings übernimmt der Vater, wenn er sich aktiv beteiligt, meistens die typischen Männerarbeiten in Haushalt und die Kinderbetreuung reduzierte sich meist darauf, mit dem Kind zu spielen. So berichtet ein Interviewpartner, dass sein Vater abends, wenn er von der Arbeit kam (und die Mutter die Schulaufgabenbetreuung abgeschlossen hatte), mit seinem Sohn Fußball gespielt und ihn auch in der



Gartenarbeit initiiert habe. Die Mutter sei, so sagt der Interviewpartner, für die „psychologische Seite“ der Erziehung zuständig gewesen.

Auch die Partnerbeziehungen variieren stark. Ein Interviewpartner, dessen Mutter nach seinen Aussagen „immer die Rolle der Hausfrau“ gespielt hat, berichtet, dass sein Vater ein wahrer Patriarch gewesen sei. Das „Patriarchat“ sei sogar so weit gegangen, dass die Töchter sonntags zur Messe gehen mussten, während die Söhne im Bett bleiben durften. Ein anderer Interviewpartner sagt hingegen, seine Familie sei trotz der traditionellen Rollenverteilung eine „moderne“ Familie gewesen, weil die Mutter „die Hosen anhatte“. Ein weiterer Interviewpartner, dessen Mutter nicht berufstätig war, sagt, seine Herkunftsfamilie sei nicht traditionell organisiert gewesen, weil sein Vater das Kochen ganz übernommen habe.

Die Beziehungen zwischen den Kindern – Mädchen und Jungen – variieren beträchtlich, ebenso wie die jeweilige Beteiligung von Mädchen und Jungen an den Haushaltsarbeiten.

Wenn wir die vier Familien betrachten, in denen sowohl der Vater wie die Mutter einen Vollzeitberuf hatten, so stellen wir auch hier eine Variabilität in den Praktiken und Beziehungen fest.

Die Mutter eines Interviewpartners arbeitet als Lehrerin, der Vater betreibt einen kleinen Winzerbetrieb. Die Mutter sei die wahre „Ernährerin“ der Familie, da sie mehr Geld verdiene als der Vater. Dieser sei flexibler in seiner Zeitgestaltung als seine Frau und bereite wochentags immer das Mittagessen vor. An den Wochenenden jedoch koche die Mutter. Die Hausarbeit, wie beispielsweise das Putzen, würden sich die Eltern aufteilen.

Die Mutter eines andern Interviewpartners war berufstätig und erledigte die Haushaltsarbeiten. Die andern Familienangehörigen halfen ihr nur wenig dabei, sodass man in diesem Fall von einer „Doppelbelastung“ sprechen kann.

Ein weiterer Gesprächspartner (EG2) gibt eine widersprüchliche Darstellung. Sein Vater sei wenig zu Hause präsent gewesen und seine Mutter, die berufstätig war, habe sich „um ihn gekümmert“, beispielsweise, was die Schularbeiten betraf. Später, nachdem er seine Vorstellungen über die Rollenverteilung in seiner (zukünftigen) Partnerschaft dargelegt hat, gibt er jedoch eine andere Darstellung: „Wenn ich so schaue, in meiner Kindheit, mein Vater, der hat sich genauso viel um mich gekümmert wie meine Mutter. Der kann kochen und putzen, und wenn meine Mutter im Spital war, hat er sich um mich gekümmert. So ein krasser Unterschied [in der Aufgabenverteilung] fällt mir jetzt nicht so direkt auf. Er hat sogar öfter mit mir gespielt als meine Mutter, weil meine Mutter immer beschäftigt war.“

5.1.2.2 - Peerbeziehungen

Über Peerbeziehungen ist nichts zu erfahren, was für unsere Analyse von besonderer Bedeutung wäre. In der Grundschulzeit spielten Mädchen und Jungen meistens getrennt ihre typischen Mädchen- und Jungenspiele, obwohl es doch manchmal zu Grenzüberschreitungen kam, wenn ein Mädchen mit den Jungen Fußball spielte oder ein Jungen am Seilspringen der Mädchen teilnahm.

Der künftige Graduierte Erzieher EG2, von dem eben die Rede war, berichtet von untypischen Peerbeziehungen und Spielverhalten während seiner Grundschulzeit. Er gehört einer Immigrantenfamilie an und beide Elternteile waren voll berufstätig.

„Während meine Eltern zur Arbeit waren, bin ich immer zu einer Nachbarin gegangen, die auf die Kinder aus der Straße aufgepasst hat. Und das waren hauptsächlich Mädchen. Die waren alle älter als ich, und da konnte ich mich als Junge nicht richtig durchsetzen und da hab' ich eben mit Puppen spielen müssen. Das passt nicht so richtig in das männliche Schema hinein. Aber in der Kindheit spielt man ebenso gerne mit Puppen wie mit anderen Sachen.“

„Und auch zu Hause, mein Vater war nicht oft daheim, und wenn ich mit Puppen gespielt habe – meine Mutter hat das irgendwie nicht komisch gefunden. Ich hatte zu Hause auch eine Kollektion Puppen, die ich in einer Kiste aufbewahrte. Im Grunde hat niemand zu mir gesagt, dass ich irgendwie unmännlich oder bizarr wäre. Auch wenn Freunde zu mir gekommen sind, die wollten immer mit den Puppen spielen.“

Doch in der Schule verhielt er sich anders:

„In der Schule hab' ich nicht mit Puppen gespielt. In der Schule hab' ich mit Autos gespielt, weil es da mehr Jungen gab. Ich hab' auch oft Fußball gespielt, Tennisbälle geschossen. Das war mehr der Männerbereich. Und sobald ich bei der Nachbarin war, sobald ich nicht mehr in der Schule war, hab' ich mich eben mehr mit Mädchenspielsachen beschäftigt.“

Ein anderer Interviewpartner (E4), der sich im Interview als „verweiblicht“ bezeichnet, berichtet davon, dass er als Kind einmal vom Osterhasen eine Spielküche erhalten habe: „Und da war mein Vater wütend, und zu Weihnachten bekam ich dann eine Werkbank, aber mit der hab' ich nie gespielt.“

Diese beiden Gesprächspartner sind die einzigen, die von untypischem Spielverhalten in ihrer Kindheit berichten.

Im Laufe der Sekundarschulzeit änderten sich die Beziehungen. Die Jungen begannen sich für die Mädchen zu interessieren und umgekehrt, so die Darstellung einiger Interviewpartner.

Über die Teilnahme an homosozialen Zusammenschlüssen in der Jugendzeit (dort wo, wie Bourdieu sagt, die ernstesten Spiele des Wettbewerbs stattfinden) ist nichts Substantielles zu erfahren, auch deshalb, weil die Interviewpartner nur in Ausnahmefällen darüber befragt worden sind. Ein Gesprächspartner erwähnt kurz, er lasse unter Freunden manchmal abschätzige Bemerkungen über Mädchen kommen. Der Interviewpartner E4, der sich als „verweiblicht“ bezeichnet, distanziert sich ausdrücklich von solchen homosozialen männlichen Jugendgruppen. Er habe nie einer Clique angehört, habe auch keine Freunde, die ihre Männlichkeit dadurch markieren wollen, dass sie rauchen, Joints nehmen, zwanzig Freundinnen haben, usw. Es ist bedauerlich, dass nicht mehr Informationen zu diesem Thema eingenommen wurden, denn sie könnten uns Aufschluss über die Positionierung der Gesprächspartner in der Dimension hegemonialer Männlichkeit geben (vgl. Jösting 2005). Das Thema kommt allerdings zur Sprache bei den Erziehern, wenn die Rede von ihrer männeruntypischen Berufswahl ist. Ich komme darauf in Kapitel 5.3.4 zurück.

Ich komme nun zu den Entwürfen über die eigene künftige Partnerschaft bzw. Familie der 24 Gesprächspartner, die zur Zeit des Interviews noch als so genannte Singles lebten, d.h. noch keine feste Partnerschaft eingegangen waren. Danach befasste ich mich mit den fünf Interviewpartnern, die verheiratet sind bzw. in einer festen Partnerschaft leben.

5.1.2.3 - Entwürfe über die eigene Partnerschaft/Familie bei Singles

Zwei der 24 Befragten, die noch keine feste Partnerschaft eingegangen sind, wissen nicht, ob sie eine Familie gründen wollen. Jedoch äußern sie sich „prinzipiell“ zu der Frage, wie eine Aufteilung der Haushalts- und Familienaufgaben aussehen sollte. Interviewpartner E7 — der sich selbst als „Rebell“ bezeichnet, welcher sich „nie richtig angepasst“ habe — will die Gründung einer Familie noch längere Zeit hinausschieben, obwohl seine Freundin nicht mehr allzu lange warten will. Er möchte zuerst eine sichere materielle Grundlage schaffen, „etwas auf der Seite haben“, einen „kleinen Fonds“ und schließlich auch eine Eigentumswohnung. Wenn diese materiellen Grundlagen vorhanden sind, weiß er dennoch nicht, ob er eigene Kinder haben möchte, denn aus seiner bisherigen Erfahrung weiß er — im Unterschied zu vielen anderen Leuten, seine Freundin eingeschlossen — wie schwierig es ist, Kinder zu erziehen. Dennoch hat er eine Meinung, wie sich Mann und Frau organisieren sollten: Beide sollten berufstätig sein, das allein schon aus Gründen der materiellen Absicherung, wenn die Partnerschaft scheitern sollte. In der frühkindlichen Phase (drei bis vier Jahre) soll ein Elternteil ganz zu Hause sein, damit das Kind nicht in einen Hort muss. Es sei klar, dass in den ersten Lebensmonaten des Kindes die Mutter zu

Hause bleiben müsse, später müssten die Partner miteinander verhandeln, wer zu Hause bleibe. Es sei aber nicht günstig, wenn nur ein einziger Elternteil die ganze Zeit beim Kind sei. Der ideale Zustand wäre, dass beide Elternteile gemeinsam das Kind betreuen könnten.

Ein anderer Interviewpartner, LG4, der bereits 27 Jahre alt ist, hat bis jetzt noch keine konkreten Pläne, ob „ich in zehn Jahren ein Haus haben will, eine Frau und drei Kinder“. Aber abgesehen davon, könne er sich nicht vorstellen, dass er zu Hause bleiben würde. „Ich würde wohl meine Verantwortung übernehmen und natürlich auch einen Teil der Erziehung übernehmen. [...] Aber ich würde auf keinen Fall ganz zu Hause bleiben. Das allein würde mich nicht auslasten.“

Eher „traditionelle“ Entwürfe

Lediglich ein Interviewpartner (E2) will die Rollenverteilung seiner Herkunftsfamilie übernehmen. Die Mutter soll für den Haushalt und die Kindererziehung zuständig sein, so wie das auch bei seiner Mutter der Fall war. Das schließe aber nicht aus, dass die Frau auch berufstätig sein kann, soweit ihre häuslichen und erzieherischen Pflichten das erlauben, so wie seine eigene Mutter, die berufstätig geblieben ist, es gemacht hat. Die Frau soll in der Hausarbeit von den andern Familienmitgliedern unterstützt werden, es sei jedoch nicht denkbar, dass der Mann einen größeren Teil der Hausarbeit übernimmt. Der Interviewpartner sagt, er sei „der Überzeugung, dass es eher die Frau ist, die daheim bleiben soll. Auch wenn das veraltet klingt, aber ... doch, der Meinung bin ich schon.“ Bemerkenswert ist, dass es ausgerechnet ein Interviewpartner ist, dessen Mutter ihre Berufstätigkeit nie aufgegeben hat, der in seiner zukünftigen Familie die alte „traditionelle Ordnung“ aufrecht erhalten will.

Ein anderer Interviewpartner zeigt eine ambivalente Haltung. Er entwirft zwei mögliche Szenarien. Erstens: wenn seine zukünftige Frau und er selbst arbeiten würden, sehe er kein Problem, die Hausarbeit fünfzig zu fünfzig aufzuteilen. „Den Staubsauger zur Hand zu nehmen, zu putzen, zu kochen, darin sehe ich kein Problem.“ Zweitens: „Wenn ich aber eine Frau hätte, die zu Hause wäre und nach den Kindern schaut, da hätte ich dann die alte ... da würde ich erwarten, wenn ich nach Hause komme von der Arbeit, und der Teller stünde nicht bereit — ich übertreibe das jetzt — da sehe ich das eher altmodisch, aber ich sehe das dann auch als berechtigt. Das heißt jedoch — ich wäre auch flexibel, ich will damit nicht sagen, dass ich nicht helfen würde.“ Auf die Frage, ob er bereit sei, Erziehungsurlaub zu nehmen, antwortet er: „Wenn ich Kinder habe, möchte ich auch so viel wie möglich dazu beitragen, dann wollte ich das auch nutzen, wenn es möglich wäre, den Elternurlaub aufzuteilen, die Frau ein paar Monate Man hat ja ein Recht darauf.“ Auf die Frage, ob die Teller auch auf dem Tisch stünden, wenn er Urlaub hätte und seine Frau käme von der Arbeit, antwortet er: „Aber todsicher!“



„Nicht-traditionelle“ Entwürfe

Alle andern Interviewpartner sagen, dass sie sich an den Aufgaben des Haushalts und der Kindererziehung beteiligen wollen. Die Entwürfe reichen von „der Partnerin behilflich sein“ über eine paritätische Aufteilung, Erziehungsurlaub für kürzere oder längere Zeit, bis hin zur Bereitschaft, „Hausmann“ über einen längere Zeitabschnitt zu sein. Niemand ist jedoch bereit, seinen Beruf definitiv aufzugeben. Die Gespräche drehen sich mehr um die Thema der Kinderbetreuung und –erziehung als um das der Haushaltsarbeit, sodass über Letztere nur spärliche Informationen vorliegen. Es ist nicht zu übersehen, dass in den Gruppen der Erzieher und der Graduierten Erzieher, im Zusammenhang mit der Kindererziehung, Elemente der Ausbildung – besonders solche der Entwicklungspsychologie – in die Familienentwürfe einfließen. Die zukünftigen Erzieher sind im Vergleich zu den beiden Gruppen der Lehrer diejenigen, die am meisten Wissen über Kindererziehung mitbringen – oder mitzubringen glauben, denn, wie zu sehen sein wird, handelt es sich manchmal um eher zweifelhafte Überzeugungen. Sie sind auch diejenigen, die sich auf praktische Erfahrungen, die sie in ihren Praktika erworben haben, berufen können.

Von den 24 Männern, die nicht in einer festen Partnerschaft leben, nehmen zehn eine pragmatische Haltung ein – wie gesagt, geht es dabei hauptsächlich um Fragen der Kinderbetreuung. Welche Entscheidungen getroffen würden, hänge von der Partnerin ab, von deren Beruf, davon, wie die Lage sich im Einzelnen konkret zeigen würde und nicht zuletzt von finanziellen Gegebenheiten und Überlegungen. Einige Grundschullehrer und Sekundarschullehrer weisen darauf hin, dass ihr späterer Beruf ihnen eine relativ große Zeitflexibilität lasse, um sich in der Kinderbetreuung und –erziehung zu engagieren. Diese pragmatisch orientierten Männer sagen aber auch, wie sie sich ihre Beteiligung an den Aufgaben vorstellen könnten.

Ich will exemplarisch die Äußerungen einiger Interviewpartner darstellen.

Haushaltsarbeit: paritätische Aufteilung zwischen den Partnern

Interviewpartner EG2, von dem oben bereits berichtet wurde und dessen Vater sich an den Haushaltsarbeiten beteiligte, ist der einzige, der sich konkret zu seiner Beteiligung an den Haushaltsarbeiten äußert: Er lehne die traditionelle Aufgabenverteilung entschieden ab. „Ich sehe das eher so, dass die zwei, sowohl der Mann wie die Frau, sich kompensieren und dass die zwei sowohl für die Erziehung wie für den ganzen Haushalt – wie Kochen und alles, was zu Haus abläuft – dass sie das zu zweit zusammen machen sollen.“ Er lehne das noch weit verbreitete traditionelle Klischee ab. „Ich finde, dass viele Leute noch immer ein falsches Bild von einer Kernfamilie haben.“

Kinderbetreuung: Mütter haben die bessere Eignung

Vier Interviewpartner – zwei aus der Gruppe der Erzieher und zwei aus der Gruppe der Grundschullehrer – vertreten die Ansicht, dass die Kinderbetreuung und –erziehung eher in den Zuständigkeitsbereich der Mutter fällt. Zu ihnen gehört auch E2, dem eine eigene Familie nach eher traditionellem Muster vorschwebt.

E5 wäre unter Umständen bereit, Erziehungsurlaub zu nehmen. Doch idealerweise sollte die Mutter ganz zu Hause bei den Kindern bleiben. Die traditionelle Rollenverteilung sollte aus zwei Gründen aufrechterhalten bleiben: Erstens sei es die Mutter, die das Kind stillt, nicht der Vater; und zweitens „ist nicht jeder Mann dafür geeignet, den ganzen Tag mit einem Kind zu verbringen. Das ist aber normalerweise bei den Frauen größtenteils so.“ Die bessere – psychologische – Eignung der Frau für die Kindererziehung sei das Resultat ihrer geschlechtsspezifischen Sozialisation.

LG1 meint, dass die Frau bei der Geburt des ersten Kindes Erziehungsurlaub nehmen sollte, „weil man immer sieht, dass die Frauen oder die Frauensleute, die Mütter immer einen besseren Bezug zu den Kindern haben.“ Er orientiere sich dabei an seinem eigenen Elternhaus.

LG2 sagt, er habe keine Schwierigkeiten, zu Hause zu bleiben, wenn seine Frau berufstätig sein wolle und auch mehr verdienen würde als er (wobei er „wollen“ und „verdienen“ betont). „Dann ist das halt eben so.“ An einer anderen Stelle des Gesprächs betont er, dass die Frauen ein größeres Einfühlungsvermögen als die Männer hätten. „Eine Frau hat ja einfach von sich aus einen Mutterinstinkt.“

Aus den Äußerungen dieser Gesprächspartner geht hervor, dass ihre Einstellungen zu Kinderbetreuung und deren Aufteilung zwischen Mutter und Vater mit ihrem Geschlechterkonzept zusammenhängen, genauer: mit dem Bild, das sie von Frauen haben. Da die Frau quasi von Natur aus für die Kinderbetreuung prädestiniert ist, sollte der Mann am besten hinter sie zurücktreten. Dieses Frauenbild führt sie jedoch nicht dazu, in ihrer Rede ihre väterliche Erziehungsfunktion zu minimieren. In Kapitel 5.2 wird genauer darauf eingegangen.

Kinderbetreuung: paritätische Aufteilung zwischen den Partnern

Sechs Interviewpartner sprechen sich für eine (mehr oder weniger) paritätische Beteiligung der beiden Partner an der Kindererziehung aus, darunter auch der bereits erwähnte EG2. Bei ihnen tritt nicht das Frauenbild in Erscheinung, dem wir im vorangehenden Abschnitt begegnet sind (bei E3 ist es ambivalent).

Interviewpartner E3 will von Anfang an eine enge Bindung zu seinen Kindern aufbauen. Es sei heute selbstverständlich, dass der Vater eine Erzieherrolle zu spielen habe. Er entwirft zwei Pläne: einen realistischen und einen idealen. Nach ersterem sollen beide Partner halbtags arbeiten und sich Haushaltsarbeiten und Kindererziehung teilen. Nach dem idealen Plan würde er selbst sechs Jahre ganz zu Hause sein, dann seine Frau wieder sechs Jahre. Dann korrigiert er sich jedoch: „Nein, eher halb-halb, das wäre besser. Denn sonst entsteht eine enge Bindung zwischen dem Kind und demjenigen, der zu Hause bleibt.“ Der- oder diejenige, der/die nicht zu Hause bleibe, könnte eine solche enge Beziehung nicht aufbauen, und das wäre schlecht. „Das Beste wäre natürlich, wenn die beiden Eltern ganz zu Hause bleiben könnten.“ Aber das sei nicht realisierbar. Jedenfalls ist die dauerhafte, ununterbrochene Präsenz zumindest eines Elternteils sehr wichtig für das Kind, besonders in den ersten Lebensjahren. Danach sei es „nicht mehr so schlimm“, wenn die Eltern ab und zu nicht beim Kind sind.

EG1 weist darauf hin, dass Erzieher bereits „ausgebildete Eltern“ seien und dass sie allein schon deshalb ihre eigenen Kinder erziehen möchten.

Nach Auffassung von EG6 heißt Partnerschaft: „Man ist zu zweit und man macht die Arbeiten zu zweit.“ Das gelte sowohl für den Haushalt wie für die Kindererziehung. Als die Interviewerin später die Frage stellt, ob eher die Frau oder der Mann zu Hause bleiben solle, antwortet er etwas verärgert, er habe doch klar gesagt, dass beide sich die Aufgaben teilen sollen und er sei der Meinung, dass sie sich auch den Elternurlaub teilen können.

Karriereverzicht

Von diesen 24 Männern wurden 23 darauf angesprochen, ob sie zu einem Karriereverzicht zugunsten ihrer (künftigen) Kinder bereit wären. 20 gaben eine positive Antwort, für einen Interviewpartner (den bereits erwähnten E2) stellt sich die Frage nicht, zwei beziehen keine persönliche Stellung.

Wie schon angedeutet, reicht ein solcher ins Auge gefasste Verzicht von Teilzeitarbeit über Erziehungsurlaub bis hin zur (zeitlich begrenzten) Rolle des Hausmanns. Die einen äußern sich in einer Weise, die den Eindruck erweckt, als setzten sie sich ernsthaft mit der Frage auseinander: Sie wägen Für und Wider, Vor- und Nachteile ab und machen eine Entscheidung von einer Aushandlung mit ihrer künftigen Partnerin abhängig. Die andern nehmen, wenn ich so sagen darf, den Mund recht voll und deklarieren, sie hätten selbstverständlich keine Schwierigkeiten und sähen kein Problem darin, Erziehungsurlaub zu nehmen oder gar für eine längere Zeit Hausmann zu werden. Dazu ein Beispiel:

Auf die Frage, ob er sich vorstellen könne, Hausmann zu sein, antwortet LG5: „Ja, also, ich würde sagen, ich würde wirklich nach meinen Kindern sehen. Ich finde es schon wichtig, dass man für die Kinder da ist und da würde ich meine berufliche Karriere schon mal ein bisschen in den Hintergrund stellen, damit es meinem Kind wirklich gut gehe.“ Auf die anschließende Frage, weshalb denn nur so wenige Männer Erziehungsurlaub in Anspruch nehmen würden, antwortet er: „Ja, ich weiß es im Grunde genommen nicht, denn ich kann mich mit denen [die keinen Urlaub nehmen] überhaupt nicht identifizieren. Ich kann nicht verstehen, weshalb man das nicht für sein Kind tun würde. Ich kann mir vorstellen, dass die wirklich einfach so im Beruf weiterkommen wollen.“

Soweit zu den Äußerungen der Gesprächspartner, die zur Zeit des Interviews als Singles lebten. Es ist nun interessant zu erfahren, was die fünf Referendare, die in einer festen Partnerschaft leben oder verheiratet sind, sich zu dem Thema äußern.

5.1.2.4 - Geschlechterverhältnisse bei Verheirateten/ in Partnerschaft Lebenden

Drei Männer waren zur Zeit des Interviews kinderlos: Einer (LS3) lebt mit seiner Partnerin zusammen, zwei (LS2 und LS5) sind verheiratet. Die Frau von LS2 ist zum ersten Mal schwanger. Bei LS5, der bereits 40 Jahre alt ist, geht nicht klar hervor, ob er und seine Frau Kinder haben wollen. Zwei Gesprächspartner (LS1 und LS9) sind verheiratet und haben Kinder, der eine drei, der andere zwei.

LS1, LS2, LS5 und LS9 haben vor ihrer Referendariatszeit bereits in einem anderen Berufszweig gearbeitet. Sie sind alle über 30 Jahre alt. LS3 ist Ende 20.

Vorab möchte ich bemerken, dass in den Interviews nur wenig detaillierte Informationen über die Aufteilung der Haushaltsarbeit und der Kinderbetreuung eingenommen worden sind, weil dieses Thema nicht im Mittelpunkt der Fragestellungen stand.

Ich will zuerst die drei (noch) kinderlosen Gesprächspartner vorstellen.

LS3 lebt mit seiner Partnerin zusammen, beide sind Vollzeit berufstätig. Die Aufteilung der Haushaltsarbeit wird nicht generell geplant, sondern scheint sich aus der Situation zu ergeben. Der Partnerin ist der Staubsauger zu schwer, deshalb übernimmt er das Staubsaugen. „Ich mache auch nicht gern den Staub weg, ich mache auch nicht gern solche Sachen. Aber wenn sie die Wäsche macht, dann mache ich den Staub weg.“ Was die Perspektive auf Elternschaft betrifft (der Interviewpartner möchte einmal Kinder haben), so hat er noch nicht über die Aufteilung der Kinderbetreuung nachgedacht. Da spreche man einfach drüber mit der Partnerin und man teile sich die Aufgaben untereinander nach Vorlieben des einen und andern Partners: „Wenn der eine vielleicht lieber etwas mit dem Kind in dem einen



Bereich tut, dann macht er das, und der andere macht halt was anderes.“ Was Erziehungsurlaub betrifft, so glaubt er, das komme eher für seine Frau in Frage, er selbst wäre aber auch nicht abgeneigt, Erziehungsurlaub zu nehmen.

LS5 ist verheiratet und kinderlos. Beide Partner arbeiten Vollzeit. Es scheint, dass das Paar auch kinderlos bleiben möchte, obschon er es nicht ausdrücklich sagt. Seine Frau und er haben sich noch keine Gedanken darüber gemacht, wie sie die Kinderbetreuung angehen würden, wenn sie Nachwuchs bekämen. Er glaubt aber, dass in diesem Fall seine Frau die Betreuung übernehmen würde: „Ich glaube auch, dass meine Frau von sich aus mehr daran interessiert wäre, das zu tun.“

Die Frau von LS2 ist zum ersten Mal schwanger und arbeitet zur Zeit des Interviews noch Vollzeit. Auf die Frage, ob er sich vorstellen könnte, zu Hause bei dem Kind zu bleiben, antwortet er: „Ja, ich würde das gerne tun.“ Aber er hat Zweifel daran, dass das sich realisieren ließe, und zwar aus finanziellen Gründen. Er könne sich vorstellen, dass sein Frau nach der Geburt noch sechs Monate zu Hause bleibe. „Und dann müssen wir mal sehen, wie das mit dem Finanziellen ist. Und dann kann ich mir vorstellen, dass ich dann ein Jahr halbtags oder ein halbes Jahr ganz zu Hause bleibe. Sie geht wieder arbeiten. Mal sehen.“ Auf die Frage, wie er seine Bereitschaft erkläre, zu Hause zu bleiben, wenn die Bedingungen es zuließen, antwortet er: „Das liegt irgendwie in meinem Wesen. Ich bin in jeder Hinsicht liberal erzogen, offen für eigentlich alles und sehr tolerant.“

Über die Haushaltsarbeit ist nur LS3 in aller Kürze befragt worden, sodass es nicht möglich ist, sich ein konkretes Bild über die Aufteilung zu machen. Doch sie scheint nach dem typischen Muster organisiert zu sein, wonach „nasse“ Arbeiten wie Waschen den Frauen, „trockene“ wie Staubsaugen hingegen den Männern zukommen (vgl. Koppetsch & Burkart 1999).

Es ist bemerkenswert, wie vage die Vorstellungen der Gesprächspartner über Fragen der Kinderbetreuung sind. Das mag weniger erstaunen bei LS3 und LS5, da bei ihnen Kinder noch in weiter Ferne liegen mögen oder gar nicht eingeplant sind. Erstaunlich ist hingegen, wie wenige Gedanken sich LS2 so kurz vor seiner Vaterschaft über die Organisation der Kinderbetreuung gemacht hat — es sei denn, er möchte im Interview keine konkrete Auskunft darüber geben. Wenn es tatsächlich so ist, dass das Paar noch keine konkreten Pläne entworfen hat, dann kann man sich vorstellen, dass sich, wie die Forschung gezeigt hat, „eine Regelung einschleicht, die der Partnerin den größten Teil der Hausarbeit überlässt“ (Lenz 2001, 194), und das trotz der behaupteten Offenheit und Toleranz des Ehemannes (welche man auch als Ausdruck hegemonialer Männlichkeit interpretieren kann).

Nun zu den zwei Verheirateten mit Kindern.

LS1 hat drei Kinder, die noch nicht schulpflichtig sind. Seine Frau führt eine Privatpraxis in Ernährungsberatung. Sie hat ihre Berufstätigkeit progressiv mit wachsender Kinderzahl reduziert und arbeitet jetzt nur noch halbtags. Die beiden älteren Kinder waren ab dem Alter von zweieinhalb Monaten in einer Kinderkrippe untergebracht. Doch mit dem dritten Kind wurden die Kosten für die Krippe zu hoch, sodass das Paar ein „Kindermädchen“ angestellt hat, welches die Kinder vormittags betreut. Die Mutter übernimmt die Betreuung nachmittags. Was die Haushaltsarbeit betrifft: „Ich sehe meine Frau als einen Partner [sic!], der, wenn wir beide zu Hause sind, absolut gleichberechtigt ist.“ Die Arbeit wird nach dem Gesichtspunkt der „Effizienz“ aufgeteilt. So fällt die Ernährung der Familie in den Zuständigkeitsbereich der Frau. Sie kocht, er macht den Abwasch.

LS9 hat zwei Kinder. Seine Frau gab ihren Beruf nach der Geburt des ersten Kindes ganz auf. Eine Teilzeitbeschäftigung hätte die Kosten für einen Kinderhort nicht aufwiegen können. Seine eigene berufliche Veränderung (von der Privatwirtschaft zum Schulmann) ist zum Teil durch die Aussicht auf einer größeren Flexibilität motiviert. „Dass ich meine Zeit freier gestalten kann, dass ich mir eben, unter Umständen, mehr Zeit für meine Kinder nehmen kann. Das war in dem Beruf, den ich vorher hatte, nicht der Fall. Soweit ich Zeit habe, mache ich auch alles, vom Bügeln über das Kochen und so weiter. Für mich ist das gar kein Problem.“ (Es sei daran erinnert, dass sein eigener Vater für das Kochen zuständig ist.) Allerdings erlaubt ihm das Referendariat derzeit diese Flexibilität noch nicht. „Da bin ich froh, dass meine Frau sich um die Kinder kümmert, einfach wegen zeitlichen Problemen.“ Das Paar hat aber beschlossen, dass die Frau nach der Referendarzeit wieder berufstätig wird und dass er selbst unter Umständen Erziehungsurlaub oder unbezahlten Urlaub nehmen kann. „Da hat natürlich der Lehrberuf den Vorteil, dass man unbezahlten Urlaub nehmen kann, was man in anderen Berufssparten nicht machen kann.“

In diesen beiden Familien hat sich eine Verteilung der Aufgaben realisiert, die zu Lasten der Frau geht. Bei LS1 erscheint die ungleichmäßige Verteilung akzeptiert zu sein und für absehbare Zeit gültig zu bleiben. Bei LS9 hingegen scheint sich eine Veränderung anzubahnen, die auf eine gerechtere Verteilung der Aufgaben hinausläuft. Es hat den Anschein, dass LS9 es ernst damit meint. Er ist nämlich einer der beiden Männer unter den 29 Interviewten, die sagen, dass die Rolle des Mannes dabei sei, eine Veränderung zu erfahren, die mit einer tiefen Verunsicherung der jungen Männer einhergehen wird (vgl. 5.2.2.2).

5.1.2.5 - Schlussfolgerungen

Auf unsere Gesprächspartner trifft das zu, was die Forschung aufgezeigt hat: Sie geben — mit einer einzigen Ausnahme — an, die traditionellen Rollenverteilungen, die sie in der Mehrzahl in ihren Herkunftsfamilien erlebt haben, nicht in ihren eigenen Familien realisieren zu wollen. Es ist nicht möglich, differenzierte Aussagen darüber zu machen, inwieweit ihre Vorstellungen im Einzelnen Ähnlichkeiten mit den Gegebenheiten der Herkunftsfamilien aufweisen oder inwieweit sie sich davon distanzieren. Dazu reichen die vorliegenden Daten nicht aus.

In welcher Weise die Vorstellungen sich konkret in der zukünftigen Partnerschaft oder Familie realisieren werden oder eben auch nicht, kann nicht vorausgesagt werden. An dieser Stelle kann nur auf die Forschungsergebnisse verwiesen werden, die eine relativ klare Sprache sprechen. Die Auskünfte, welche die Interviews mit den fünf verheirateten bzw. in Partnerschaft lebenden Gesprächspartnern geben, stimmen im Großen und Ganzen mit den Forschungsbefunden überein.

Es ist interessant festzustellen, dass bei den Männern, welche die Kinderbetreuung eher als Frauensache sehen, Geschlechterbilder mit den Einstellungen zur Arbeitsaufteilung interferieren. Die väterliche Erziehungsfunktion ist in ihrem Vaterschaftskonzept integriert. Sie sind anscheinend zu einem Karriereverzicht in Form von Erziehungsurlaub bereit. In diesem Sinne ist ihre Einstellung dem öffentlichen Diskurs durchaus angepasst. Doch ihr weibliches Identitätsbild interferiert mit dieser Einstellung: Da Frauen einen engeren Bezug zu Kindern haben, ist es doch vorzuziehen, ihnen die Kinderbetreuung weitgehend zu überlassen. In dieser Hinsicht könnten sie als „pragmatische Männer“ im Sinne der Zulehner/Volz-Studie bezeichnet werden. Doch sie geben ihr Vaterschaftskonzept des „Vaters als Erzieher“ im Prinzip nicht auf, sondern treten lediglich hinter die Mutter zurück — zum Wohl des Kindes. Einer „modernen“ Einstellung zur Arbeitsaufteilung in der Familie steht also ein „traditionelles“ Geschlechterbild entgegen. Das ist in der Tat nicht erstaunlich, da Fürsorglichkeit traditionell nicht mit Männlichkeit, sondern mit Weiblichkeit verbunden war. Das Leitbild des „guten Vaters“ zentriert sich weitgehend noch immer auf die Ernährerrolle (vgl. Kortendiek 2004).

Die Männer, die eine eher paritätische Aufteilung vorsehen, könnten „neue Männer“ im Sinne von Zulehner/Volz genannt werden. Ihre Identitätsvorstellungen von Männern und Frauen orientieren sich nicht nach den traditionellen Mustern (mit Ausnahme eines Interviewpartners).

Differenzierte Schlussfolgerungen im Sinne der Fragestellung — die Rolle der Männer in der Gleichstellung der Geschlechter — aus dem

aufbereiteten Material zu ziehen ist an dieser Stelle noch nicht möglich. Stereotype Vorstellungen und Einstellungen treten in den Diskursen nur ganz vereinzelt in Erscheinung. Nur ein Interviewpartner vertritt eine — wenn auch eine etwas „modernisierte“ — traditionelle Haltung über die Rollenverteilung in der Familie. Die anderen Gesprächspartner äußern „modernere“ Meinungen, auch wenn bei einigen traditionelle Vorstellungen durchtönen, wie die Überzeugung, dass die Frauen doch besser für die Kinderbetreuung geeignet seien als die Männer. Man kann mit einiger Berechtigung annehmen, dass die große Mehrzahl dieser Männer in der Öffentlichkeit — und damit meine ich vor allem ihr berufliches Betätigungsfeld — in diesem Themenbereich keine Diskurse führen werden, die von traditionellen stereotypen Überzeugungen geprägt sind. Sie werden mit großer Wahrscheinlichkeit die Meinung vertreten, dass Frauen einen Beruf ausüben können (oder sollen), dass Väter nicht bloß Familienernährer sind, sondern auch Erzieher ihrer Kinder. Die meisten von ihnen werden wohl im Sinne einer mehr oder weniger paritätischen Verteilung der Haushalts- und Erziehungsaufgaben zwischen Mutter und Vater plädieren, wenigstens so lange, wie sie selbst noch keine Familie haben.

5.2 - Männlichkeiten und Weiblichkeiten Männer und Frauen in der Erziehung

5.2.1 – Theoretische Überlegungen

5.2.1.1 - Geschlechterbilder, Geschlechtsidentitäten

In dem vorhergehenden Kapitel traten bevorzugt Einstellungen in Erscheinung, die sich relativ schnell gesellschaftlichen Veränderungen anpassen. Fast ausnahmslos erklärten die jungen Männer ihre Zustimmung zu den Geschlechterrollen in den Familien, wie sie heute den öffentlichen Diskurs bestimmen, und die meisten beteuerten, dass sie auch entsprechend handeln werden, sollten sie einmal eine eigene Familie gründen.

Wenn nun über Männlichkeit(en) und Weiblichkeit(en) die Rede geht, so bewegen wir uns eher auf der Ebene der Geschlechtsidentitäten, der mehr oder weniger bewussten Bilder, welche die Männer von Männlichkeit und Weiblichkeit haben. Wie wir gesehen haben (vgl. Kapitel 2), sind diese Bilder veränderungsresistenter als Einstellungen. Michael Meuser weist darauf hin, dass traditionelle Männerbilder nicht zwangsläufig obsolet werden, wenn die Geschlechterverhältnisse in Bewegung geraten sind. „Kulturelle Deutungsmuster zeichnen sich durch eine erhebliche Zählebigkeit aus; sie entfalten ihre Wirksamkeit auch dann noch, wenn die sozialen Verhältnisse, denen sie ihre Entstehung verdanken, sich geändert haben. [...] Auch unter den Bedingungen enttraditionalisierter Geschlechterverhältnisse sind die Männer zunächst einmal auf das kulturell verfügbare symbolische Inventar maskuliner Selbstverortung verwiesen“



(Meuser 1998, 239).

Auffallend an unserer Stichprobe ist, dass die befragten Männer weniger über Männlichkeit und Männer reden als über Weiblichkeit und Frauen. Bereits Georg Simmel hatte darauf hingewiesen, „dass die Frau außerordentlich viel seltener ihr Frau-Sein aus dem Bewusstsein verliert als der Mann sein Mann-Sein“ (Simmel; zit. nach Meuser 1998, 240). Simmel analysiert das Geschlechterverhältnis in einem macht- und herrschaftssoziologischen Rahmen und vergleicht es mit dem zwischen Herrn und Sklaven. Es gehöre „zu den Privilegien des Herrn, dass er nicht immer daran zu denken braucht, dass er Herr ist, während die Position des Sklaven dafür sorgt, dass er seine Position nie vergisst“ (Simmel; zit. nach Döge & Meuser 2001, 11-12). Das Männliche wird zum Allgemein-Menschlichen erhoben, das Weibliche bleibt durchweg als geschlechtlich konnotiert.

In Anlehnung an Simmel weist auch Michael Meuser darauf hin, dass der Mann sich seines „Mannseins“ weniger bewusst ist als die Frau ihres „Frauseins“, da sein Geschlechtsstatus nicht in Frage gestellt ist. „Die Hypostasierung des Männlichen zum Allgemein-Menschlichen hat zur Folge, dass die Frau als geschlechtliches Wesen wahrgenommen und damit als ‚Gattungswesen‘ begriffen wird, der Mann hingegen als dem Geschlechtergegensatz entthobenes Individuum, als Träger und Sachverwalter einer objektiven Vernunft“ (Meuser 1998, 240). Nach Meuser ist dies das Deutungsmuster, das in bestimmten sozialen Milieus vorherrscht und den Diskurs der bürgerlichen Gesellschaft bestimmt. Die Hypostasierung des Männlichen zum Menschlichen besorge immer noch die Absicherung männlicher Hegemonie.

Das trifft in vermindertem Maße auch für unsere Stichprobe zu. Die 24 Männer, die etwas über Männer und/oder Frauen aussagten, nannten mehr als doppelt sooft „typisch weibliche“ Eigenschaften oder Verhaltensmuster als „typisch männliche“. Die Aussage eines Interviewpartners passt allerdings genau zu dem, was Simmel behauptet. Der IP sagt: „Jeder Mensch hat eine weibliche Seite, so wie jede Frau eine männliche Seite hat.“

5.2.1.2 - Geschlechterstereotypen, Nature vs. Nurture

Bilder über Weiblichkeit und Männlichkeit können sich in Gestalt von Stereotypen äußern. Da eine der Fragestellungen für die vorliegende Arbeit die Analyse stereotyper Geschlechterbilder bei Männern beinhaltet, ist kurz auf den Begriff einzugehen.

Stereotypen sind schematische, simplifizierte Vorstellungen über relevante Eigenschaften einer Menschengruppe. (Metzler Lexikon Genderstudies 2002). Nunner-Winkler definiert Geschlechterstereotypen als „grob vereinfachende, aber tief verwurzelte Vorstellungen über männliche und weibliche Eigenschaften. Sie tragen zur

Konservierung von Geschlechtersrollen bei, indem sie die Vorstellungen über die ‚naturegegebenen‘ Unterschiede von Männern und Frauen prägen“ (Nunner-Winkler 2003, 272). Geschlechterstereotypen streichen Unterschiede zwischen Frauen und Männern stark hervor. Sie sind eng mit Vorurteilen verbunden und sind wie diese sehr resistent gegenüber Erfahrungen, die zu ihnen im Widerspruch stehen. Da Stereotype neben einer deskriptiven Komponente auch eine präskriptive haben, üben sie auch einen Einfluss auf die Verfestigung von Geschlechtersrollen, in welchen sich sozial geteilte Verhaltenserwartungen an Männer und Frauen ausdrücken (vgl. Eckes 2004).

Für die vorliegende Arbeit spielen Geschlechterstereotypen eine bedeutende Rolle. Wenn künftige Erzieher und Lehrer stereotype Geschlechterbilder haben, werden sie diese wohl auch in ihrem verbalen und körperlichen Handeln gegenüber ihren künftigen Adressaten und Adressatinnen zum Ausdruck bringen, und ihre Überzeugungen werden sich nur schwerlich verändern lassen.

In Geschlechterstereotypen treten gemeinhin traditionelle Geschlechterbilder in zugespitzter Form in Erscheinung, wie Nunner-Winkler schreibt. Denkbar sind jedoch auch stereotype nicht-traditionelle bzw. anti-traditionelle Geschlechterbilder, die beispielsweise Frauen insgesamt positiver bewerten als Männer bzw. die „weibliche Natur“ idealisieren. In traditionellen Geschlechterbildern bzw. -stereotypen werden Eigenschaften und Merkmale, die in unterschiedlicher (meist dichotomer) Weise Frauen und Männern zugeschrieben werden, meistens als „naturegegeben“ oder „angeboren“ betrachtet, aber sie können auch als Resultat von unterschiedlichen Sozialisierungen gesehen werden. Das Gleiche kann von nicht-traditionellen bzw. anti-traditionellen Geschlechterstereotypen gesagt werden.

Solche Ausdrücke wie „angeboren“ oder „von Geburt an“ sind für mich semantisch nicht eindeutig. Normalerweise wird damit implizit auf biologische Grundlagen verwiesen. Eindeutiger wären solche Wörter wie „biologisch bedingt“ oder „genetisch festgelegt“. Im Zusammenhang mit dem Habituskonzept von Bourdieu schreibt Lothar Böhnisch: „Aus der Habitusperspektive gesehen wird der Junge eben doch schon als Junge geboren – er wird nicht nur erst zum Jungen ‚gemacht‘ – weil er mit den männlichen Zuschreibungen, die schon vor ihm da sind und in gewissem Sinne auch (kultur)genetisch in ihm stecken, auf die Welt kommt“ (Böhnisch 2001, 84). Ich möchte an dieser Stelle nicht weiter über die von Böhnisch aufgeworfene Problematik debattieren (vgl. dazu besonders Böhnisch 2004, 20ff), sondern lediglich Bedenken darüber anmelden, Äußerungen wie „angeboren“ oder „von Geburt an vorhanden“ grundsätzlich im Sinne von „biologisch festgelegt“ zu interpretieren. Wenn ich das in der Folge

dennoch tue, gehe ich ein gewisses Risiko ein, mich zu irren.

Die Genderkonzepte, die in den Interviews in Erscheinung treten, können also nach zwei Gesichtspunkten oder Achsen kategorisiert werden:

- Eine Achse der Stereotypisierung von Weiblichkeit und Männlichkeit: Sie erstreckt sich von sehr ausgeprägten Stereotypen, die sich an traditionellen Geschlechterbildern ausrichten, über die Abwesenheit von Stereotypen bis hin zu anti-traditionellen Stereotypen, welche die überkommenen Geschlechterbilder ablehnen, an deren Stelle jedoch neue setzen. Es ist natürlich eine Frage des Ermessens, ob ein bestimmtes Männer- oder Frauenbild als stereotyp eingeschätzt wird oder nicht. Ich möchte deshalb in meiner Einschätzung vorsichtig sein, und eher von Tendenzen in Richtung Stereotyp sprechen.
- Eine Achse der Rückführung von zugeschriebenen Geschlechtereigenschaften (und Geschlechterrollen) auf biologische Grundlagen oder auf gesellschaftliche Einflüsse, bzw. auf beide Faktoren. Es handelt sich hierbei um die bekannte Thematik von Nature vs. Nurture.

Nach meiner Auffassung sind die beiden Achsen unabhängig voneinander. Das bedeutet, dass diejenigen, die stereotype Vorstellungen über Weiblichkeit und Männlichkeit vertreten, Unterschiede zwischen Frau und Mann nicht unbedingt auf unterschiedliche genetische Ausstattungen zurückführen müssen. Sie können sie auch auf Sozialisierungseffekte und auf gesellschaftlich festgelegte Geschlechtsrollen zurückführen. Ich verweise noch einmal auf Böhnisch und auf Meuser, den ich bereits in Kapitel 4 in diesem Zusammenhang zitiert habe: Eine „Versozialwissenschaftlichung“ von Deutungsmustern hat nicht zwangsläufig progressive Effekte und „das Wissen um die Rollenhaftigkeit und damit gesellschaftliche Geprägtheit geschlechtsspezifischen Handelns mündet keineswegs in eine Kritik der Verhältnisse und ihrer Zwänge“ (Meuser 1998, 245-246). Bei den von uns befragten Männern, die traditionelle Stereotype vertreten, gibt es solche, die Unterschiede zwischen Männern und Frauen als „naturgegeben“ oder „angeboren“ ansehen, und solche, die sie auf „die Gesellschaft“ zurückführen. Das gleiche Phänomen wurde im Übrigen auch in der Studie von Baltes-Löhr et al. (2005) festgestellt.

5.2.1.3 - Genderkonzepte

Die Aufschlüsselung der Geschlechterbilder nach den zwei Gesichtspunkten ergibt jedoch nur eine recht grobe Kategorisierung, die der Vielfältigkeit der in den Interviews in Erscheinung tretenden Geschlechterbilder nicht genügen kann. Christel Baltes-Löhr (2006) hat sechs Genderkonzepte

vorgelegt, die einerseits aus der Analyse von gelebten Geschlechterverhältnissen und andererseits aus der Frauenbewegung und –forschung abgeleitet sind. Aus der Analyse von Interviews mit Migrantinnen arbeitet sie elf Formen der Ausprägung des Geschlechterverhältnisses heraus, welche die Aufteilung der Arbeit zwischen den Partnern als Kern haben (Berufstätigkeit, Haushaltsarbeit, Erziehungsarbeit, Pflegearbeit, usw.) und die sie nach dem dualistischen Erklärungsmuster „traditionell - nicht-traditionell“ zu kategorisieren versucht. Des Weiteren wendet sie drei Thesen, welche die Frauenbewegung und die feministische Forschung geleitet haben, als Analyseraster auf ihr Untersuchungsmaterial an. Es handelt sich um die Defizit-These (die sie in den Konzepten der Gender-Klassik und des Gender-Defizits aufgreift), die Differenz-These I (welche dem Konzept der Gender-Differenz entspricht) und die Differenz-These II (welche dem Konzept der Gender-Differenzen entspricht). Da sich herausstellt, dass keines dieser Muster „den gelebten Vielfalten gerecht [wird]“, entwickelt Baltes-Löhr aus der Kombination der dualistischen Perspektive „traditionell - nicht-traditionell“ mit den drei Thesen die sechs Genderkonzepte als Erklärungsmuster für Geschlechterverhältnisse.

Ich stelle diese Genderkonzepte vor, indem ich aus Baltes-Löhr (2006, 235-237) zitiere:

„Gender-Klassik: hier sind Frauen dem Innenbereich wie Haushalt, Kindererziehung und Pflege zugeordnet; als Domäne der Männer gilt der Außenbereich: Arbeitswelt, Politik und öffentliches Leben. Das Konzept der Gender-Klassik entspricht stark den Vorstellungen traditioneller Formen der Geschlechterverhältnisse. Mädchen und Frauen gelten z.B. als emotional, passiv, einfühlsam, weich, der Natur verbunden, körperbezogen, abhängig. Jungen und Männer hingegen sind gekennzeichnet durch Rationalität, Aktivität, Härte, Stärke, Kultur, Geist und Autonomie [...].

Gender-Defizit: Frauen fordern zwar ihre Beteiligung am wirtschaftlichen, politischen und öffentlichen Leben ein, orientieren sich jedoch weiterhin an einer männlichen Normalbiographie und weisen damit dem Frau-Sein einen eher defizitären Status zu. Die „ideale“ Frau ist eine berufstätige, durchsetzungsfähige, starke, rationale und auch Härte zeigende Person, und weniger die emotionale, gefühlsbetonte Frau, die als Hausfrau und Mutter lebt.

Gender-Tausch: in diesem Konzept bleibt Aufteilung der Zuständigkeiten in Hausarbeit und Erwerbsarbeit wie im Konzept Gender-Klassik erhalten. Lediglich die Rollenbesetzung wird getauscht: der Hausmann hat die so genannten weiblichen Komponenten zu erfüllen, ansonsten ist die Frau nach außen und auf die Berufswelt orientiert.

Gender-Differenz: Hierunter lassen sich all diejenigen Geschlechterverhältnisse subsumieren,

die von einer dem Manne überlegenen wesenhaften Weiblichkeit ausgehen. Die wesenhafte Weiblichkeit gilt als normatives Muster. Die essentielle Andersartigkeit der Geschlechter wird betont. Die weibliche Art und Weise zu leben, zu arbeiten und zu gestalten wird beispielsweise den männlichen Arbeitsformen und von Männern geprägten Institutionen, die auf Rationalität, Härte, Durchsetzungsvermögen und Konkurrenzfähigkeit basieren, vorgezogen. Frauen bestimmen nun selbst darüber, wie eine „richtige“ Frau zu sein hat. Frauen wollen nicht den Männern gleichgestellt werden, da sie ihnen gegenüber eine Überlegenheit empfinden. Im Grunde genommen steht dieses Konzept jedoch nur für die normative Umkehrung der Geschlechter-Medaille und ist von einer demokratischen Geschlechterkultur weit entfernt. Mit der Annahme eines spezifisch weiblichen Wesens wird nicht nur das andere Geschlecht diskreditiert sondern auch all diejenigen Frauen, die sich nicht an der Norm „Weiblichkeit“ orientieren.

Gender-Differenzen: die geschlechtsspezifische Wesenhaftigkeit wird ebenso wie die normative Höherstellung des Weiblichen in Frage gestellt. Dieses Konzept eröffnet die Debatte um Differenzen zwischen Frauen, Differenzen zwischen Männern und Differenzen zwischen den Geschlechtern. Frauen und Männern werden Zuständigkeiten, Kompetenzen und Verantwortlichkeiten in allen Lebensbereichen zugeschrieben, ohne Männlichkeit oder Weiblichkeit an sich als höher- oder minderwertig zu betrachten. Durch eine solche Pluralisierung der Geschlechterzuschreibungen können die gelebten Realitäten deutlicher abgebildet werden. Frauen fordern und realisieren nicht nur ihre Beteiligung am öffentlichen Leben und am Arbeitsmarkt sondern auch die Beteiligung des Partners an der Hausarbeit und der Kindererziehung.

Gender-Intersektion: Neben dem als Strukturkategorie proklamierten Geschlecht und dem körperbezogenen biologischen Geschlecht spielen auch ethnische und sozio-ökonomische Aspekte sowie Alter bei der Konstruktion von Identitäten, Geschlechteridentitäten, kulturelle und ethnische Identitäten, eine Rolle. Die Bedeutung von „Weiblichkeit“ und „Männlichkeit“ wird eher entdramatisiert. Der kulturellen Herkunft, dem sozio-ökonomischen Status und dem Alter wird eine mindestens ebenso große Bedeutung beimessen, wenn es um das Miteinander von Menschen geht.“

Dieses Modell kennzeichnet sich auch dadurch, dass es eine wünschenswerte historische Entwicklung darstellen will: Von der Gender-Klassik, welche die Geschlechter in einem unüberwindbaren Dualismus zementiert, bis zur Gender-Intersektion, in welcher Geschlecht entdramatisiert wird.

Diese Konzepte sind, wie gesagt, aus der Perspektive

der Frauenforschung und –bewegung abgeleitet und tragen zum Teil auch deren perspektivische Handschrift. Dies tritt deutlich zutage in dem Konzept „Gender-Differenz“ zum Teil auch in „Gender-Defizit“. Wenn das „Gender-Differenz“-Konzept für Frauen gültig sein mag, so ist es fraglich, ob es auch aus einer männlichen Perspektive akzeptiert würde. Andere Konzepte sind, meiner Meinung nach, von einem männlichen Gesichtspunkt durchaus gültig. Ich versuche deshalb, einige Konzepte aus der Frauen- und aus der Männerperspektive zu betrachten.

Gender-Klassik und Gender-Defizit

Aus Frauensicht macht die Differenzierung dieser beiden Konzepte Sinn. Beide fußen auf der Annahme eines Frau-Seins, das gegenüber dem Mann-Sein als minderwertig bzw. defizitär beurteilt wird. Im Klassik-Konzept wird die weibliche Minderwertigkeit von den Frauen selbst akzeptiert. Das Defizit-Konzept geht, dank der Frauenbewegung, aus dem Klassik-Konzept hervor. Die Frauen akzeptieren die „klassischen“ Geschlechterverhältnisse nicht mehr, streben die Gleichstellung mit den Männern an, indem sie so werden wollen wie die Männer. Damit erkennen sie implizit das Defizitäre ihres aktuellen (also noch nicht angeglichenen) Frau-Seins an.

Aus Männersicht, glaube ich, stellen sich die Sachverhalte anders dar: Egal ob die Frauen ihre Minderwertigkeit bewusst akzeptieren oder ablehnen, die Minderwertigkeit bleibt in den Augen der Männer unverändert bestehen, solange die Frauen nicht zu Männern geworden sind. Und sollte es ihnen wider Erwarten gelingen, sich so wie Männer zu benehmen, ernten sie eine andere Art von Minderbewertung von Seiten der Männer: Sie werden als „Emanzen“ disqualifiziert. Der männliche Spott über die Emanzipationskämpfe der Frauen ist hinlänglich bekannt. Dem liegt die jahrhundertealte Überzeugung zugrunde, dass Frauen biologisch minderwertig sind (vgl. Sissa 2002, Berriot-Salvadore 2002). Frauen behalten ihre „defizitäre Natur“ auch dann, wenn es ihnen gelungen ist, es den Männern gleichzutun. Mir scheint es deshalb ratsam, die beiden Konzepte nicht zu trennen, wenn wir die Perspektive von Männern einnehmen. Bei der Analyse der Interviews werde ich deshalb nur von „Gender-Defizit“ sprechen.

Gender-Differenz

Dieses Konzept betont die „wesenhafte“ Andersartigkeit von Frauen und Männern. Für Frauen impliziert es gleichzeitig die Höherbewertung der Frau und bedeutete damit lediglich, wie Baltes-Löhr sagt, eine normative Umkehrung der klassischen Geschlechtermedaille. Diese Höherbewertung der Frau durch die Frauen mag historisch einer Phase der Frauenbewegung entsprechen. Mir scheint aber bei dieser Sicht der Dinge die Tatsache nicht beachtet zu werden, dass es auch Frauen gibt, die von der Andersartigkeit der Geschlechter ausgehen, damit jedoch nicht eine Höher- bzw. Minderbewertung des einen oder des anderen Geschlechts mitdenken,

sondern beide Geschlechter trotz Andersartigkeit als gleichwertig ansehen. Bei keiner der 28 von ihr interviewten Frauen konnte Baltes-Löhr das Konzept der Gender-Differenz identifizieren.

Das Gleiche trifft auch für Männer zu. Ich nehme sogar an, dass unter den Vertretern des Gender-Differenz-Konzeptes jene Männer, die beide Geschlechter als gleichwertig einschätzen trotz der Annahme einer wesenhaften Andersartigkeit, bei weitem häufiger sind, als jene anderen, die Frauen höher bewerten als Männer. (Allerdings fanden sich in unserer Stichprobe solche Männer nicht, wie noch zu zeigen sein wird.) Ich werde deshalb bei der Analyse der Interviews das Merkmal der Andersartigkeit als Kernmerkmal nehmen und die Höher- bzw. Gleichwertung der Frau als zwei mögliche Varianten des Konzepts ansehen. (Eine Minderbewertung der Frau gehört selbstverständlich dem Defizit-Konzept an.)

Bei der Analyse der Interviews unter dem Gesichtspunkt der Genderkonzepte stieß ich auf das Problem, dass die Äußerungen einer Anzahl von Interviewpartnern nicht eindeutig unter ein bestimmtes Genderkonzept zu subsumieren waren, sondern dass in ihnen zwei Konzepte in Erscheinung traten, welche in der historischen Entwicklung, wie Baltes-Löhr sie darstellt, nebeneinander liegen. Es handelt sich dabei um die Konzepte von Defizit und Differenz, sowie um die Konzepte Differenz und Differenzen. Das ist jedoch nicht sonderlich erstaunlich, wenn man die Tatsache zur Kenntnis nimmt, dass bei jungen männlichen Erwachsenen Geschlechterbilder nicht mehr so eindeutig und fraglos evident sind, wie das einmal der Fall gewesen sein mag. (Ich verweise auf das, was ich in Kapitel 4 dargelegt habe.) Welchem Genderkonzept ordne ich beispielsweise die Äußerungen eines Gesprächspartners zu, der sagt, es gebe keine typischen Unterschiede zwischen Männern und Frauen, es komme vielmehr auf das Individuum an (Gender-Differenzen), und der dann behauptet, Frauen seien besser für die Betreuung und Erziehung von jüngeren Kindern geeignet als Männer, weil sie dafür Qualitäten besitzen, die Männer nicht haben (Gender-Differenz)? Wenn er dann jedoch noch hinzufügt, der Mann sei besser für die Erziehung älterer Kinder und Jugendlicher geeignet, weil er eine Autoritätsausstrahlung habe, die der Frau abgehe – entspricht das dann nicht eher dem Defizit-Konzept? Die Aussagen der Interviewpartner sind, wie wir bereits feststellen konnten, von Brechungen, Ambivalenzen und sogar Widersprüchlichkeiten durchzogen, die eine Kategorisierung oft zu einem gewagten Unternehmen machen können.

Auch Baltes-Löhr ist diesem Phänomen begegnet. Nur neun der von ihr interviewten 28 Frauen konnte sie einem einzigen Konzept zuordnen, 14 Frauen ordnet sie zwei Konzepten zu, vier Frauen drei Konzepten und eine sogar fünf Konzepten. Die Spannweite reicht von Gender-Klassik bis zu Gender-Intersektion. Bei acht

Frauen identifiziert sie sowohl das Klassik- als auch das Differenzen-Konzept. Bei allen 13 Frauen, die sie dem Intersektions-Konzept zuordnet, stellt sie auch das Klassik-Konzept fest. Sie erklärt das damit, „dass Traditionalismen und die Überwindung ebendieser Traditionalismen nebeneinander existieren und so miteinander verwoben sein können, dass eine scharfe Trennung zwischen einzelnen Konzepten nur schwer möglich ist und somit nur wenig sinnvoll erscheint. Hier zeigt sich wiederum die Pluralität gelebter Verhältnisse und die Notwendigkeit differenzierender und der Pluralität Raum gebender Analysen“ (Baltes-Löhr 2006, 245). Baltes-Löhr zieht aus dem Nebeneinander unterschiedlicher Genderkonzepte auch die Schlussfolgerung, dass „gleichberechtigte Formen, wie im Konzept Gender-Differenzen gefasst, aber immer noch mit traditionellen Elementen des Geschlechterverhältnisses [einher gehen]. Hier deutet sich an, dass die Veränderung von Geschlechterverhältnissen als Prozess zu betrachten ist, der Altes wiederholt, mit neuen Elementen verknüpft und daraus etwas Neues, etwas Anderes konstruiert“ (Baltes-Löhr 2006, 240-241).

Wenn allerdings bei differenzierenden und der Pluralität Raum gebenden Analysen die Konzepte verschwommen werden, dann stellt sich die Frage, ob sie für solche Analysen tauglich sind. Konzepte stellen immer Reduktionen der empirisch festgestellten Vielfältigkeiten dar. Wenn ich gelebte Vielfältigkeit unter ein Konzept subsumieren will, muss ich notgedrungen reduktionistisch vorgehen. Dabei gehen notwendigerweise viele Informationen verloren.

Daraus ergibt sich für mich die folgende Konsequenz: Wenn ich die Interviewpartner den verschiedenen Genderkonzepten zuordne, dann geschieht das nur im Sinne einer Orientierung, nicht im Sinne einer definitiven Kategorisierung. Mit der Zuordnung zu einem Konzept müsste meistens eine Präzisierung mit dem Wort „tendenziell“ verbunden sein. Die Zuordnung eines Gesprächspartners zu zwei Konzepten sehe ich nur dann als berechtigt an, wenn es sich um zwei „benachbarte“ Konzepte handelt. Eine gleichzeitige Zuordnung unter solch gegensätzliche Konzepte wie Defizit und Differenzen betrachte ich nicht als sinnvoll, da damit jede Orientierung verloren geht. Diese Interviewpartner ordne ich unter die Kategorie „nicht entscheidbar“ ein.

Bei der Analyse stieß ich auf eine weitere Schwierigkeit: Wenn Männer beispielsweise im Rahmen eines Differenz-Konzeptes Frauen als gleichwertig beurteilen, ist dieses Konzept dann als „traditionell“ oder als „nicht-traditionell“ einzuordnen? Einerseits könnte die Annahme einer wesenhaften Verschiedenheit zwischen den Geschlechtern als „traditionelle“ Ansicht betrachtet werden, andererseits ist jedoch die Annahme einer Gleichwertigkeit nicht mehr einem traditionellen Orientierungsmuster verpflichtet. Des Weiteren,

wenn Frauen im Zusammenhang mit Kinderbetreuung und –erziehung höher bewertet werden als Männer, fällt das dann unter das alte Stereotyp von der Frau als prädestinierte Erzieherin (das es den Männern erlaubt, sich selbst weniger an die Familie zu binden) oder ist damit eine reale Höherbewertung der Frau verbunden? Somit ist dieses Genderkonzept nicht eindeutig auf der Achse „traditionelle – nicht-traditionell“ einzuordnen, es sei denn man klassiere alle Konzepte außer Gender-Differenzen und Gender-Intersektion als „traditionell“ ein. Aus diesem Grund scheint es mir nicht ratsam, die Dimension „traditionell – nicht-traditionell“ in meiner Analyse anzuwenden.

Bei der Analyse der Interviews werde ich also versuchen, die Bilder von Männlichkeit und Weiblichkeit nach drei Gesichtspunkten zu ordnen:

- nach dem Gesichtspunkt der Stereotypisierung,
- nach dem Gesichtspunkt Nature vs. Nurture,
- nach dem Gesichtspunkt der Genderkonzepte von Christel Baltes-Löhr, die sich für die vorliegende Untersuchung auf fünf reduzieren.

5.2.2 – Die eigene Untersuchung

Ich verbinde das Thema der Geschlechterbilder mit der Frage, wie die Gesprächspartner Männer und Frauen in der Erziehung sehen, ob sie ihnen differenziert spezifische Fähigkeiten zuschreiben oder nicht, ob es auch spezifische Eignungen bezüglich verschiedener Altersphasen der zu Erziehenden gibt. Unter „Erziehung“ verstehe ich sowohl die „private“, familiäre Erziehung als auch die professionelle. Letztere ist zu differenzieren in einen institutionellen Erziehungsbereich für künftige Erzieher und in einen institutionellen Schulbereich für angehende Lehrer. Die Verbindung von Geschlechterbildern mit Erziehung ist deshalb sinnvoll, weil die Untersuchung der Universität Luxemburg u.a. darauf ausgelegt war, Antworten auf die Frage zu erhalten, wie der

Genderaspekt in den Curricula verankert werden könnte. So war es ganz natürlich, dass das Thema der Erziehung immer in enger Nachbarschaft zu anderen Themen stand.

Bei der anschließenden Darstellung der Analysebefunde soll in zwei Schritten vorgegangen werden:

- Zuerst wird eine Übersicht der Befunde in tabellarischer Form mit den dazugehörigen Kommentaren gegeben. Diese Darstellung ist unvermeidlich mit einer starken Reduktion der Interviewdaten verbunden und kann keinesfalls ein Bild der Komplexität der Daten geben. Sie soll der Orientierung dienen.
- Anschließend wird eine Reihe von Interviewdaten exemplarisch dargelegt, um die Komplexität in den Äußerungen der Interviewpartner aufzuzeigen. Dabei wird die Problematik einer Zuordnung zu Kategorien sichtbar werden.

5.2.2.1 Übersicht

Die folgende tabellarische Übersicht soll aus den eben dargelegten Gründen mit Vorsicht gelesen werden. Von den 29 Befragten haben 22 Aussagen zu dem Thema gemacht. Sieben Interviewpartner sind entweder nicht dazu befragt worden oder haben Aussagen gemacht, die so spärlich sind, dass sie sich nicht für eine Inhaltsanalyse eignen.

Die folgende Tabelle gibt eine Übersicht über stereotype und nicht-stereotype Geschlechterbildern bei den Befragten, sowie darüber, ob sie Unterschiede auf biologische oder gesellschaftliche Faktoren zurückführen.

Aus Tabelle 5.2.1 wird ersichtlich, dass etwas über die Hälfte der Interviewpartner stereotype Vorstellungen über Frauen und Männer äußern. Ein Drittel von ihnen ist der Ansicht, dass die Geschlechterunterschiede naturbedingt sind, ein Viertel von ihnen führen diese auf gesellschaftliche Einflüsse zurück, während fünf beide Faktoren als wirksam ansehen.

Tabelle 5.2.1 – Geschlechterbilder: Stereotype und Nature vs. Nurture

	E	EG	LG	LS	Summe	
Stereotyp Unterschiede naturbedingt	1		2	1	4	12
Stereotyp Unterschiede sowohl natur- wie gesellschaftlich bedingt			1	4	5	
Stereotyp Unterschiede gesellschaftlich bedingt		2	1		3	
Nicht entscheidbar, ob Stereotyp vorliegt Unterschiede gesellschaftlich bedingt	2				2	2
Kein Stereotyp Unterschiede naturbedingt	1				1	8
Kein Stereotyp Unterschiede sowohl natur- wie gesellschaftlich bedingt		1			1	
Kein Stereotyp Unterschiede gesellschaftlich bedingt	1		1	1	3	
Kein Stereotyp Keine Aussagen, ob natur- oder gesellschaftlich bedingt		2		1	3	
Summe	5	5	5	7		22

E = Erzieher; EG = Graduierte Erzieher; LG = Grundschullehrer; LS = Sekundarschullehrer

Acht von 22 Interviewpartnern vertreten keine stereotypen Vorstellungen. Nur einer von ihnen ist der Ansicht, Geschlechterunterschiede seien naturbedingt, drei führen Unterschiede auf gesellschaftliche Faktoren zurück. Es scheint also ein Zusammenhang zwischen Stereotypen und der Rückführung von Geschlechterunterschieden auf biologische Faktoren zu bestehen. Zu bemerken ist ebenfalls, dass drei der acht Interviewpartner keine Aussagen über die Ursprünge von Geschlechterunterschieden machen: Da diese Unterschiede in ihren Augen nicht so bedeutsam

sind, ist es vielleicht auch nicht nötig, sich Gedanken über die Verursachungsgründe zu machen. Interessant sind die Unterschiede zwischen den Milieus: Während nur drei der zehn Erzieher und Graduierten Erzieher stereotype Vorstellungen vertreten, sind es bei den fünf Grundschullehrern vier und bei den sieben Sekundarschullehrern fünf. Worauf diese Differenzen zurückzuführen sind, ist im Augenblick nicht zu sagen, doch es ist nicht auszuschließen, dass bei den Erziehern Effekte der Berufsausbildung wirksam sind.

Tabelle 5.2.2 – Verteilung der Genderkonzepte auf die verschiedenen Ausbildungsgänge/zepte auf die verschiedenen Ausbildungsgänge

	E	EG	LG	LS	Summe
Konzept Defizit	1	1			2
Teils Defizit, teils Differenz	1	1	1	1	4
Konzept Differenz	2		3	4	9
Teils Differenz, teils Differenzen	1	1		1	3
Konzept Differenzen		2	1		3
Nicht einzuordnen				1	1
Summe	5	5	5	7	22

Nur zwei Gesprächspartner vertreten ein Defizit-Konzept, bei vier finden sich Anteile sowohl des Defizit-Konzepts sowie des Differenz-Konzeptes. Mehr als ein Drittel vertritt das Differenz-Konzept, jedoch nur ein Siebtel das Differenzen-Konzept. Bei drei Interviewten sind sowohl Anteile des Differenz- als auch des Differenzen-Konzeptes auszumachen. Die Konzepte „Gender-Tausch“ und „Gender-Intersektion“ nach Baltes-Löhr (2006) sind nicht vertreten. Was den Gender-Tausch betrifft, so könnte eingewendet werden, dass eine Anzahl von Männern es nicht für ausgeschlossen hält, einmal für eine

Zeit lang Hausmann zu werden. Ich ordne diese Äußerungen jedoch den Einstellungen zu, nicht den Geschlechtsidentitäten. Die Aussage, vielleicht einmal Hausmann zu werden, kann durchaus mit dem traditionellen Defizit-Konzept zusammengehen, wodurch die Ernsthaftigkeit der Aussage stark in Zweifel gezogen werden kann (ich verweise auf LS2 in Kapitel 5.1.2.4).

Die folgende Tabelle gibt einen Überblick über den Zusammenhang zwischen Genderkonzepten und stereotypen Vorstellungen.

Tabelle 5.2.3 – Kreuztabelle Genderkonzept x Stereotyp

	Stereotyp	Kein Stereotyp	Nicht zu entscheiden	S
Konzept Defizit	2			2
Teils Defizit, teils Differenz	4			4
Konzept Differenz	6	1	2	9
Teils Differenz, teils Differenzen		3		3
Konzept Differenzen		3		3
Nicht einzuordnen		1		1
Summe	12	8	2	22



Interessant ist, dass nicht nur das Defizit-Konzept, sondern auch das Differenz-Konzept bei den Befragten, mit nur einer Ausnahme, mit stereotypen Geschlechterbildern einhergehen (zwei Fälle sind in dieser Hinsicht nicht einzuordnen). Erwartungsgemäß ist das Konzept der Gender-Differenzen nicht mit stereotypen Geschlechterbildern verbunden.

Von den 29 Befragten haben sich 17 spezifisch zu der Frage geäußert, ob ein Zusammenhang zwischen Geschlecht und der Eignung für die Erziehung von Kindern und Jugendlichen bestehe.

Sieben von ihnen sagen aus, dass es keine geschlechtsspezifischen Unterschiede in dieser Hinsicht gebe. Sie sind den Genderkonzepten Differenz + Differenzen und Differenzen zuzuordnen. Einer von ihnen kann keinem Genderkonzept zugeordnet werden.

Zehn Interviewpartner behaupten, dass Männer und Frauen unterschiedliche Eignungen haben. Von diesen zehn sprechen sieben den Frauen generell eine bessere Eignung in diesem Bereich zu. Sie alle sind dem Differenz-Konzept zuzuordnen. Drei Interviewpartner differenzieren zwischen der Erziehung von (jüngeren)

Kindern und Jugendlichen, indem sie den Frauen die bessere Eignung für die Erziehung von (jüngeren) Kindern zusprechen, Männern hingegen die bessere Eignung für die Erziehung von älteren Kindern und Jugendlichen. Diese drei verteilen sich gleichmäßig auf die Genderkonzepte Defizit, Defizit + Differenz und Differenz. Interessant ist, dass es sich bei diesen drei Interviewpartnern um Erzieher handelt.

Im Zusammenhang mit dem Konzept der Gender-Differenz bleibt die Frage, ob Frauen gleich oder höher bewertet werden als Männer. Bereits in Kapitel 5.1 wurde darauf hingewiesen, dass den Frauen oftmals eine bessere Eignung in der Kinderbetreuung und -erziehung zugesprochen wird. Diese Zuschreibung ist auch im Zusammenhang mit den Geschlechterbildern festzustellen. Keiner der neun Befragten, die dem Differenz-Konzept zuzuordnen sind, hat Aussagen über eine allgemeine Gleich- bzw. Höherwertigkeit von Frauen in Bezug auf Männer gemacht. Sie stellten das Thema immer in einen Erziehungszusammenhang. Die folgende Tabelle gibt eine Übersicht.

Tabelle 5.2.5 — Im Rahmen des Differenzkonzepts:

	E	EG	LG	LS	Summe
Frauen im Allgemeinen tendenziell höher bewertet, in der Erziehung höher bewertet				2	2
Frauen in der Erziehung höher bewertet, keine Aussagen über Allgemein	1		3	1	5
Frauen in der Erziehung kleiner Kinder höher bewertet, Männer hingegen in der Erziehung älterer Kinder und Jugendlicher	1				1
Unentscheidbar				1	1
Summe	2	0	3	4	9

5.2.2.2 – Detaillierte Darstellung

Es sollen nun eine Reihe von Aussagen exemplarisch im Detail dargestellt werden. Die Äußerungen der Interviewpartner werden in zwei Abschnitte geteilt: Ein Abschnitt „Allgemein“, in welchem Bilder von Männlichkeit und Weiblichkeit im Allgemeinen dargestellt werden, und ein Abschnitt „Erziehung“, in welchem Vorstellungen über Männer und Frauen als Erzieher/innen dargelegt werden. Wird einer dieser Aspekte nicht erwähnt, wurde im Interview entweder nicht darüber gesprochen oder die Aussagen des Interviewpartners waren so spärlich oder so wenig aussagekräftig, dass sie nicht inhaltlich zu analysieren sind.

Am Schluss füge ich jeweils an, ob ich sie in die Kategorie „Stereotypen“ eingereiht habe oder nicht, ob die Interviewpartner Geschlechterunterschiede auf die „Natur“ oder die „Gesellschaft“ zurückführen, und welchem Genderkonzept ich die Aussagen zuordne. Diese Zuordnungen sind oftmals nur als tendenzielle zu verstehen und können des Öfteren auch Anlass zu Widerspruch geben.

Bei der Zuordnung zu Genderkonzepten gehe ich in manchen Fällen reduktionistisch vor im Unterschied zu Balthes-Löhr. Das ist beispielsweise der Fall bei Interviewpartner E8, bei welchem, je nach Aussage, sowohl ein Defizit- als auch ein Differenz- und sogar ein Differenzen-Konzept in Erscheinung treten. Ich entscheide mich dann aber für ein Konzept, welches meiner Interpretation zufolge dominierend ist. Wenn ein Gesprächspartner, wie E8, ein Defizit- oder Differenz-Konzept vertritt, aber die Bemerkungen einstreut, es käme auf den „Charakter“ oder den „Menschen“ an, dann jedoch fortfährt, Geschlechterunterschiede zu betonen, interpretiere ich seine Aussagen über individuelle Persönlichkeitseigenschaften nicht als dem Differenzen-Konzept verpflichtet. Ich interpretiere diese Aussagen als Abschwächung einer sonst zu radikal und stereotyp klingenden Merkmalszuschreibung an Frauen oder Männer.

Interviewpartner EG1

Allgemein: EG1 verneint zuerst, dass es markante Unterschiede zwischen Männern und Frauen gebe: Jeder Mensch (sic!) habe eine weibliche Seite, so wie jede Frau eine männliche Seite habe. Doch im weiteren Verlauf des Gesprächs treten in seinen Aussagen stereotype Vorstellungen zutage: Mädchen würden eher untereinander tuscheln, hinter vorgehaltener Hand flüstern, zanken, sie seien klatschsüchtig. Wenn „Frauensleute“ beisammen sitzen würden, habe er Lust ihnen zu sagen: „Soll ich den Kaffee und die Plätzchen bringen?“ Aus diesem Grund würden einige seiner Kommilitoninnen gemischte Gruppen vorziehen, weil diese Schwierigkeiten mit Jungen nicht bestehen. In einer rein weiblichen Gruppe werde

nämlich mehr „getuschelt“ als wenn ein Junge „dazwischen“ sei. Der Interviewpartner führt dieses Benehmen auf die dörfliche Tradition zurück, wo Frauen beisammen saßen und geplauscht haben, besonders ältere Frauen, Witwen, die sonst nichts anderes zu tun hatten.

Kommentar: Zu Beginn dieser Rede könnte man glauben, dass EG1 eher das Differenzen-Konzept vertreten wird. Aber die Anwendung des Wortes „Mensch“ auf den Mann und die Bezeichnung der Frauen als „Frauensleute“ lässt andere Tiefenschichten der Überzeugungen vermuten. Sie treten dann auch mit aller Deutlichkeit zutage, wenn er diese „Frauensleute“ näher beschreibt. Die hegemoniale Stellung des Mannes wird zum einen deutlich durch die Verwendung der Ausdrücke „Mensch“ vs. „Frauensleute“, zum anderen in der Überzeugung, dass es genügt, dass sich in Mann unter den „Frauensleuten“ befindet, um dem Zanken und der üblen Nachrede ein Ende zu bereiten — wofür ihm einige Frauen auch dankbar sind. Er führt das beschriebene weibliche Verhalten nicht auf „die Natur“ zurück, sondern auf eine alte gesellschaftliche Tradition, die noch aus dem agrarischen Milieu stammt. Diese Aussagen bestätigen, dass traditionelle und stereotype Geschlechterbilder nicht unbedingt mit der Annahme verbunden sind, dass Geschlechterunterschiede biologisch bedingt sind.

Der Diskurs dieses Interviewpartners zeigt besonders deutlich, wie habituelle Redeweisen durchdringen und sogar die Oberhand gewinnen, auch wenn zu Beginn der Rede eine ganz andere Haltung plakativ präsentiert wird.

(Stereotyp, Gesellschaft, Defizit-Konzept)

Interviewpartner E8

Allgemein: Im Zusammenhang mit unterschiedlichen Interessen von männlichen und weiblichen Adoleszenten und auf die Frage, ob sie vielleicht angeboren sein könnten, erklärt er: „Ich glaube nicht an diese genetischen Sachen.“ Später, im Zusammenhang mit der Arbeit im Kinderhort, sagt er, er könne der Arbeit mit Babies oder Kleinkindern kein Interesse abgewinnen, im Unterschied zu Frauen, und fügt hinzu: „Der Herr hat zwei Geschöpfe gemacht. Und das hat schon irgendwie seinen Grund.“ Etwas später sagt er schließlich, dass die Unterschiede doch „in der Natur“ von Mann und Frau liegen: „Das muss ja schon so sein, denn Frauen gebären Kinder. Und ich meine, die Physiognomie der Frau ist im Grunde ja auch so, um sich darum kümmern zu können, und ich meine, das Stillen und solche Sachen, das ist eben so ... Ich meine, die Kinder, die haben ein Manko, wenn sie nicht die Wärme der Mutter haben oder so.“

Und der Vater, der spielt eher im späteren Leben



eine Rolle, aber direkt, primär nach der Geburt, nicht. Ich meine, das ist bewiesen, das ist so!“ Jedoch, fügt er hinzu, diese Muttergefühle hätten nichts mit Kochen und Abspülen zu tun, und zwei Sätze später sagt er: „Und das Kochen, wenn man das mal einfach so betrachtet – was ist Kochen an sich? Das ist im Grunde genommen sein Kind ernähren, wenn ich das mal so sagen darf. Und das, würde ich sagen, das alles kann auf die Muttergefühle zurückgeführt werden.“

Erziehung: Auf die Frage, ob er in seinen Praktika anders gehandelt hätte, wenn er eine Frau wäre, antwortet er mit Nein. Er sei bestrebt, mit jedem gut auszukommen, das Geschlecht spiele dabei keine Rolle. Seine Einstellung sei da „schon etwas einzigartig“. Darauf stellt die Interviewerin die Frage etwas spezifischer: Ob es bei Jugendlichen einen Unterschied mache, je nachdem man als Mann oder als Frau mit ihnen arbeite. Das hänge viel vom Charakter ab, antwortet der IP. Generell könne er sagen, dass Frauen in Konfliktsituationen schneller zu schreien beginnen und danach erst mit den Adressaten reden. Frauen seien zudem nachtragend. Männer würden zwar auch laut reden, würden jedoch klar sagen, was das Problem sei, und danach sei es okay. Die Frau würde sofort zu weinen anfangen, wenn sie mit jemandem zu tun hat, dem es schlecht geht. „Das ist so eine Spielerei.“ Es gebe allerdings individuelle Unterschiede und es gebe auch Frauen, die nicht so seien. Der Mann hingegen gehe die Dinge sachlich an, „er ist rational“, wiegt ab, bevor er eine Entscheidung fällt. Er hat mehr Machtausstrahlung, besonders, wenn er mit der Faust auf den Tisch haut. Doch die Frauen haben „ein Plus“ und zwar im Kinderhort. Dieses „Plus“ der Frauen verdeutlicht er zuerst als etwas, was er selbst nicht besitzt: „Ich persönlich [fühle] mich als Junge nicht wohl bei ganz kleinen Babies. Und ich weiß auch nicht, was ich mit diesen zerbrechlichen Wesen Konstruktives machen soll.“ Frauen hingegen „haben da einfach mehr Empathie ... ich weiß nicht, vielleicht sind es Muttergefühle oder Mutterinstinkte“. Es folgt dann der oben zitierte Satz über Gott den Herrn, der zwei Geschöpfe geschaffen habe, und er fügt, in Bezug auf die Erziehung hinzu: „Jeder hat schon seine eigene Mission, würde ich sagen [...] Hier ist er besser und dort ist er nicht so gut.“

Kommentar: Zuerst streitet E8 eine biologische Verankerung von Genderunterschieden ab, um dann schließlich doch bei der „Natur“ anzukommen, ja sogar noch Gott mit ins Spiel zu bringen. Die Idee der Frau als Gebälerin bestimmt nun seine Ausführungen. Die stillende Mutter wird zur alleinigen Bezugsperson des Kleinkindes hochstilisiert. Der Vater spielt in dieser Zeit keine Rolle, was wissenschaftlich bewiesen sein soll – Anklänge an die attachment theory nach Bowlby. Selbst das Kochen wird zu einem Symbol des Stillens und die „Frau am Kochtopf“ zur

fürsorglichen Ernährerin ihrer Kinder verklärt. Die Frau wird dann in ihrer Eignung für den Jugendbereich gründlich disqualifiziert – obschon es da auch Ausnahmen gibt. Der Jugendbereich ist Sache des Mannes aufgrund von dessen Rationalität und Machtausstrahlung. Diese Aussagen verweisen eindeutig auf das Defizit-Konzept, obschon E8 auch auf die Bedeutung des „Charakters“ hinweist, was eher als Differenz-Konzept zu interpretieren wäre. Doch die Defizite der Frau werden durch ihre besondere Eignung für die Kleinkindbetreuung kompensiert, bei welcher der Mann seinerseits wieder kläglich versagt. Und so kommt es zu einer sauberen und gottgewollten Aufteilung von Kompetenzbereichen, in denen jeweils Frau und Mann ihre je eigene Mission gut erfüllen können. Also insgesamt doch ein Differenz-Konzept?

Aber diese Zuordnung erscheint doch wieder zweifelhaft angesichts der stereotypen Vorstellungen über Männlichkeit und Weiblichkeit, die hier zutage treten. Es handelt sich um die alten Stereotypen, wonach die Frau (die ihrem Wesen nach Mutter ist) als sanfte Fürsorgerin für die zerbrechlichen Babies und Kleinkinder bestimmt ist, der Mann hingegen für die Erziehung der schwierigen Jugend weitaus bessere Voraussetzungen mitbringt als die Frau. Die Wesensmerkmale, welche die traditionellen Geschlechterstereotype charakterisieren, zeigen sich hier in aller Deutlichkeit: Emotionalität vs. Rationalität, Einfühlsamkeit vs. Härte, Weichheit vs. Stärke. Das sind die Orientierungsmuster einer hegemonialen Männlichkeit. Bei dem Interviewpartner dringt damit ein Habitus hegemonialer Männlichkeit durch. Weshalb ich dann doch definitiv das Genderkonzept dieses jungen Mannes dem Defizit-Konzept zuordne. (Stereotyp, Natur, Defizit-Konzept)

Interviewpartner LS2

Allgemein: LS2 wurde nicht explizit zu Geschlechterbildern befragt, spricht aber implizit darüber im Zusammenhang mit dem Thema der Diskriminierung (vgl. Kap. 5.3.2). Die Tatsache, dass Frauen in leitenden Positionen unterrepräsentiert sind, erklärt er mit drei „Faktoren“: Gesellschaftliche Barrieren, die biologische Natur der Frau (d.h. dass die Frau Kinder gebären kann) und die psychische Natur der Frau (sie „kann sich nicht selbst helfen“, weil sie nicht so „karrieresüchtig“ wie Männer und keine „Kämpfernatur“ ist).

In der Schule würden Mädchen generell bessere Leistungen erbringen und seien disziplinierter. Er selbst unterrichtet Informatik und Deutsch. Im ersten Fach sei die Motivation bei den männlichen Schülern erheblich besser als bei den weiblichen, die etwas unbeholfen seien. Im Fach Deutsch sei es umgekehrt. Auf die Frage, wie er sich diese

Unterschiede erkläre, sagt er, es werde vielleicht verstärkt durch Rollen, Rollenverständnis, durch Erziehung, aber er denke schon, dass es da auch biologische Grundlagen gebe. Mädchen seien vom Typ her, von der Natur her eher ruhiger und Jungen eher lebendiger, eher unruhig. Sie würden eher dazu neigen, Streiche zu spielen, den Unterricht zu stören. Mädchen hätten dazu nicht unbedingt Lust oder den Trieb.

Kommentar: Im ersten Abschnitt tritt ein Defizit-Konzept zutage: Frauen sind aufgrund ihrer Biologie und ihrer Psyche weniger für leitende Positionen geeignet. Im zweiten Abschnitt weist er auf Differenzen zwischen Jungen und Mädchen hin, die er jedoch jeweils weder höher noch minder bewertet, was eher dem Differenz-Konzept entspricht. Zum Thema Erziehung beziehen sich die Aussagen nur auf ein einziges Merkmal, sodass sie nicht eindeutig zu interpretieren sind.

(Stereotyp, Natur + Gesellschaft, Defizit-Konzept + Differenz-Konzept)

Interviewpartner EG3

Erziehung: EG3 sagt, er habe sich „immer strikt geweigert anzunehmen, dass die Frauensleute bessere Erzieher [sic!] seien und so was im Blut haben.“ Männer und Frauen würden sich gleich gut für die Erziehung eignen. Ihre Verhaltensweisen seien jedoch unterschiedlich, dagegen könne man auch nichts tun: Der Mann sei vielleicht mehr auf Sport orientiert, autoritärer, strenger, die Frau vielleicht ein bisschen nachgiebiger, eher gefühlsorientiert. Männer und Frauen würden „unterschiedliche Werte vermitteln“. Jedoch ergänzen sich die Geschlechterunterschiede vortrefflich in der Erziehung, sodass ein Team, in welchem Frauen und Männer arbeiten, besser sei als ein gleichgeschlechtliches. Der Mann spiele als professioneller Erzieher eine wichtige Rolle, denn „er verkörpert ja die Vaterrolle“, die den Kindern im Hort vermittelt werden könne. Denn in der Familie würden die Kinder den Vater „vielleicht nur eine halbe Stunde sehen, wenn er nach Hause kommt, und dann müssen sie ins Bett“. Sie könnten die Vaterrolle in der Familie „nicht erleben“, sie wüssten auch nicht, „was ein Vater tut, wie er sich verhält“. Der Mann im Hort, in den Kinderheimen, usw. vermittele „die Werte der Väter“, und die Kinder könnten „sich dann trotzdem ein Bild machen von den zwei Geschlechtern, die Unterschiede, die Gemeinsamkeiten, usw.“ Es sei nicht gut, nur von Frauen erzogen zu werden, denn so könne man sich in Situationen, die von Männern dominiert werden, nicht zurechtfinden.

Kommentar: Es finden sich hier Hinweise auf ein Orientierungsmuster hegemonialer Männlichkeit, wenn der Interviewpartner den Ausdruck „Frauensleute“ verwendet und wenn er von Frauen als „Erzieher“ und nicht als „Erzieherinnen“ spricht. Wie in Kapitel 5.5 im Zusammenhang

mit geschlechtersensibler Sprache zu sehen sein wird, vertritt dieser Interviewpartner eine extrem ablehnende Haltung gegenüber einem symmetrischen Sprachgebrauch, weil er sich als Mann von einem solchen bedroht fühlt. Auch die Eigenschaftszuschreibungen an Frauen (nachgiebig, gefühlsorientiert) und an Männer (sportlich, autoritär, streng) weisen in diese Richtung. EG3 scheint also ein Defizit-Konzept zu vertreten.

Doch gleichzeitig zeigt sich ein Gleichheitsdiskurs: Männer und Frauen eignen sich gleich gut für die Erziehung, sie vermitteln nur unterschiedliche Werte, die sich vortrefflich ergänzen. In diesem Sinne wären die fraulichen Eigenschaften den männlichen gleichwertig. Dass der männliche Erzieher den Kindern und Jugendlichen ein Bild des Vaters und die Werte des Vaters vermitteln kann, spricht nicht eo ipso für eine männliche Überlegenheit, angesichts der Tatsache, dass in vielen Familien seiner Adressaten der Vater mehr oder weniger abwesend ist. All das spricht eher für ein Differenz-Konzept der Gleichwertigkeit von Frauen und Männern.

Ich sehe demgemäß in diesen Äußerungen sowohl ein Defizit-Konzept als auch ein Differenz-Konzept zum Ausdruck kommen. Allerdings wird sich im weiteren Verlauf der Analyse zeigen — wenn die Themen der Diskriminierung, der Genderthematik in der Ausbildung und der geschlechtersensiblen Sprache angegangen werden —, dass dieser Interviewpartner einen besonders stark ausgeprägten männlichen hegemonialen Habitus zum Ausdruck bringt.

(Stereotyp, Gesellschaft, Defizit-Konzept + Differenz-Konzept)

Interviewpartner E5

Allgemein: Der Gesprächsteilnehmer sagt, zwischen Jungen und Mädchen gebe es, in jungem Alter, mehr Ähnlichkeiten als Unterschiede, „außer dass Jungen normalerweise etwas draufgängerischer sind“. Kleine Kinder hätten mehr oder weniger die gleichen Interessen. Erst im Lauf der weiteren Entwicklung würden gesellschaftliche Geschlechterbilder einen Einfluss nehmen, besonders in der Pubertät. Die Medien würden dabei eine große Rolle spielen, ebenso wie die Schule. Auf die Frage, ob „die Natur“ auch eine Rolle spiele, weiß er keine Antwort zu geben.

Erziehung: Sowohl Männer wie Frauen würden sich für den Erziehungsberuf eignen, Frauen allerdings bei kleinen Kindern besser, „weil die auch schwanger werden“ und das Kind stillen. Hingegen sei „nicht jeder Mann dafür geeignet, den ganzen Tag mit einem Kind zu verbringen“. Auf der anderen Seite hätten aber auch die Männer ihre Vorzüge: „Normalerweise ist der Mann staturgemäß ein bisschen besser gebaut als die Frau“ und „bringt Kraft mit“. Seine kräftige

Stimme kommt ihm dabei zugute, und die Kinder oder Jugendlichen wissen: „Es ist was anderes, wenn ein Mann schreit als wenn eine Frau schreit.“ Aus diesen Gründen „kompensieren“ sich Mann und Frau recht gut. Die bessere – psychologische – Eignung der Frau für die Kindererziehung sei das Resultat ihrer geschlechtsspezifischen Sozialisation. Interessanterweise sagt E5 an anderer Stelle, dass er selbst beruflich am liebsten mit Kindern arbeiten würde.

Kommentar: Auch hier wieder die Präsentierung der Frau als Gebärerin und sanfte, fürsorgliche Mutterfigur, und des Mannes als imponierende Machtfigur, der aufmüpfige Kinder und Jugendliche in ihre Grenzen verweist und sie auf den rechten Weg führt. Diese Äußerungen stehen in Einklang mit dem, was E5 im Zusammenhang mit der Aufteilung der Kinderbetreuung und –erziehung in der Familie sagt (vgl. 5.1): Die Mutter sollte ihren Beruf (zumindest zeitweilig) aufgeben und ganz zu Hause bei den Kindern bleiben, denn erstens sei es die Mutter, die das Kind stille und nicht der Vater, und zweitens sei nicht jeder Mann dafür geeignet, den ganzen Tag mit einem Kind zu verbringen – wozu die Frau normalerweise durchaus fähig sei.

(Stereotyp, Gesellschaft, Defizit-Konzept + Differenz-Konzept)

Interviewpartner LS1

Allgemein: Die Frau sei „eher die soziale Person“ im Vergleich zum Mann, sagt LS1. Männer würden eher die aggressive Rolle übernehmen, Frauen eher die schlichtende Rolle. „Das ist vielleicht auch die Ursache dafür, dass die Natur will, dass die Frauen sich mehr um Kinder kümmern, weil das besser ist für die Entwicklung der Kinder, wenn man zarter mit ihnen umgeht. [...] Es ist ja schon seit jeher so. Bei den Urmenschen schon ist der Mann zur Jagd gegangen und die Frau hat sich um die Kinder gekümmert.“ Er fragt sich, ob die heute festzustellenden Eigenschaften von Mann und Frau ein Überbleibsel jener Zeit sind, aber in unserer Gesellschaft hätten wir die Möglichkeit, uns über die Naturgegebenheiten hinwegzusetzen. Auch bei Kindern seien bereits Unterschiede festzustellen. Mädchen und Jungen würden sich ganz anders entwickeln, Mädchen würden früher selbständig, würden früher sprechen lernen, früher sauber werden als Jungen. Das habe er bei eigenen Kindern festgestellt, es aber auch allgemein bestätigt gesehen. Das müsse „irgendwie biologische Ursachen“ haben, denn in der eigenen Familie werde die Tochter nicht anders behandelt als die Söhne.

Erziehung: Auch was die Erziehung betrifft, gebe es Unterschiede zwischen Mann und Frau, die biologisch festgesetzt seien. „Ich würde vielleicht sage, es liegt in der Natur des Menschen, dass

die Frau, weil sie ja auch Kinder auf die Welt setzt, einfach näher zu den Kindern ist und sich dementsprechend mehr für die Kinder interessiert. [...] Ich stelle auch bei mir fest, dass ich – obschon ich meine Kinder sehr liebe – ich habe aber kein so starkes Interesse für meine Kinder wie das bei meiner Frau der Fall ist. Woran das liegt, weiß ich nicht. Aber man merkt im Allgemeinen, dass Männer einfach weniger Interesse an einem Kind haben.“ Er sei der Meinung, dass das „biologisch festgelegt“ sei und „irgendwo in den Genen liegt“. Kommentar: Die Höherbewertung der Frau im sozialen Bereich tritt eindeutig zutage. Aber Frauen sind – vielleicht – Männern auch in anderen Lebensbereichen überlegen: Mädchen entwickeln sich schneller als Jungen, sind früher selbstständig, usw. Aus den Äußerungen des Interviewpartners kann man jedoch nicht mit Sicherheit schließen, dass er Frauen generell höher bewertet als Männer. Im sozialen Bereich, und dort vor allem in der Erziehung, ist es jedoch der Fall. LS1 fasst als Grund des Geschlechterunterschiedes neben biologischen Faktoren auch gesellschaftliche ins Auge, misst ersteren dann jedoch die größere Bedeutung zu.

(Stereotyp, Natur, Differenz-Konzept)

Interviewpartner LS5

Allgemein: Auf die Frage, ob es so etwas wie „typisch Frau“ und „typisch Mann“ gebe, antwortet er: „Ich würde sagen, Frauen haben unterschiedliche Denkweisen oder oft eine andere Art und Weise zu denken wie Männer. Frauen legen viel mehr Wert darauf und haben auch eine größere Fähigkeit, sich in eine andere Person hineinzusetzen und mit ihr umzugehen. Ein Mann hingegen hat das nicht, oder weniger. [...] Deshalb haben es Frauen auch leichter, mit einer Person zu kommunizieren und Konflikte zu verhindern. Männer sind oft draufgängerischer, weniger verantwortungsbewusst als Frauen.“ Als er dann sagt, er müsse jetzt noch etwas Positives an den Männern finden, entgegnet die Interviewerin, nein, das müsse er nicht, und fragt ihn gleich, ob er es gut finde, wie es sei, worauf der LS5 antwortet: „Ich finde es gut, dass es so ist. Es macht das Leben in einer Beziehung interessanter. Im Großen Ganzen ist es schon gut, natürlich die positiven Seiten. Es gibt natürlich auch negative Seiten, zum Beispiel die Chancenungleichheit. Das sind Dinge, die ich nicht so gut finde.“ Er ist der Meinung, dass die Gründe für diese unterschiedlichen Eigenschaften sowohl biologischer als auch gesellschaftlicher Natur seien.

Kommentar: Es wäre interessant gewesen zu erfahren, ob LS5 in seinem Differenz-Konzept die Frauen höher bewertet als die Männer, oder ob er eher eine Gleichwertigkeit annimmt. Leider konnte er sich nicht diesbezüglich äußern. Die

Eigenschaften, die der Frau zuspricht und Männern abspricht, die kontrastierenden Merkmale, denen er Frauen und Männern zuschreibt, zeigen in die Richtung eines Geschlechterstereotyps. (Stereotyp, Natur + Gesellschaft, Differenz-Konzept)

Interviewpartner LS7

Allgemein: Auf die Frage, ob etwaige Unterschiede zwischen Männern und Frauen naturgegeben oder durch Sozialisation bedingt seien, antwortet er – als Historiker: „Wenn ich es vom historischen Standpunkt aus betrachte, war die Rollenverteilung schon bei den Urmenschen so, dass der Mann zur Jagd ging und die Frau daheim saß und Kirschen sammeln ging und Himbeeren und Erdbeeren und sich um die Kinder gekümmert hat und dafür gesorgt hat, dass etwas auf dem Tisch war. [...] Ich glaube, es liegt teilweise in der Natur, aber gleichzeitig auch an der Erziehung, am Verlauf der Geschichte.“ Das ursprüngliche Verhältnis habe sich im Lauf der Geschichte reproduziert. Es kämen da verschiedene Faktoren zusammen, historische, kulturelle, soziologische, psychologische.

Auf die Frage, warum Mädchen, trotz besserer schulischer Leistungen, bescheidenere Berufswünsche haben als Jungen, antwortet er, Mädchen seien vielleicht realistischer als Jungen, würden mit zwei Füßen auf dem Boden stehen. Jungen dagegen würden die tollsten Berufsphantasien entwickeln, wie Astronaut oder Fußballstar werden. Mädchen seien da realistischer. Vielleicht hätten sie auch Angst vor Misserfolg. Es komme hinzu, dass bei den Mädchen „die biologische Uhr tickt“, d.h. dass viele Mädchen später Kinder haben wollen. Hingegen „bei den Jungen, da gibt es keine biologische Uhr, die tickt.“ Deshalb wollen die Mädchen vielleicht keine langen Studien in Angriff nehmen, sondern so schnell wie möglich Geld verdienen, um eben mit der biologischen Uhr fertig zu werden. „Denn sie wollen eben Kinder kriegen.“

Erziehung: Bereits bei den Urmenschen seien die Kinder näher zur Mutter gewesen und so sei es auch heute noch. Wenn er selbst Probleme hatte, habe er sich an seine Mutter gewandt, nicht an seinen Vater. Frauen seien zartfühlender, könnten besser zuhören, hätten mehr Geduld als Männer. Frauen könnten etwas zwei oder drei Mal erklären, dazu fehle es den Männern an Geduld. Sie versuchten eher „mit der Brechstange“ vorzugehen, was er auch bei sich selbst im Beruf feststelle. Deshalb hätten Kinder und Jugendliche eher die Tendenz, sich an eine Frau zu wenden. Deshalb sei es auch gut, dass in den Kinderhorten und Kindergärten mehrheitlich Frauen arbeiten. Kleine Kinder hätten es einfacher mit einer weiblichen Bezugsperson.

Kommentar: Es ist nicht einfach, die Aussagen dieses Interviewpartners einem Genderkonzept

zuzuordnen. Einerseits treten die bekannten traditionellen Stereotype in Erscheinung mit Verweis auf den „Urmenschen“, die eher für ein Defizit-Konzept sprechen, allerdings ohne Abwertung der Frau. Andererseits spricht er Frauen, besonders im Erziehungsbereich, Qualitäten zu, die Männer nicht besitzen, was eher in die Richtung eines Differenz-Konzeptes weist. Interessant an den Aussagen ist, dass er, als Historiker, historische, kulturelle, soziologische und psychologische Ursachen für die Geschlechterunterschiede nennt, dann aber auf die Naturgebundenheit der Frauen hinweist, die bei Männern so nicht existiere. (Stereotyp, Natur + Gesellschaft, Differenz-Konzept)

Interviewpartner E3

Allgemein: Der Redeverlauf ist ähnlich wie bei E8. Der Gesprächspartner sagt, der wesentliche Unterschied zwischen Mann und Frau sei der, dass die Frauen Kinder kriegen können. Sonst findet er keine Unterschiede zu nennen. „Die beiden sind Menschen. Jeder kann das Gleiche tun.“ Jungen und Mädchen hätten unterschiedliche Spielinteressen, diese seien jedoch anerzogen. Man könne Jungen und Mädchen genauso gut „umgekehrt“ erziehen. „Aber, fügt er dann hinzu, die Mädchen suchen sich manchmal ihre Lieblingsspielsachen von selbst aus. Wenn man zwei Sachen vor sie hinlegen würde, würden sie vielleicht eher die Puppe wählen. Ich denke jetzt mal, dass das auch in ihrer Natur liegt.“ Etwas später macht er folgende Aussagen: „Ich denke, der größte Teil ist Natur, sowieso. Denn sonst ... [überlegt] ... ja, ich denke, der größte Teil ist Natur. Die Natur hat ja auch der Frau die Rolle gegeben, eben Kinder zu kriegen, also muss sie automatisch ... denn da sind ja viele Emotionen drin, die der Mann an sich gar nicht mitkriegt in den neun Monaten, und auch wenn das Kind herauskommt und so. Das sind Sachen, dafür hat die Frau, würde ich sagen, ein bisschen mehr, weil sie mehr diese Beziehung zum Kind hat ... Deshalb, denke ich, gibt es mehr Frauen im sozialen Bereich. Alles von Natur aus, würde ich sagen.“ Erziehung: Frauen seien sensibler als Männer, was möglicherweise mit ihrer Natur zusammenhänge. „Frauen haben manchmal vielleicht einfach mehr Verständnis, sie nehmen sich mehr Zeit. Und die Männer sind eben manchmal ein bisschen rabiater, ein bisschen einfacher, ja, ohne viel zu überlegen. Aber das Ziel, das sie erreichen wollen, ist immer das gleiche, ob Mann oder Frau. Beide versuchen lieb zu sein, den anderen zu verstehen. [...] Aber das ist von Mensch zu Mensch verschieden. Also, ich denke, im Grunde gibt es da keinen Riesenunterschied.“

Kommentar: Zuerst macht E3 den Unterschied zwischen Mann und Frau an einem rein physischen Fakt fest, der jedoch keine Einflüsse auf



psychische Fakten habe. Das Menschsein, das beiden gemeinsam ist, ist das Grundlegende. Diese Aussagen weisen eindeutig auf ein Differenzen-Konzept hin. Doch dann stellt er unterschiedliche Spielinteressen bei Mädchen und Jungen fest, die er – konsequenterweise – auf eine unterschiedliche Sozialisation zurückführt. Die Sozialisation könnte im Prinzip auch „umgekehrt“ verlaufen, denn das Physische hat ja keinen Einfluss auf das Psychische. Dann jedoch erfolgt ein Bruch: Mädchen wählen Puppen als Spielsachen von Natur aus, das Faktum, dass Frauen Leben gebären können, hat doch einen Einfluss auf das Psychische sowie auf das Soziale. Die soziale Rolle der Frau ist ihr von der Natur gegeben. Aber ihre besondere Sensibilität in Bezug auf Kinder entsteht aus der Schwangerschaft, also aus einer Lebenserfahrung. Im Erziehungsbereich haben die Frauen Qualitäten, die den Männern abgehen, doch er relativiert diese Aussagen wieder, kommt auf das zu Anfang Gesagte zurück (von Mensch zu Mensch verschieden) und beschließt seinen Diskurs mit einer versöhnlichen Note: Männer und Frauen wollen eins: lieb sein. Das ist das Verbindende, das Unterschiede glättet. Ich möchte hinzufügen, dass sich hier die mangelnde Eindeutigkeit des Naturbegriffs, von der ich bereits gesprochen habe, zeigt. Der besondere Bezug, den Frauen zu Kindern haben, ist das Resultat ihrer persönlichen Schwangerschafts- und Geburtserfahrungen. Diese sind insofern „naturegebunden“, als nur die Frauen gebären können. Psychische Eigenschaften entstehen durch Lernprozesse, aber es ist von der „Natur“ festgelegt, welche Erfahrungen die einen machen können und die anderen nicht.

(Kein Stereotyp, Natur, Differenz-Konzept)

Interviewpartner EG2

Allgemein: Er äußert sich nur über unterschiedliche kognitive Fähigkeiten von Mädchen und Jungen, die im Schulbereich in Erscheinung treten: die Jungen seien den Mädchen in Mathematik und technischen Fächern überlegen, die Mädchen umgekehrt den Jungen in den Sprachfächern. Diese Verschiedenheit sei in einer unterschiedlichen Nutzung des Gehirns „biologisch verankert“.

Erziehung: Die Tatsache, dass mehr Frauen den Erziehungsberuf wählen, hänge mit ihrer Sozialisation zusammen, sagt EG2, aber wesentliche Unterschiede zwischen Mann und Frau hinsichtlich Erziehungsverhalten oder –fähigkeiten gebe es nicht, die Frage, ob eine Frau und ein Mann etwas Spezifisches in die Erziehung einbringen könne, findet er nicht sinnvoll. Entscheidend sei, was der individuelle Mensch gelernt habe. Dann fügt er allerdings hinzu, dass Männer besser in einem „harten“ Jugendbereich (z.B. Drogen, Delinquenz) geeignet seien als Frauen, weil sie physisch stärker seien als diese. Aber sonst spiele das Geschlecht

keine Rolle, wesentlich sei „die Persönlichkeit“ des oder der Erziehenden.

Kommentar: In Zusammenhang mit Erziehung vertritt EG2 ein Differenzen-Konzept, das allerdings durch Elemente des Differenz-Konzeptes abgeschwächt wird. Was die kognitiven Fähigkeiten von Mädchen und Jungen betrifft, tritt ein Differenz-Konzept zutage.

(Kein Stereotyp, Natur + Gesellschaft, Differenz-Konzept + Differenzen-Konzept)

Interviewpartner E4

Allgemein: Vorauszuschicken ist, dass E4 sich selbst als „verweiblicht“ bezeichnet. Er sagt, „den Mann“ und „die Frau“ gebe es nicht, es gebe nur gesellschaftliche Vorstellungen, „Archetypen“, die „in den Köpfen drin“ seien. Mann und Frau seien ebenso wenig zu definieren wie der Mensch. Biologisch gebe es Unterschiede, und zwar im Körperbau: Männer seien physisch stärker als Frauen.

Erziehung: Nach seinen bisherigen persönlichen Praktika-Erfahrungen habe sein Geschlecht keine große Rolle bei Kindern gespielt. Aber, abgesehen von ihm selbst, habe er festgestellt, dass ein Junge eher zu einer Frau gehe und bei ihr weine, wenn er geschlagen worden sei (vorausgesetzt er befinde sich in einem Alter, in dem ein Junge noch weinen darf), bei einem Mann hingegen „kehre er eher den Macho, den harten Burschen hervor“. Für männliche Erzieher sei der Jugendbereich am besten geeignet, weil sie den Jugendlichen eine Identifikationsfigur abgeben könnten, sowie der Pflegebereich, wo sie ihre Körperkraft einsetzen könnten. Selbst möchte er jedoch nicht mit Jugendlichen arbeiten: „Da würde ich untergehen. Mit meiner Persönlichkeit würde ich da untergebuttert werden. [...] Da geht es darum, hart zu sein, und das ist nicht meine Sache.“

Kommentar: Die Äußerungen des Interviewpartners weisen zuerst auf ein Differenzen-Konzept hin. Das unterschiedliche Verhalten von Jungen gegenüber weiblichen und männlichen Erziehungspersonen stellt er Faktum fest, ohne zu sagen, dass Jungen auch so sind. Doch es treten auch Elemente des Differenz-Konzeptes in Erscheinung, wenn er von der besseren Eignung von Männern im Jugend- und Behindertenbereich spricht. Sich selbst zählt er allerdings nicht zu diesen starken Männern, sondern bezeichnet sich als „verweiblicht“.

(Kein Stereotyp, Gesellschaft, Differenz-Konzept + Differenzen-Konzept)

Interviewpartner EG4

Allgemein: „Ich habe ja schon vorhin gesagt, dass es auf den Mensch ankommt“, sagt EG4. „Es ist ja nicht alles schwarz oder weiß. Es gibt keine typischen Jungen und Mädchen. Jeder Mensch ist einzigartig, ob er nun ein Mann oder eine Frau ist.“ Entscheidend sei „die Persönlichkeit“, die sowohl von der Gesellschaft wie von den Genen geformt werde.

(Kein Stereotyp, Differenzen-Konzept)

Interviewpartner EG6

Allgemein: EG6 ist der Meinung, dass die Rolle des Mannes in der Gesellschaft momentan der größten Veränderung unterworfen sei und dass der Mann, im Vergleich zu früher, sich „weniger männlich“ verhalten könne. Jemand, der Pädagogik und Psychologie studiert habe, würde einsehen, dass „Partnerschaft teilen“ heiße, dass diese Partnerschaft auf alle Lebensbereiche anwenden müsse.

Erziehung: Er weist auf die Wichtigkeit von Männern in der institutionellen Erziehung hin: Besonders wichtig sei die Präsenz eines Mannes für Kinder, die monoparental von ihrer Mutter erzogen würden. Er befürwortet geschlechtergemischte Arbeitsteams, damit die Kinder sowohl von Frauen wie von Männern betreut werden.

Kommentar: EG6 äußert sich zwar nicht spezifisch zu Frauen und Männern, aber seine Aussage über den notwendigen Wandel des Identitätskonzepts von Männern spricht meines Erachtens für ein Differenzen-Konzept.

(Kein Stereotyp, Differenzen-Konzept)

Interviewpartner LG3

Allgemein: Er sagt, er glaube nicht, dass es irgendeinen Bereich gebe, in welchem Männer oder Frauen größere Fähigkeiten hätten. Angeborene männliche oder weibliche Eigenschaften gebe es nicht. Falls es sie gebe, seien sie durch die unterschiedliche Sozialisation bedingt.

Erziehung: In Einklang damit spricht der IP nicht von spezifischen Eigenschaften von Lehrerinnen und Lehrern, sondern von den tradierten Bildern, welche die Kinder über Lehrerinnen und Lehrer haben. Diese Bilder bestimmen ihr Verhalten gegenüber der Lehrperson. Im weiteren Verlauf des Gesprächs geht der Interviewpartner aber nur auf das Bild des Mannes resp. Lehrers ein: Bestimmend ist seine starke Stimme, die Respekt einflößt. Für Jungen hat der Lehrer eine Vorbildfunktion.

Kommentar: Trotz des am Ende in Erscheinung tretenden Differenz-Konzeptes, überwiegen die Aussagen im Sinne des Differenzen-Konzepts, sodass ich sie unter letzteres Konzept einreihe.

(Kein Stereotyp, Gesellschaft, Differenzen-Konzept)

Es sei noch angemerkt, dass nur zwei Männer von einer Veränderung der Männerrolle und des männlichen Geschlechtsbildes gesprochen haben. Es handelt sich um den eben dargestellten EG6 und um LS9, welchen ich nicht einem Genderkonzept zuordnen konnte, weil er nicht über Geschlechtsidentitäten sprach.

LS9 sagt: „Ich bin davon überzeugt, dass die Männer es in Zukunft nicht einfacher haben werden, vor allem die jungen. Der Druck wird immer größer werden, davon bin ich überzeugt. Die Rolle des Mannes in der Gesellschaft — früher war sie klar: Der Mann ging arbeiten und hat das Geld verdient. Das fällt jetzt weg, und es ist auch gut so. Aber sich neu orientieren — und das ist meiner Meinung nach eine Phase, in der viele Jungen oder Männer im Augenblick drin sind — das ist immens schwierig. Seine Rolle da neu zu finden. Ich bin gespannt, was in Zukunft dabei herauskommen wird. Das hat auch mit unserer Gesellschaft zu tun. Es ist eben so, dass die Frauen nicht nur mehr da sind, um Kinder zu machen und am Kochtopf zu stehen, sondern sie wollen auch beruflich Karriere machen. Und da werden sich viele Männer irgendwann einmal nicht mehr in ihrer Rolle zurechtfinden. Sie gehen dann auch arbeiten oder sie gehen zum Teil nicht mehr arbeiten, sie werden zum Teil Hausmann, was ich auch absolut in Ordnung finde. Aber es wäre wirklich interessant zu wissen, wie viele Männer sich in ihrer Rolle wirklich wohl fühlen werden.“

5.2.2.3 – Fazit

Aus der Übersicht ergibt sich, dass die Hälfte der befragten Männer stereotype Geschlechterbilder äußern, in welchen geschlechtsbedingte Unterschiede zwischen Frauen und Männern stark hervor gehoben und „dramatisiert“ werden. Nur eine Minderheit glaubt, die Geschlechterunterschiede seien ausschließlich gesellschaftlich bedingt, während die Mehrzahl entweder nur „die Natur“ als Verursachungsfaktor sieht, oder Natur und Gesellschaft zusammen. Wenn wir die Verteilung auf die Genderkonzepte betrachten, so ist festzustellen, dass die Mehrzahl der Befragten die Unterschiede der Geschlechter betont (sei es im Defizit-, sei es im Differenz-Konzept), während nur eine kleine Minderheit die Geschlechterunterschiede „entdramatisiert“ und, im Sinne des Differenzen-Konzepts, individuelle Verschiedenheiten, die nicht an das Geschlecht gebunden sind, betont.

Hervorzuheben ist, dass die meisten Befragten eher die Frauen in der Erziehungsrolle sehen als die Männer. Diese Zuschreibung kann auf dem Hintergrund des Defizit-Konzeptes vorgenommen werden, womit der Frau keineswegs eine höhere Qualität zugeschrieben, sondern sie bloß in das traditionelle Schema von Innenbereich vs. Außenbereich, Emotionalität vs.

Rationalität, usw. eingereiht wird. Sie kann jedoch auch auf dem Hintergrund des Differenz-Konzepts vorgenommen werden, womit dann tatsächlich eine Höherbewertung der Frau in erzieherischen Belangen verbunden ist. Auch Margrit Brückner stellt in diesem Zusammenhang die Frage, wie diese besonderen Fähigkeiten der Frauen — wenn es sie denn gibt — einzuschätzen sind: „ob als abzulehnende Zumutung oder als wertvolle Qualität“ (Brückner 2001, 128). Die Frage kann hier keine befriedigende Antwort erhalten. Es wäre meines Erachtens jedoch von größter Wichtigkeit, ihr im Rahmen künftiger Studienprojekte nachzugehen, denn die Qualität der Geschlechterbeziehungen wird in entscheidendem Maße von der Beantwortung dieser Frage bestimmt. Wenn Männer ihren Frauen Betreuung und Erziehung der Kinder weitgehend „überlassen“, dann kann das auf sehr unterschiedlichen Geschlechterbildern beruhen: Zum einen auf dem Bild, dass Kindererziehung einem Tätigkeitsbereich angehört, der für Männer zu unbedeutend, ja zu minderwertig ist, als dass sie darin eine Lebensaufgabe sehen würden und der demgemäß als „Zumutung“ für ihre hegemonialen Männlichkeitsansprüche verstanden wird; zum anderen auf dem Bild, dass Kindererziehung eine noble Aufgabe ist, für die Frauen die bessere Qualifikation besitzen, was mit einer Hochschätzung der Frau, zumindest in diesem Bereich, verbunden ist.

Einige Interviewpartner sprechen Frauen und Männern differenziert eine bessere Eignung je nach Alter der Adressaten zu: Frauen seien besser für die Kindererziehung, Männer hingegen besser für die Erziehung Jugendlicher geeignet.

Die Überzeugung, dass die Erziehung von (Klein-)Kinder Frauenarbeit, die Erziehung von Jugendlichen Männerarbeit ist, ist sicher auch von den existierenden gesellschaftlichen Gegebenheiten beeinflusst. Böhnisch (2003, 162) weist darauf hin, „dass in den modernen Industrienationen der männliche Anteil an den Erziehern mit zunehmendem Alter der Jugendlichen steigt, dass in Hauptschulen und Gymnasien, Berufsschulen und in der Heimerziehung (für Jugendliche) männliche Erzieher bisher nicht nur den höheren quantitativen Anteil haben, sondern dass sie auch in der Schulorganisation und den damit verbundenen Positionen relativ dominant sind. Dies deutet augenscheinlich darauf hin, dass sich in gewissem Sinn typische männliche und weibliche Formen des Lehrer- und Erzieherberufs herausgebildet haben müssen, dass die Lehrerrolle auch eine besondere Geschlechterrolle beinhaltet und damit auch geschlechtsbezogene Erwartungen an diese Rolle gerichtet werden.“ Talcott Parsons hat das damit erklärt, dass, solange der Übergang von der Familie zur Schule noch nicht abgeschlossen ist — also im Kindergarten und in

den unteren Jahrgängen der Grundschule — die Familie in die Schule hinein wirkt und die Lehrerrolle deshalb funktional an die Familie rückgebunden sei. Da die familiäre Erziehung hauptsächlich in den Händen der Mutter liegt, findet während der Übergangszeit von der Familie zur Schule eine Vermischung der Mutter- und Lehrerrolle statt: die ideale Lehrperson für diese Periode ist eine Frau. Nach den Worten Parsons' repräsentiert die Lehrerin die Kontinuität der Mutterrolle (vgl. ebd., 162-163).

In der detaillierten Vorstellung der Interviews treten bei einer Anzahl von Gesprächspartnern deutlich Brechungen, Ambivalenzen, ja sogar Widersprüchlichkeiten zutage. In ihnen werden bewusste Einstellungen sichtbar, die eher „neue“ Ansichten vertreten, und Bilder von Geschlechtsidentitäten, die eher traditionellen Auffassungen entsprechen. An manchen Stellen scheinen auch habitusnahe Elemente durchzudringen. Letzteres ist deutlich der Fall bei jenen Interviewpartnern, die ein Defizit-Konzept vertreten und damit auch stereotype traditionelle Vorstellungen äußern. Die Ambivalenzen und Widersprüche treten bei diesem Thema deutlicher in Erscheinung als bei dem Thema der Arbeitsaufteilung in den Familienentwürfen, was für die Annahme spricht, dass die Vorstellungen, die in Bezug auf Geschlechteridentität geäußert werden, sich — anders als jene, welche die Geschlechterverhältnisse in Partnerschaft und Familie betreffen — aus bewussten Einstellungen, aus eher „zählebigen“ Bildern und Deutungsmustern und schließlich auch aus habitusnahen Elementen, welche eng mit dem Orientierungsmuster einer hegemonialen Männlichkeit verbunden sind, zusammensetzen. Bei den Meisten dominieren die eher traditionellen Geschlechterbilder über „neue“ Einstellungen. Wenn bei den Partnerschafts- und Familienentwürfen vielfach der „neue Mann“ im Sinne von Zulehner und Volz in Erscheinung getreten ist, dann dominiert bei den Geschlechterbildern eher der „pragmatische Mann“ (vgl. 4.3.1). Letztere Bezeichnung scheint mir dennoch nicht für die interviewten Männer geeignet zu sein. In der Zulehner/Volz-Studie (1998) wurden Einstellungen erfasst, hier jedoch treten auch Geschlechterbilder und habitusnahe Elemente zutage, die sich, in den Worten von Meuser (1998, 239), durch eine erheblich Zählebigkeit auszeichnen und sich möglicherweise gegenüber den „neuen“ Einstellungen, zumindest in bestimmten Handlungsbereichen, durchsetzen. Inwiefern die Männer, die ein Konzept der Gender-Differenz vertreten, mit den in ihrer Sicherheit gefährdeten Männern aus den Meuser-Untersuchungen verglichen werden können, kann auch nicht so ohne weiteres gesagt werden (vgl. 4.3.2). Sicher bestehen Ähnlichkeiten, wenn man in Betracht zieht, dass die dargestellten Bilder von Männlichkeit und

Weiblichkeit nicht eine „fraglose Evidenz“ aufzeigen, sondern vielfach von einer „immer wieder zu erbringenden Leistung“, von welcher Meuser spricht, zeugen. Sie müssen sich mit alten und mit neuen Bildern auseinander setzen. Dennoch vertreten sie stereotype Bilder, welche jedoch nicht so sehr Männlichkeitsklischees beinhalten, wie Meuser es bei den jungen Männern aus dem universitären Milieu festgestellt hat, sondern eher Weiblichkeitsklischees. Zudem ist in unserer Untersuchung festzustellen, dass diese Männer eher eine biologische Erklärung für Geschlechterunterschiede geben als eine gesellschaftliche (mehrfach verbinden sie beide). Meuser hingegen betont, dass die von ihm untersuchten Männer die Biologie nicht mehr bemühen. Eine Gemeinsamkeit mit den verunsicherten Männern aus der Meuser-Studie liegt darin, dass in beiden Gruppen kein radikaler Bruch mit traditionellen Männlichkeits- und Weiblichkeitsmustern erfolgt ist und dass Elemente hegemonialer Männlichkeit immer wieder durchscheinen.

Allerdings muss, wenn wir unsere Ergebnisse mit denen von Meuser vergleichen wollen, bedacht werden, dass die Meuser-Studie in homosozialen Männergruppen stattgefunden hat und nicht in einer Interviewsituation, in welcher die weiblichen Interviewerinnen in der Mehrzahl sind, wie bei der vorliegenden Untersuchung. Diese grundlegende Unterschiedlichkeit des Erhebungskontextes schränkt die Vergleichbarkeit der beiden Untersuchungen erheblich ein.

Es dürfen allerdings nicht die Männer vergessen werden, die, obzwar in der Minderheit, keine Klischees vertreten. Es sind diejenigen, die dem Differenzen-Konzept zuzuordnen sind oder einem Konzept von Differenz + Differenzen. Sie entsprechen eher den jungen Facharbeitern aus der Meuser-Studie, die eine pragmatisch motivierte Egalität vertreten. Wie diese Männer betonen auch die besagten Interviewpartner die Irrelevanz der Geschlechterdifferenz und stellen die Individualität der Menschen in den Vordergrund. Der Vergleich dieser Männer mit den pragmatisch motivierten Facharbeitern lässt sich leichter anstellen als derjenige der anderen Gruppe der Befragten mit den verunsicherten Männern aus dem akademischen Milieu, weil deren Geschlechterbilder nicht die Ambivalenzen und Widersprüche aufweisen, welche ein kategoriale Zuordnung se p sehr erschweren.

5.2.2.4 – Eine spezielle Frage: Kinder in die Kinderkrippe?

Da in den Interviews die Geschlechterbilder in einem engen Bezug zum Thema der Kinderbetreuung und der Erziehung – sowohl im Rahmen der Familie wie in dem des Berufes – von Kindern und Jugendlichen stehen, soll noch auf ein spezifisches Thema eingegangen werden, das mit der Frage verbunden ist: Würden Sie Ihrer Kinder in eine Kinderkrippe

geben und wenn ja, ab welchem Alter?

Ich schneide dieses Thema nicht im Zusammenhang mit der Arbeitsaufteilung in Partnerschaft und Familie an, sondern im Zusammenhang mit Geschlechterbildern, weil die Äußerungen der Interviewpartner eher eine Nähe zu letzterer Thematik aufzeigen.

Die Frage hat für Erzieher eine andere Bedeutung als für Lehrer, weil die Betreuung von (Klein-) Kindern im Rahmen von Kinderkrippe und –hort zu ihrem beruflichen Tätigkeitsfeld gehört. Es ist daher nicht erstaunlich, dass sich die Gruppe der Erzieher von jener der Sekundarschullehrer abhebt (von den Grundschullehrern hat nur einer sich zu der Frage geäußert).

Die Frage ist von einiger Brisanz für die beiden Gruppen der Erzieher. Einerseits ist die Kinderkrippe oder der Kinderhort, wie gesagt, ein möglicher Arbeitsbereich des Erziehers, und die Betreuung der Kinder müsste dort, angesichts der Professionalität des Personals, von guter Qualität sein. Andererseits erheben die interviewten Erzieher, wie wir in 5.1 gesehen haben, den Anspruch, selbst aktiv in der Erziehung der eigenen Kinder zu sein, und einige von ihnen vertreten die Überzeugung, dass die Bindung an die Eltern für die frühkindliche Entwicklung von großer Bedeutung sei.

Von den Erziehern haben vier zu der Frage Stellung bezogen. Drei von ihnen erkennen zwar an, dass die Krippe oder der Hort von Vorteil für die soziale Entwicklung des Kindes sind, aber in den ersten Lebensjahren sollten die Kinder von den Eltern, vorzugsweise von der Mutter betreut werden. Zwei Interviewpartner glauben sogar, dass es selbst für Drei- bis Vierjährige noch zu früh sei, in einen Hort zu gehen. Einer von Ihnen sagt: „Ich selbst arbeite zwar in dem Bereich, aber ich bin entschieden dagegen, dass Kinder schon so früh zu andern Leuten geschickt werden, um erzogen zu werden. Denn ich finde gerade die ersten Jahre als die wichtigsten, und dann finde ich es nicht gut, wenn ein anderer Mensch [als die Eltern] diese Rolle übernimmt.“ Nur ein Erzieher wäre bereit, seine Kinder in frühem Alter in einen Kinderhort zu schicken und ist nicht der Meinung, dies könnte ihnen zum Schaden gereichen. Es sei sogar von Vorteil für sie, wenn sie mehr als zwei Erzieher hätten. „Sie lernen von uns [den Eltern], aber ich finde auch, dass sie andere Ansichten von andern Erziehungspersonen erfahren, dass sie dort hinzulernen.“ Er schätzt die Wirkung des Hortes sehr positiv ein, weil die Kinder dort in Kontakt mit andern Kindern kommen. „Das kann ich [als Vater] ihnen nicht bieten.“

Von den Graduierten Erziehern äußerten sich drei zu dem Thema. Ein Gesprächspartner will seine Kinder selbst erziehen, statt dass fremde Leute das tun – in diesem Fall bräuchte er keine Kinder zu haben. Da allerdings „alles eine Sache des Geldes“ sei, wären auch andere Lösungen vorstellbar. Er fügt hinzu, dass „die Hort-Kinder sozial ganz fit“ seien. Ein anderer



Interviewpartner will auch nicht, dass die Eltern die Kinder nur morgens und abends sehen. Dann sei es besser, auf das Geld zu verzichten und nur einer arbeitet und der andere bleibt zu Hause. Dann überlegt er jedoch, ob es nicht besser wäre, wenn beide Elternteile berufstätig wären, dann könnten sie sich einen höheren materiellen „Standard“ erlauben. Mit einem einzigen „Durchschnittsverdienst“ sei ein solcher nicht erreichbar. Ein anderer Interviewpartner schließt es nicht aus, seine Kinder schon frühzeitig in einen Hort zu geben, aber er habe sich die Sache noch nicht überlegt.

Der einzige Grundschullehrer, der sich dazu äußerte, vertritt die Meinung, man sollte die Kinder auf keinen Fall frühzeitig in eine Krippe geben, vielmehr sollte die Mutter nach der Geburt des ersten Kindes Erziehungsurlaub nehmen (denn die Mütter hätten eine bessere Beziehung zu den Kindern als die Väter).

Fünf Sekundarschullehrer äußerten sich zu dem Thema, zwei von ihnen haben Kinder. LS9 und seine Frau hätten die Kinder in eine Krippe gegeben, wenn es nicht zu teuer gewesen wäre. Deshalb hat die Frau ihre Berufstätigkeit aufgegeben. Die Kinder von LS1 besuchten bereits mit zweieinhalb Monaten die Krippe. Die drei andern Gesprächspartner sehen in der Kinderkrippe und dem Kinderhort eine sehr nützliche Einrichtung, die es den Müttern erlaubt, berufstätig zu bleiben.

Es ist bemerkenswert, dass die Hälfte der befragten Erzieher eine abwertende Haltung gegenüber der professionellen Kleinkinderbetreuung einnimmt und demgegenüber die familiäre Betreuung sehr hoch einschätzt. Eine ähnliche Haltung wurde auch in der Untersuchung von Balthes-Löhr et al. (2005) bei weiblichen Erzieherinnen gefunden. Ich vermute, dass dahinter Überzeugungen stehen, die mit der Bindungs-Theorie, und zwar mit der von John Bowlby und Donald Winnicott Anfang der 50er Jahre vertretenen, in Verbindung zu bringen sind. Ich erinnere noch einmal an das, was Interviewpartner E8 in diesem Zusammenhang, gesagt hat: „Ich meine, die Kinder, die haben ein Manko, wenn sie nicht die Wärme der Mutter haben oder so. Und der Vater, der spielt eher im späteren Leben eine Rolle, aber direkt, primär nach der Geburt, nicht. Ich meine, das ist bewiesen, das ist so!“

John Bowlby publizierte 1951 im Auftrag der Weltgesundheitsorganisation das Buch *Maternal Care and Mental Health*. Es gründete auf Untersuchungen von Kindern, die in Großbritannien während des Krieges aus den Städten evakuiert und von ihren Eltern getrennt worden waren. Von daher argumentierte er, dass die Trennung von der Mutter ein traumatisches Erlebnis für Kinder sei, dass Kinder, die bis zum Alter von drei Jahren keine feste Mutterbindung hatten, auch im späteren Leben nicht fähig zu einer solchen seien

und ernsthafte psychische Störungen entwickeln, zu affectionless psychopaths werden würden. Bemerkenswert ist, dass in dieser ursprünglichen Fassung der Bindungstheorie nur der Mutter-Kind-Beziehung diese lebenswichtige Funktion zugesprochen wurde, dem Vater wurde für die frühkindliche Entwicklungsperiode (fast) keine Bedeutung zuerkannt. Allerdings muss gesagt werden, dass die Forschung sich fast ausschließlich auf die Mutter-Kind-Beziehung richtete. Andere Personen, die mit Babies interagieren, wurden weitgehend ignoriert. Es ist zum großen Teil der feministischen Forschung zu verdanken, dass der Blickwinkel auch auf andere Personen erweitert wurde. Die Forschungsergebnisse zeigen, dass sich das Bindungskonzept auch auf andere Bezugspersonen anwenden lässt (vg. Burman 1994, 77ff; Cole & Cole 1997, 242ff; Rauh 2002; Matzner 2004, 91f).

Es ist noch interessant

zu vermerken, was Erica Burman aus feministischer Perspektive zu der Bindungstheorie von Bowlby sagt: „The popularity of John Bowlby's theory of maternal deprivation in the 1950s, at time when men were returning from fighting in the Second World War, appeared to provide justification for excluding women from the (often heavy industrial) jobs they had taken over 'for the war effort'. [...] Bowlby's ideas about care imposed impossible demands on the conscientious mother. With a familiar elision of mental and physical development, maternal care was likened to vitamins for the healthy growth of the young child. [...] As a result, any absence, brief or prolonged, was invested with the possibility of producing far-reaching effects and was inadvisable. The good mother must therefore be always available and always attentive. [...] separation, lack of bonding or emotional disturbance on the part of the mother would give rise to criminality and pathology. It followed that the roles of devoted mother and working woman were divergent and incompatible“ (Burman 1994, 78-80).

Es stellt sich die Frage, ob die angehenden Erzieher in ihrer Ausbildung mit einer unprofessionellen weil längstüberholten Darstellung des Bindungskonzeptes in Berührung gekommen sind. Die Tatsache, dass die Graduierten Erzieher offensichtlich keinen Bezug mit die Bindungstheorie in der Bowlbyschen Fassung herstellen und die Sache weniger rigide angehen, spricht gegen diese Annahme, denn die Ausbildung der Erzieher und der Graduierten Erzieher ist weitgehend ähnlich. Es wäre deshalb denkbar, dass die Überzeugungen der Erzieher aus ihren Praktika stammen. Wie dem auch sei, ich finde es der Mühe wert, der Sache nachzugehen, vor allem weil die Erzieher mit dieser Überzeugung in Konflikt mit ihrer eignen Arbeitsethik geraten, sicher aber in einen (eher verdeckten) Konflikt mit den Eltern, die ihre

Kleinkinder in die Krippe bringen.

Die Sekundarschullehrer scheinen nichts von einer Bindungstheorie zu wissen, was nicht erstaunlich ist, da weder in ihrer Fachausbildung noch in ihrer pädagogischen Ausbildung psychologische Entwicklungstheorien behandelt worden sind. Sie sehen in der Kinderkrippe oder dem Kinderhort eine sehr nützliche Einrichtung und scheinen keine Bedenken zu haben, die eigenen Kinder schon früh einer solchen Einrichtung anzuvertrauen.

5.3 – Diskriminierungen von Frauen und Männern

Es geht hier um die Frage, wie die befragten Männer Diskriminierungen aufgrund von Geschlechtszugehörigkeit in der Gesellschaft wahrnehmen, ob sie selbst Diskriminierungen in ihrem näheren Umfeld erlebt oder am eigenen Leibe erfahren haben. Die Sensibilität für Diskriminierungen von Frauen und/oder Männern kann ein Indikator dafür sein, wie sich diese Männer für die Gleichstellung der Geschlechter engagieren.

Ich werde auch auf die Diskriminierungen eingehen, welche einige Erzieher und Graduierte Erzieher im Rahmen ihrer Ausbildung erfahren haben oder erfahren zu haben glauben (Abschnitt 5.3.4). Es handelt sich um ein spezifisches Problem von Männern, die in einem so genannten „Frauenberuf“ tätig sind.

Wenn man die Äußerungen zu dem Thema überblickt, dann fällt sofort auf, dass die Gruppen der Erzieher, der Graduierten Erzieher und der Grundschullehrer wenig dazu sagen. Der Unterschied zu den Sekundarschullehrern ist sehr markant, denn diese wissensvielzudemThemazuberichten. Wahrscheinlich ist dieser Unterschied milieubedingt: Auf der einen Seite haben wir die Schüler und Hochschulstudenten, die nie ihr Zuhause im kleinen Luxemburg verlassen haben, und auf der anderen die Studenten mit abgeschlossener Universitätsbildung, die während Jahren in ausländischen Universitätsstädten gelebt haben

5.3.1 – Das Milieu der Erzieher, Graduierten Erzieher und Grundschullehrer

Zwei Interviewpartner (E2 und EG5) sagen, sie hätten noch nichts von Diskriminierungen in der Gesellschaft gemerkt oder davon gehört. EG5 fügt allerdings hinzu, er könne sich vorstellen, dass es Diskriminierungen am Arbeitsplatz gebe, und dass eher Frauen davon betroffen seien.

Die meisten Befragten wissen, dass Frauen in der Arbeitswelt Diskriminierungen erfahren, und einige können sie auch konkret benennen: Frauen sind von verschiedenen Berufen ausgeschlossen (die allerdings nicht benannt werden), werden weniger gut bezahlt, müssen mehr leisten, um in leitende Positionen zu kommen. Außer dem Arbeitsbereich

nennen noch zwei Gesprächspartner den Sport als Ort der Diskriminierung von Frauen, und einer von ihnen fügt noch die Reklamen in den Medien hinzu. Ein Erzieher (E7) ist der Meinung, dass die soziale und ökonomische Diskriminierung in Luxemburg stärker sei als die geschlechtliche.

Nur ein Gesprächspartner (E8) weiß mehr über Diskriminierungen zu berichten: Er findet, dass es eher die Männer sind, die diskriminiert werden, nachdem die Frauen die Emanzipation durchgesetzt haben. Er gibt dafür folgendes Beispiel: Wenn er in eine Disco geht und es ist Ladies' Night, dann muss er als Mann Eintritt zahlen und die Frauen nicht! An manchen Orten würden die Frauen sogar die Überhand nehmen, wie beispielsweise am IEEs. Natürlich gebe es auch Bereiche, in denen die Frauen nicht emanzipiert seien (er kann jedoch keine konkret benennen), aber es hätten Fortschritte stattgefunden. Er nennt den Erziehungsurlaub, spricht davon aber nur bezüglich der Frauen. Auf die wiederholten Hinweise der Interviewerin, dass auch Männer Erziehungsurlaub nehmen können, geht er nicht ein.

Von selbst erlebten Diskriminierungen sprechen nur zwei Interviewpartner. LG4 berichtet aus der Schule, wo entweder Jungen oder Mädchen bevorzugt wurden, wo Lehrpersonen entweder mit Jungen oder Mädchen strenger waren. Er selbst habe aber in diesem Zusammenhang keine Diskriminierung erfahren. LG5 sagt, er persönlich habe spöttische Bemerkungen über seine geringe Körpergröße erdulden müssen.

Wie bereits gesagt, gehe ich auf Diskriminierungen, die Erzieher in ihrer Ausbildung erfahren, erst später ein.

5.3.2 – Das Milieu der Sekundarschullehrer

Von den neun Sekundarschullehrern äußerten sich sieben zum Thema bzw. wurden dazu befragt. Einer (LS3) sagt bloß, dass er keine Diskriminierung erlebt habe und wurde auch nicht weiter zum Thema befragt; drei behaupten, dass es in unserer Gesellschaft keine Diskriminierung mehr gebe; zwei sprechen von Frauendiskriminierung und einer davon, dass sowohl Frauen wie Männer diskriminiert würden.

(Fast) keine Diskriminierungen mehr in unserer Gesellschaft

„Heute leben wir in einer Gesellschaft, in der die Geschlechter gleichgestellt sind“, sagt LS6. Es gebe zwar Ausnahmen, was die Entlohnung und die Besetzung von Arbeitsplätzen angehe, aber generell gesehen sei „alles gleich“.

Von den genannten Ausnahmen habe er gehört, wisse aber nicht, ob sie auch in Luxemburg existieren. Er räumt dann allerdings ein, dass es „immer noch“ Unterschiede gebe, dass es jedoch schwer sei, sie zu



haben, dass die Sache nicht hochkommt.“ Als Beispiel nennt er Mobbing gegen Frauen am Arbeitsplatz „Ich würde aber sagen, das ist Gott sei Dank der Ausnahmefall.“ Als Historiker zeichnet er die Entwicklung der Geschlechterverhältnisse nach: Im 20. Jahrhundert habe sich die Lage der Frau entscheidend verändert und zwar auf Grund der Rolle, welche die Frauen in den beiden Weltkriegen notgedrungen hätten spielen müssen wegen des Männermangels in der industriellen Produktion. Das habe sich „danach politisch zurück gespiegelt“, denn die Frauen hätten nach den Kriegen Forderungen erhoben. Als Beispiel nennt er die englischen Suffragetten.

In seinem Berufsfeld, der Sekundarschule, existiere im Großen und Ganzen Gleichheit und Gleichberechtigung zwischen den Geschlechtern. Auf den Hinweis des Interviewers, in Luxemburg gebe es fast nur männliche Direktoren in den Sekundarschulen, gibt er eine lange, gewundene Erklärung, bei welcher er sich sichtlich Mühe gibt, die Evidenz zu bestreiten, um dann sie schließlich doch anerkennen zu müssen. Er schließt seine Ausführungen mit den Worten: „Ich würde aber sagen, dass sich das im Laufe der Jahre noch ändern wird, dass auch die Frauen versuchen werden, solche Positionen zu kriegen und sie auch zu Recht kriegen werden, wenn sie die nötigen Kompetenzen haben, nicht wahr.“ Im Allgemeinen führt er die Tatsache, dass der Anteil der Frauen an höheren Berufspositionen relativ gering ist, zum Teil darauf zurück, „dass es noch immer die Frauen sind, die Kinder kriegen“ und die deshalb in ihrer beruflichen Karriere zurückstecken müssen. Er schließt nicht aus, dass es auch noch immer „ein bisschen“ die traditionellen Barrieren gibt, die es den Frauen „ein bisschen“ schwerer machen als den Männern. Und er fügt abschließend hinzu: „Ich würde aber keineswegs sagen, dass es eine Sache der Intelligenz wäre. In meiner persönlichen Erfahrung habe ich mitbekommen, dass Frauen meistens — nicht nur was die Intelligenz angeht — sondern auch was den Ehrgeiz angeht, heutzutage oft weiter kommen wollen als die Männer. Ich kenne eine ganze Reihe von Mädchen, die bei mir an der Uni waren, die heute ganz wichtige Positionen innehaben. Es ist eben so, ich meine, da muss man dann eben die Wahl treffen, wie man leben will. Ob man frühzeitig Kinder haben will und danach probiert, Karriere zu machen, oder ob man das Ganze hinausschiebt.“

„Die Gleichberechtigung ist größtenteils durchgesetzt worden“, sagt LS7, nur in der Privatwirtschaft seien Frauen noch benachteiligt, weil sie Kinder bekommen können und Mutterschaftsurlaub und vielleicht sogar Erziehungsurlaub nehmen. Er verstehe den Standpunkt des Arbeitgebers recht gut, auch er würde als Arbeitgeber eher einen Mann einstellen als eine Frau.

In den Familien hingegen habe ein Mentalitätswandel stattgefunden und die Gleichstellung sei verwirklicht. (Das treffe allerdings noch nicht auf die Immigrantenfamilien aus Südeuropa zu.) Aus diesem Grunde finde er die Werbung des Frauenministeriums für die Gleichstellung der Frau „teilweise lächerlich“. Das Geld sollte für andere Zwecke ausgegeben werden. Denn im Schulwesen würden Frauen und Männer gleich bezahlt: „Da wird kein Unterschied zwischen Mann und Frau gemacht.“ Sein Fazit ist: „Im Großen Ganzen kann man heute nicht mehr sagen, dass es wirklich einen Unterschied zwischen Mann und Frau gibt, es sei denn den biologischen Unterschied.“ (Es sei daran erinnert, dass dieser Gesprächspartner von der „biologischen Uhr“, die bei Mädchen tickt, gesprochen hat.)

LS9 sagt, in seiner Herkunftsfamilie und in den Schulen, die er besuchte, habe durchgehend Gleichberechtigung bestanden. Das gelte auch für den Bereich, in dem er jetzt arbeite: Referendare und Referendarinnen seien gleichgestellt. Vor seiner Referendariatszeit habe er im Privatsektor gearbeitet, und dort sei es selbstverständlich gewesen, dass Männer und Frauen gleichgestellt waren. „Da waren Frauen auf verantwortlichen Posten und Männer auf verantwortlichen Posten. Ich muss zwar sagen, dass verhältnismäßig mehr Männer auf diesen Posten waren als Frauen. Woran das liegt, kann ich nicht sagen. Ob sich keine Frauen für diese Posten gemeldet haben? Aber sonst, beim restlichen Personal der Firma war es ausgeglichen und das Einkommen war gleich, sowohl für die Männer wie für die Frauen.“ Später gibt er allerdings zu, dass Frauen in der Privatwirtschaft diskriminiert werden, weil sie schwanger werden können und dann Mutterschaftsurlaub nehmen. Aber er könne die Arbeitgeber „nicht verteufeln“, denn sie müssten einen Betrieb führen und den Aktionären Rechenschaft ablegen. „Betriebe sind keine sozialen Institutionen.“

Frauen werden diskriminiert, aber auch Männer

LS8 meint, dass im Großen und Ganzen die Frauen mehr diskriminiert werden als Männer. Die Diskriminierung beginne schon damit, dass den Frauen von vorneherein nicht so viel oder nicht das Gleiche zugetraut wird wie Männern. Frauen werden auch aus Führungspositionen ferngehalten, weil die Männer diese als ihre eigene Domäne erhalten möchten. Dabei wäre es besser, wenn Frauen an wichtigen Entscheidungen mitwirken könnten, weil sie anders überlegen. „Es komme allerdings auch vor, dass Männer diskriminiert würden. Er kenne einige Frauen, die Schauspiel studiert hätten und die Vorteile aus ihrer Weiblichkeit gezogen hätten, indem sie „dem Regisseur schöne Augen machten“. „Da kann man sich auch die Karriereleiter hoch schlafen, regelrecht!“ Diese Mittel würden Männern nicht zur Verfügung stehen.

Der Gesprächspartner berichtet über Diskriminierungen von Mädchen, die er selbst in der Sekundarschule erlebt habe. Ein Mathematiklehrer habe nie Mädchen zusätzliche Erklärungen gegeben, wenn sie etwas nicht verstanden hatten, wohl aber Jungen. Wenn eine Schülerin etwas nicht verstanden habe, habe er gesagt: „Bleib doch zu Hause und koche Spaghetti!“ oder „werde doch Coiffeuse!“ Zu Jungen habe er nie solche Sachen gesagt. LS8 ärgert sich darüber, dass nie Einspruch gegen dieses Verhalten erhoben worden ist.

Diskriminierung von Frauen

LS5 sagt, dass Frauen im Arbeitsbereich ganz eindeutig benachteiligt seien. In der Sparte, in welcher er vor seiner Referendariatszeit gearbeitet habe, nämlich in der Informatik, seien — bei gleichen Kompetenzen — bevorzugt Männer eingestellt worden, aus der Überlegung heraus, dass Frauen schwanger werden und Mutterschaftsurlaub nehmen können.

Ist die Gleichstellung der Geschlechter überhaupt wünschenswert?

Auch LS2 weist auf die Diskriminierungen im Berufsleben hin. Veränderungen könnten sich nur sehr langsam durchsetzen. Aber es gebe bereits die ersten Ausnahmen, wo Männer zu Haus blieben und Frauen arbeiten gingen. Ob ein Wandel in Richtung Gleichstellung jedoch „überhaupt wünschenswert ist, das weiß man noch nicht“.

Auf die Frage, welche Gesellschaft er sich wünsche, antwortet er: „Ja, dass eben jeder machen kann, was er will. Im Augenblick haben wir noch ein bisschen die Verkrampftheit, dass z.B. Frauen einfach nicht mehr zu Hause bleiben wollen, weil es nicht mehr ‚in‘ ist, und sich nicht mehr um die Kindererziehung kümmern wollen [...] Und dass Frauen schief angeguckt werden, wenn sie zu Hause bleiben. Ja, das ist jetzt diese Verkrampftheit und diese Emanzipation um jeden Preis. [...] Wenn das so verkrampft ist und da irgendwie Frauen versuchen, Männer zu werden und umgekehrt, dann halte ich das für nicht so gut. Ich fände es gut, wenn in der Gesellschaft jeder machen kann, was er will, ohne sich da wie unter einem Zwang zu fühlen. Diese Geschlechterrollen sind ja 5000 Jahre alt oder 10 oder 20, und dass jetzt hier innerhalb von, wie lange läuft das die Emanzipation jetzt, 100 Jahre vielleicht.“

Darauf angesprochen, weshalb seiner Meinung nach mehr Männer an den Universitäten lehren und forschen als Frauen, sagt er: „Ich habe mich das auch schon oft gefragt. Ist das jetzt, weil Frauen sich nicht selbst helfen können oder liegt es in ihrer biologischen Natur oder liegt es trotzdem an der Gesellschaft? Das wären drei Faktoren die da mitspielen können. Ich bin eigentlich noch nicht zu einem richtigen Resultat gekommen. Da müsste man vielleicht auch eine richtige Untersuchung machen. Ich glaube, dass

alle drei Faktoren mitspielen. Erstens, dass vielleicht Frauen nicht so karrieresüchtig sind, weiß ich nicht, kann sein. Zweitens, die [gesellschaftlichen] Faktoren, die da mitspielen ... Und drittens, vielleicht die biologische Voraussetzung. Frauen sind nicht unbedingt die Kämpfernaturen, die da unbedingt in Spitzenpositionen reinkommen möchten. Das Gleiche ist auch in der Politik. Warum wählen z.B. Frauen keine Frauen? Wenn dem so wäre, müssten alle Frauen, müssten 50 Prozent der Politiker Frauen sein. Offensichtlich ist es so, dass Frauen nicht unbedingt Frauen wählen. Warum?“

5.3.3 - Kommentar

Es ist auffallend, wie wenig die befragten Erzieher, Graduierten Erzieher und Grundschullehrer zum Thema der Benachteiligung von Frauen in unserer Gesellschaft wissen. Dass Frauen in der Arbeitswelt diskriminiert werden, gehört mittlerweile zum Allgemeinwissen. Nicht einmal davon Kenntnis zu haben — oder zur Kenntnis nehmen zu wollen —, wie es bei zwei Gesprächspartnern der Fall ist, erscheint mir allerdings als eher bedenklich. Spiegelt sich in ihren Aussagen eine Interesselosigkeit wider, die ihr Nichtwissen erklären könnte? Oder wollen sie, aus einem hegemonialen männlichen Habitus heraus, nicht mit dem Problem konfrontiert werden? Die Frage kann nicht beantwortet werden, da bei den beiden keine Aussagen über Männlichkeit und Weiblichkeit vorliegen. E8, welcher der Meinung ist, Männer würden mehr diskriminiert als Frauen, vertritt ein stereotypes Geschlechterbild sowie ein Defizit-Konzept (vgl. 5.2.2.2). Bei ihm ist es nicht erstaunlich, dass er die Diskriminierung von Frauen abstreitet und ganz im Gegenteil von der Diskriminierung der Männer spricht. Dies lässt einen hegemonialen männlichen Habitus durchscheinen, der kein Gefallen an der Thematisierung von Frauendiskriminierung finden kann. Im Übrigen stehen seine diesbezüglichen Aussagen im Einklang mit seinem Genderkonzept: Von einer Benachteiligung der Frauen kann nicht die Rede sein, wenn Frauen aufgrund ihrer naturgegebenen Defizite nicht die gleiche Stellung in der Gesellschaft haben wie Männer.

Ich ziehe daraus die Schlussfolgerung, dass diese Männer nur wenig zur Gleichstellung der Geschlechter beitragen werden.

Die Sekundarschullehrer wissen zwar mehr zu sagen als die anderen Befragten, aber inhaltlich sind ihre Aussagen doch erstaunlich.

Die zwei Historiker LS6 und LS7 sind der Meinung, in den Industriegesellschaften sei die Gleichstellung von Mann und Frau zu Beginn des 21. Jahrhunderts weitestgehend verwirklicht. Sie nehmen nur widerwillig die dieser Meinung entgegenstehenden Tatsachen zur Kenntnis, wenn die Interviewenden sie darauf hinweisen, und führen die Ungleichheit



der Geschlechter auf die Fatalität zurückführen, dass es halt eben noch immer die Frauen sind, die Kinder kriegen, und dass es durchaus verständlich sei, wenn Arbeitgeber angesichts einer möglichen Schwangerschaft männliche Arbeitnehmer vorzieht. LS9 behauptet, dass in dem Privatbetrieb, in welchem er vorher gearbeitet hat, es keine Benachteiligung von Frauen gegeben habe. Auf eine entsprechende Frage des Interviewers stellt er dann mit einigem Erstaunen fest, dass Frauen in leitenden Positionen nicht so stark vertreten waren wie Männer. Er führt dies einerseits auf das Schwangerschaftsproblem zurück — Privatfirmen sind nun mal keine Wohltätigkeitsinstitutionen — und andererseits darauf, dass sich womöglich keine Frauen für diese leitenden Posten „gemeldet“ haben.

LS2 erkennt die Diskriminierung der Frauen an, spricht sich aber auch gegen eine „Emanzipierung um jeden Preis“ aus, die er als Zwang empfindet, ein Zwang, der seiner Darstellung gemäß sich auf Frauen auswirkt, die damit zu Opfern ihrer eigenen Emanzipationsbestrebungen werden. Ob der Zwang sich nicht vielmehr auf Männer auswirkt, davon spricht er nicht. Er interpretiert die Emanzipation der Frauen als Versuch, die Geschlechterrollen umzukehren: Frauen werden zu Männern, Männer zu Frauen. Er vertritt ein Geschlechterbild, in welchem sich Anteile des Defizit-Konzepts und des Differenz-Konzepts finden (vgl. 5.2.2.2). Von daher gesehen, können frauliche Emanzipationsbestrebungen durchaus als bedrohlich für eine hegemoniale Männlichkeit verstanden werden (wie bei E8). Die Frage, die er anfangs stellt — ob eine Gleichstellung der Geschlechter überhaupt wünschenswert sei — ist damit beantwortet.

Fünf Gesprächspartner stellen die Benachteiligung der Frauen auf dem Arbeitsmarkt als Folge ihrer Natur — die Frau als Gebälerin — dar. Die Haltung der Arbeitgeber genießt ihr volles Verständnis. Die Lage wird als Fatalität, mit der die Frauen leben müssen, dargestellt. Dass Männer auch etwas damit zu tun haben könnten — indem sie beispielsweise Teilzeitarbeit und Erziehungsurlaub nehmen würden — wird von diesen Männern nicht thematisiert. Jedoch haben sie, als es im Interview um die Aufteilung der Hausarbeit und der Kinderbetreuung zwischen den Geschlechtern ging (vgl. 5.1), beteuert, sie seien durchaus bereit, Hand anzulegen, manche (wie LS2, LS7 und LS9) erklärten sogar ihre Bereitschaft, Erziehungsurlaub zu nehmen. Doch im Zusammenhang mit dem Thema „Diskriminierung“ stellen sie die Lage so dar, als seien nur noch die Frauen allein mit einem (männlichen) Patronat konfrontiert, das zwar unbarmherzig, doch rational handelt.

Es stellt sich die Frage, mit welchen „Schichten“ der Persönlichkeit wir es hier zu tun haben, oder, anders

ausgedrückt, auf welcher Ebene — bewusste Einstellungen, Identitätsbilder, habitusnahe Praktiken — die Äußerungen über Diskriminierung sich vorwiegend situieren. Ich interpretiere die Aussagen in dem Sinne, dass hier ein Habitus hegemonialer Männlichkeit durchbricht, dem die Thematisierung der Diskriminierung von Frauen lästig ist. Hegemoniale Männlichkeit, auch in einer „modernen“, abgeschwächten Form, ist sicherlich nicht daran interessiert, mit dem Tatbestand weiblicher Benachteiligung in unserer Gesellschaft konfrontiert zu werden und noch weniger damit, dass die Wurzeln dieser Benachteiligung womöglich auch in das derzeitige Arrangement der Geschlechterverhältnisse im privaten, familialen Raum reichen könnten. Meiner Interpretation zufolge tritt beim Thema der Diskriminierung der hegemoniale männliche Habitus stärker in Erscheinung als beim Thema der Geschlechterbilder. Welche besondere Brisanz, so wäre zu fragen, trägt das Thema der Frauendiskriminierung für diese Männer in sich, dass sie deren Existenz entweder leugnen oder es als ein reines „Frauenproblem“ darstellen, für das sie, die Männer, persönlich im Grunde genommen nichts können?

Jedoch wäre auch eine andere Interpretation plausibel: Es ist durchaus denkbar, dass die Diskriminierung der Frauen in der Gesellschaft so vieles von ihrer Offensichtlichkeit verloren hat, dass sie kaum mehr erkennbar ist. Die viel subtileren Formen der Diskriminierung, die heute stattfinden, sind womöglich nur mehr von jenen auszumachen, die ein genuines Interesse an der Problematik haben. Dieses Interesse haben die Mehrzahl der befragten Männer aber offensichtlich nicht, zumindest jene nicht, die sich in ihrem Status nicht bedroht fühlen. Wird jedoch die Emanzipationsbewegung (wie bei E8 und LS2) als bedrohlich angesehen, dann besteht schon ein Interesse an der Problematik.

Ich möchte abschließend noch eine Bemerkung zu dem Gesprächspartner LS9 machen, von dem bereits am Ende des Abschnitts 5.2.2.2 die Rede ist. Wie wir gesehen haben, spricht er von einer unumgänglichen Neuorientierung der Männerrolle und der männlichen Geschlechtsbildes. Die Aussagen über Diskriminierungen machte er zu Beginn des Interviews, als er ganz hartnäckig darum bemüht war, an der Frage, die ihm der Interviewer (ich selbst) gestellt hatte — nämlich über Männer- und Frauenbilder zu sprechen — vorbeizureden und über die Nichtexistenz von Diskriminierungen in allen Lebensbereichen, in welchen er bisher gelebt hatte, zu sprechen und sie glaubhaft zu machen. Die Aussagen über die sich ändernden Männerrollen und Männlichkeitsbilder machte er etwa in der Mitte des Interviews. Wenn das Interview eine gemeinsame Ko-Konstruktion von zwei Gesprächspartnern ist, dann

kann wohl eine Evolution der Auffassungen stattfinden. Wären wir im späteren Verlauf des Interviews noch einmal auf das Thema der Diskriminierung zurückgekommen, hätte er womöglich anders gesprochen, denn von da an, so schien es mir, hat er den expliziten Anspruch auf männliche Hegemonie aufgegeben.

5.3.4 – Diskriminierung von Männern in so genannte Frauenberufen

In den Interviews begegnen wir einem speziellen Fall von erlebter Diskriminierung: Diejenige von Männern, die sich für einen typischen Frauenberuf ausbilden lassen, nämlich Erzieher und Graduierte Erzieher. In Kapitel 4.4 wurde bereits auf dieses spezifische Milieu eingegangen.

Tabelle 5.3 – Verteilung von Frauen und Männern in den Ausbildungsinstituten

Institution	Prozentsatz Männer	Prozentsatz Frauen
IEES Erzieher/innen	14.3	85.7
IEES Graduierte Erzieher/innen	12.0	88.0
ISERP Vorschul- und Grundschullehrer/innen	21.2	78.8
CUNLUX Sekundarschullehrer/innen	51.6	48.4

Tabelle 5.3 veranschaulicht die Verteilung der Geschlechter in den verschiedenen Ausbildungsinstitutionen. Die Zahlen beruhen auf den beantworteten Fragebogen der Studie von Balthes-Löhr et al. (2005).

Die Schüler bzw. die Studenten des IEES bilden nur eine verschwindende Minderheit. Zwar stellen im ISERP die männlichen Studenten auch nur ein Fünftel der Studierenden, doch der Lehrberuf in der Grundschule wird trotz fortschreitender Feminisierung noch nicht in dem Maße als „Frauenberuf“ betrachtet wie der Erziehungsberuf. Von den interviewten künftigen Grundschullehrern hat auch niemand thematisiert, im ISERP zu einer Minderheit zu gehören. Ich werde mich deshalb im Folgenden auf die Erzieher und die Graduierten Erzieher beschränken.

Die Gruppe der Erzieher

Alle Befragten sind sich bewusst, dass sie in einem so genannten „Frauenberuf“ arbeiten werden. Diese Tatsache lässt sich schon allein deshalb nicht leugnen, weil im IEES die weiblichen Schülerinnen eine überwältigende Mehrheit bilden. So berichtet ein Interviewpartner (E8), dass er in seinem ersten Studienjahr allein unter 28 Mädchen gewesen sei und niemanden gehabt habe, an den er sich wenden konnte, denn „man redet anders mit einem Jungen wie mit einem Mädchen, und man hat sich sehr in Acht nehmen müssen, denn es gab viele Zankereien“ [unter den Mädchen].

Zwei Interviewpartner rechnen sich – gerade weil sie in einem „Frauenberuf“ arbeiten werden – gute Berufschancen für später aus: In den Jugendhäusern suche man nach „männlichen Identifikationsfiguren“, wie E4 es ausdrückt, und in der Arbeit mit Behinderten seien Männer mit Körperkraft gesucht, wie E1 hervorhebt. Hier zeigt sich eine „Komplizenschaft“ im Sinne von Connell: Diese Männer hoffen, an der „patriarchalen Dividende“ teilzunehmen, welche Männern aus der Unterdrückung der Frauen

erwächst.

Die Gesprächspartner wurden gefragt, wie sie diesen Sachverhalt erleben und welche Reaktionen der Umwelt sie erlebt haben. Nur ein einziger äußerte sich nicht zu der Frage, sondern hob bloß hervor, dass in den Büchern des IEES nur Erzieherinnen erwähnt werden und keine Erzieher. Auch ein anderer Interviewpartner bemängelt, dass die Studienbücher nur für „Frauensleute“ geschrieben seien, da in ihnen nur die Rede von Erzieherinnen gehe.

Die andern Befragten berichten sowohl von positiven als auch von negativen Reaktionen ihrer sozialen Umwelt. Drei Befragte sagen, dass Frauen und Mädchen aus Familie, Verwandtschaft und Freundeskreis ihre Berufsentscheidung positiv bewertet hätten, bei Männern und Jungen hingegen sei der Beruf eher „verpönt“, weil es ein „typisch weiblicher“ Beruf sei, und es würden abschätzige und spöttische Bemerkungen gemacht. E1 berichtet, er sei von männlichen Peers als „Memme“ und als „Schwächling“ bezeichnet worden, E5 wurde gefragt, ob er schwul sei. Ein Erzieher sagt, seine Mitschüler würden die Befürchtung äußern, als „verweiblicht“ betrachtet zu werden.

Nur ein einziger Interviewpartner ist also mit dem Verdacht des Schwulseins konfrontiert worden. Es ist jedoch zu bedenken, dass in den Vorstellungen von Männern männliche Homosexualität mit „Verweiblichung“ in Verbindung gebracht wird (vgl. Connell 2006, 59), sodass möglicherweise die beiden andern Interviewpartner, die als „Memme“ und „verweiblicht“ bezeichnet worden sind, auch als Schwule verdächtigt worden sind.

Was Reaktionen in der Ausbildungsinstitution selbst betrifft, so berichtet E1, einige Ausbilder/innen würden durchblicken lassen, dass Frauen besser für den Beruf im Allgemeinen geeignet seien, für die Arbeit mit Kindern im Besonderen. Eine Ausnahme würde der Behindertenbereich darstellen, wo man



Leute brauche, die kräftig sind und die Behinderten aufheben können. E4 sagt, dass zwei Lehrerinnen, die als Feministinnen gelten, die männlichen Schüler diskriminieren würden. In den Praktika habe er selbst keine negativen Erfahrungen gemacht, aber Mitschüler von ihm hätten von Diskriminierungen in Praktika berichtet. E6 berichtet, er selbst sei in einem Kinderhort, in dem nur Frauen gearbeitet hätten, von diesen als Mann verspottet und seine erzieherischen Kompetenzen in Zweifel gezogen worden. E8 sieht in seiner Schule „feministische Einflüsse“. Er persönlich habe zwar nichts gegen Feministinnen, aber ein Junge habe es schwer, wenn immer gesagt würde „Oh, diese Jungen da!“. Die Schüler würden auch strenger benotet als die Schülerinnen. E3 hingegen behauptet, „dass niemand unterbewertet oder irgendwie vernachlässigt wird, weil er ein Junge oder Mädchen ist.“

Die Gruppe der Graduierten Erzieher

Bei drei Graduierten Erziehern (die im dritten Ausbildungsjahr sind), wurde dieses Thema nicht angeschnitten, was bedauerlich ist, da sie die meisten Erfahrungen im IEES gesammelt haben.

Im Unterschied zu den Erziehern spricht niemand von abfälligen Bemerkungen (wie „Memme“, „schwul“), welche aus der sozialen Umgebung gekommen seien. Drei IP betonen ausdrücklich, weder im Familien- noch im Freundeskreis solche Bemerkungen gehört zu haben.

Wie wir beiden Erziehern gesehen haben, stammen die berichteten abschätzigen Bemerkungen aus dem (männlichen) Peer-Umfeld. Als sie sich für die Erzieherausbildung entschieden haben, waren sie in ihrem fünften Sekundarschuljahr, im Prinzip 17 Jahre alt (wenn man annimmt, dass sie ihre Schullaufbahn ohne Klassenwiederholungen absolviert haben, was nicht bei allen der Fall ist). Die Graduierten Erzieher waren zum Zeitpunkt ihrer Entscheidung mindestens zwei Jahre älter. Die jeweilige Peer-Gruppen sind sowohl vom Alter her gesehen als auch was ihr soziokulturelles Milieu betrifft unterschiedlich.

Zwei Interviewpartner (die im zweiten Ausbildungsjahr sind) berichten von erlebten Diskriminierungen im Ausbildungsinstitut selbst.

EG1 (im ersten Ausbildungsjahr) sagt, bisher habe er in seinem Institut keine Diskriminierung erfahren. EG2 dagegen fühlt sich diskriminiert, wenn in der Ausbildung nur das Wort „Erzieherin“ vorkommt: „Es kränkt mich, wenn ich ‚Erzieherin‘ ... Da komme ich mir ein bisschen dumm vor. Das kränkt mich. Ich würde es besser finden, wenn ‚Erzieher‘ und ‚Erzieherin‘ da stehen würde.“ EG3 fühlt sich ebenfalls diskriminiert durch diesen Sprachgebrauch. Darüber hinaus würden männliche Studenten „in versteckter Weise“ von verschiedenen Auszubildenden diskriminiert, „die davon ausgehen, dass Frauen besser für den Beruf geeignet wären. Die

jüngeren Lehrer [...] weisen immer ganz klar darauf hin, dass die zwei genauso gut für den Beruf sind ...“ Auch in den Praktika gebe es Diskriminierungen, wenn beispielsweise Einrichtungen nur weibliche Praktikantinnen akzeptieren, „wobei man doch sagen könnte, dass ein Mann vielleicht ein bisschen frischen Wind da hineinbringen könnte.“ Manchmal werde man „so komisch angekuckt“, bloß weil man männlich sei. Er habe auch den Verdacht, dass die Evaluierung der männlichen Praktikanten strenger sei als die der weiblichen: „Da wird ein bisschen genauer hingekuckt, als wenn eine Frau käme.“ Er ist der Ansicht, dass diese Diskriminierungen ein Grund dafür sind, dass so viele männliche Studenten ihr Studium nach dem ersten Ausbildungsjahr abbrechen. „Wenn schon Männer da sind, die den zweiten Pol ein bisschen repräsentieren, dann sollte man die doch fördern, ein bisschen stärken, damit sie – neben dem weiblichen Teil – genauso angesehen sind und nicht immer hintendrein hocken. Dass die zwei als gleichwertig angesehen werden [...] und dann auch gut zusammenarbeiten können. Es hat keinen Sinn, einen Beruf erlernen zu wollen, und man wird immer zurückgestellt. Dann verliert man das Interesse und gibt den Beruf oder das Studium auf.“ Der Gesprächspartner weist jedoch ausdrücklich darauf hin, dass die männlichen Studenten nicht von ihren weiblichen Kommilitoninnen diskriminiert würden: „Bei uns kommt es nicht vor, dass die Frauen [die weiblichen Studierenden] sagen: Ihr seid nicht für den Beruf geeignet.“ Er selbst steht einer Verankerung der Genderthematik in die Curricula nicht positiv gegenüber, weil er die Befürchtung hat, dass durch eine explizite Behandlung des Themas die Männer im IEES noch mehr diskriminiert würden (vgl. Kap. 5.4).

Ob es tatsächlich im IEES Diskriminierungen der männlichen Schüler und Studenten gegeben hat, wie einige Interviewpartner behaupten, oder nicht, wie andere sagen, ist im Zusammenhang mit der vorliegenden Untersuchung nicht von Bedeutung. Es scheint mir aber durchaus angebracht zu sein, dass sich institutsintern Gedanken über diese – vielleicht marginalisierten – Männer und über eine spezifische Koedukations-Problematik gemacht werden. Die Forderung von EG3, dass die männlichen Studenten „gestärkt“ werden sollten, ist ernst zu nehmen.

5.4 – Die professionelle Erziehung von Jungen und Mädchen

Fragen, die sich in diesem Zusammenhang stellen, sind:

- Gibt es, nach Meinung der Gesprächspartner, Unterschiede zwischen Jungen und Mädchen, die in der professionellen Erziehung berücksichtigt werden müssen, vor allem im Rahmen der Schule?

- Wie solle der Erzieher/Lehrer damit umgehen? In diesem Zusammenhang treten solche Begriffe

- Mit diesen Fragen sind zwei andere verbunden: In welchem Maße ist die Geschlechterthematik in der Ausbildung präsent? Soll sie in den Curricula verankert werden und wenn ja wie?

Ich werde nicht auf unterschiedliches, geschlechtsspezifisches Verhalten von Schülern und Schülerinnen und von Lehrern und Lehrerinnen, wie sie von der Forschung festgestellt worden ist, eingehen (ich verweise dafür beispielsweise auf Böhnisch 2003, Faulstich-Wieland 1991, Faulstich-Wieland et al. 2004, Glaser et al. 2004, Kreienbaum 1992). Ich werde mich nur mit den Vorstellungen befassen, welche die Gesprächspartner zu dieser Frage geäußert haben, um von diesen Vorstellungen auf die praktischen pädagogischen Konsequenzen, die sie daraus zu ziehen gedenken, zu sprechen zu kommen.

5.4.1 - Doing gender in der Schule

Doris Lemmermöhle schreibt, die Schule müsse sich „von einer dreifachen Illusion verabschieden: erstens von der Illusion, allein durch gleiche Bildung ließen sich gleiche Chancen herstellen und Geschlechterdifferenzen und –hierarchien aufheben, zweitens von der Illusion, Schülerinnen und Schüler seien black boxes, die nach dem Modell des Nürnberger Trichters mit unterschiedlichen Geschlechterkonstruktionen – seien sie nun traditionell oder emanzipatorisch – gefüllt werden können, drittens von der Illusion, Schule könne in einem System der Zweigeschlechtlichkeit geschlechtsneutral sein und sich der Konstruktion von Geschlechterdifferenzen und –hierarchien entziehen“ (Lemmermöhle 1998, 81).

Im Prinzip gibt es zwei Grundhaltungen, wie mit Geschlechterverhältnissen im schulischen – oder ganz allgemein im institutionellen erzieherischen – Raum umgegangen werden kann: Geschlecht kann „dramatisiert“ werden, indem es zum entscheidenden Kriterium der Einschätzung und Bewertung genommen wird. Es kann aber auch „entdramatisiert“ werden, indem wenig oder keine Notiz von den Geschlechtern genommen wird oder Unterschiede zwischen den Geschlechtern minimiert werden. Dies kann auch als „undoing gender“ (Hirschauer) oder „Neutralisation“ (Thorne) bezeichnet werden (vgl. Faulstich-Wieland et al 2004, 23).

Die Einführung der Koedukation in den Schulen kann als eine Entdramatisierung der Geschlechterunterschiede gesehen werden, wenn man sie mit der vorhergehenden Zeit der strikten Geschlechtertrennung, verbunden mit einer Geringschätzung der weiblichen Bildbarkeit (Defizit-These), vergleicht: Nicht nur Schüler und Schülerinnen sondern auch Lehrer und Lehrerinnen wurden zusammengeführt, Unterschiede sollten keine Rolle mehr spielen, die Schule sollte „geschlechterfrei“ sein.

Aber mit Koedukation kann ebenso gut eine Dramatisierung des Geschlechts verbunden sein, wenn peinlich darauf geachtet wird, dass in Schulbüchern beide Geschlechter in angemessener Weise repräsentiert sind, dass Mädchen und Jungen gleichviel Aufmerksamkeit zuteil wird, dass in der Sprache immer die männliche und die weibliche Form gebraucht wird, dass Mädchen in bestimmten Fächern (Naturwissenschaften, Mathematik, Sport) zeitweise von den Jungen getrennt werden (vgl. Faulstich-Wieland et al. 2004, 215).

Man kann somit in der Praxis zwei Grundformen des Umgangs mit Genderfragen feststellen (ebd., 223):

- Einmal der Versuch, „gender free“ zu handeln, keine Unterschiede zwischen den Geschlechtern zu machen, alle gleich zu behandeln.
- Zum andern der Versuch, die Benachteiligungen von Mädchen (aber auch die von Jungen) auszugleichen und bewusst auf Geschlechterunterschiede zu achten.

Maria Anna Kreienbaum macht auf eine weitere Grundhaltung aufmerksam, die darin besteht, das Geschlechterverhältnis in seiner Relevanz zu leugnen und die in dem Satz „Ich behandle Mädchen und Jungen gleich“ ihren verbalen Ausdruck findet. Damit werde behauptet, dass das Geschlecht im schulischen Kontext überhaupt keine Rolle spielt. Für diese Lehrpersonen „ist es selbstverständlich, dass der eigene Unterricht unter diesem Aspekt nicht zu kritisieren ist. Ob sich dahinter Unbedarftheit, Naivität oder bewusstes Negieren verbirgt, sei dahin gestellt. Die Befunde der Koedukationsforschung zeigen: Gerade dann, wenn man sich keine Gedanken um die Gleichbehandlung von Mädchen und Jungen im Unterricht macht, passiert häufig eine Bevorzugung der Jungen z. B. über Themen und Aufmerksamkeitszuwendung, die aber als solche nicht wahrgenommen wird“ (Kreienbaum 2004, 585).

Diese Leugnung der Geschlechterrelevanz ist jedoch von der Grundhaltung des gender free Handelns zu unterscheiden. Wer gender free agieren will, erkennt die Relevanz der Geschlechterunterschiede an, will sie jedoch nicht weiter dramatisieren, sondern im Gegenteil entdramatisieren. „Jungen und Mädchen gleich behandeln“ kann also die Verbalisierung von zwei verschiedenen Grundhaltungen sein. In den Interviews haben einige Gesprächspartner genau das gesagt: Sie wollen Jungen und Mädchen gleich behandeln. Wenn daraufhin – was meistens geschehen ist – nicht genauer nachgeforscht wurde, was diese Aussage bedeute, ist es nicht möglich, zu entscheiden, ob damit eine Leugnung der Relevanz der Geschlechterverhältnisse oder ein gender-free-Ansatz verbunden ist. Die zwei von Faulstich-Wieland et al. beschriebenen Grundformen des Handelns „tragen letztlich bei zur Reproduktion des Geschlechterverhältnisses“. „Gefragt ist eine Balance zwischen Dramatisierung und Entdramatisierung von Geschlecht. Diese stellt sich jedoch nicht von

selbst her, sondern ist ... eine konstruktive Leistung“ (Faulstich-Wieland et al. 2004, 224).

Erforderlich ist eine „reflexive Koedukation“, die mit Lehr-Lern-Forschung eng verbunden sein muss. Letztlich geht es um „eine Schule, in der Lernen für alle Individuen möglich wird“ (Kreienbaum 2004, 586). Individualität in den Lernprozessen lässt sich aber nur in veränderten Lehr- und Lern-Formen realisieren. Kreienbaum nennt es „einbeziehende Erziehung“. Sie „macht das Geschlechterverhältnis nicht zum Thema, sondern versucht, Lernanlässe zu finden, bei denen alle Individuen so eingebunden sind, dass sie ihre Interessen einbringen können und zu neuen Herausforderungen angeregt werden“ (ebd., 587).

Einzelheiten einer solchen reflexiven Koedukation in Einzelheiten zu beschreiben geht über den Rahmen der vorliegenden Arbeit hinaus. Ich verweise beispielsweise auf Faulstich-Wieland 1995, 1997; Faulstich-Wieland et al 2004; Kreienbaum 1992, 2004).

5.4.2 – Die eigene Untersuchung

5.4.2.1 – Für die Erziehung relevante Unterschiede zwischen Mädchen und Jungen?

In Punkto Unterschiede zwischen Jungen und Mädchen, die für die Erziehung relevant sind, wurden die Interviews recht unterschiedlich geführt. Bei den Erziehern wurde das Gespräch weniger auf das Thema gerichtet als bei den Lehrern, manche Gesprächspartner wurden nur gefragt, ob sie Mädchen und bei Jungen unterschiedlich „behandeln“ würden. So bleibt die Frage, ob die Gesprächspartner tatsächlich erzieherisch relevante Unterschiede zwischen Jungen und Mädchen feststellen oder für gegeben halten, vielfach ungeklärt.

Die Einstellung zur Koedukation sind eindeutig klar: Alle Interviewpartner befürworten sie, sowohl im institutionellen Erziehungsbereich als auch in der Schule. Einige von ihnen machen Einschränkungen (im Sinne von zeitweiliger fächerspezifischer Trennung der Geschlechter), wenn sie darauf hingewiesen werden, dass Mädchen in bestimmten Fächern benachteiligt werden. Ein Interviewpartner, der die Koedukation prinzipiell befürwortet, sieht in reinen Mädchenschulen einen Schutzraum für Mädchen. Aus den Interviews ergeben sich keine Hinweise, dass die Gesprächspartner sich vertieft mit der Problematik der Koedukation auseinandergesetzt haben.

Die Gruppe der Erzieher (E und EG)

Aus den Interviews mit den Erziehern entsteht der Eindruck, dass keiner von ihnen sich bisher Gedanken über die Problematik gemacht hat. E1 ist der Meinung, in der Betreuung/Erziehung von Jungen und Mädchen solle man keine Unterschiede machen, weil sie alle die gleiche Entwicklung durchmachen

würden mit Ausnahme des Körperlichen. E3 sagt, dass der einzige wesentliche Unterschied zwischen Jungen und Mädchen darin bestehe, dass Letztere später Kinder gebären können und dass man sie entsprechend darauf vorbereiten müsse, wobei Jungen lernen sollten, die Gebärerinnen zu respektieren und ihnen zur Seite zu stehen. E4 sagt, die Individualität eines jeden Kindes müsse respektiert werden, gleichgültig, ob es sich um einen Jungen oder um ein Mädchen handelt. Ein weiterer Gesprächspartner (E6) ist der Auffassung, dass man bei Kindern keine Unterschiede zu machen brauche, wohl aber bei Jugendlichen, doch weiß er nicht, welche. Schließlich sagt noch E8, dass nur Unterschiede im Rahmen der sexuellen Aufklärung zu machen seien, kann aber nicht angeben, welche. Im Allgemeinen sei er bestrebt, mit jedem gut auszukommen, das Geschlecht spiele da keine Rolle. Seine Einstellung sei „schon ziemlich einzigartig“. Zwei Erzieher äußern sich zur Koedukation in der Schule: Der eine (E1) ist gegen eine fächerspezifische zeitweilige Trennung, der andere (E2) ist dafür, weil es gut sei, wenn die Mädchen weniger von den Jungen abgelenkt würden.

Nur ein einziger Interviewpartner (E5) spricht von der Rolle, die ein Erzieher in der Gleichstellung der Geschlechter spielen könnte: Er kann die traditionelle Geschlechter-Aufteilung der Berufe in Frage stellen, indem er zeigt, dass Frauen und Männer auch geschlechtsuntypische Berufe ausüben können.

Unter den Graduierten Erziehern ist die Meinung einhellig: Es sollen keine Unterschiede zwischen Mädchen und Jungen in der Erziehung gemacht werden. „Es kommt ja auf den Mensch an, den man vor sich hat, da spielt das Geschlecht keine Rolle – andernfalls ist man nicht professionell“, sagt EG4 und EG6 meint: „Man erzieht ein Kind eher nach bestimmten Werten, würde ich sagen, und nicht nach Geschlecht.“

Die mehrheitliche Haltung zu dieser Frage kann man als „gender free“ bezeichnen. Doch handelt es sich um eine bewusste, reflektierte Haltung, die auf eine Verminderung unterschiedlicher Behandlungen von Jungen und Mädchen zielt, oder ist es ein bloßes Leugnen, das eher auf Unbedarftheit und Naivität, wie Kreienbaum sagt, hindeutet? Ein Gesprächspartner (EG2) gibt offen zu, sich bisher nicht mit Genderfragen beschäftigt zu haben. Hingegen kann angenommen werden, dass die zwei Interviewpartner, die von dem Respekt vor der Individualität (E4 und EG4) sprechen, sich entsprechende Gedanken darüber gemacht haben – oder auch nicht, wenn man annimmt, dass die Rede von der Individualität und vom Menschen, auf den es letztendlich ankomme, nur dazu dient, die eigene Gedankenlosigkeit oder Ratlosigkeit hinter einer gut klingenden Rede zu verbergen. Meine persönlichen Erfahrungen in der Lehrer/innen-Ausbildung legen

letzteren Schluss nahe. Auch die Tatsache, dass die Erzieher nur wenig Konkretes und Spezifisches zu diesem Thema zu sagen haben, legt diesen Schluss nahe.

Eines muss jedoch klargestellt werden: Man kann die angehenden Erzieher nicht persönlich der Unbedarftheit und der Gedankenlosigkeit oder der Ignoranz bezichtigen, weil die Geschlechterthematik und damit auch Fragen der Koedukation nicht in ihrer Ausbildung präsent sind, wie in Abschnitt 5.4.3 zu zeigen sein wird.

Die Gruppe der Lehrer (LG und LS)

Die Gespräche mit den angehenden Lehrern sind natürlich auf die Schule und geschlechtersensiblen Unterricht ausgerichtet. Die Sekundarschullehrer fokussieren sich dabei mehr auf ihr eigenes Unterrichtsfach, die Grundschullehrer, die im Prinzip alle Fächer unterrichten, gehen die Frage unter einem breiteren Blickwinkel an. Ein wichtiger Faktor, der besonders bei den künftigen Grundschullehrern zu berücksichtigen ist, ist der Studienjahrgang. Es ist anzunehmen, dass Studenten des ersten Semesters nicht so viel zu der Problematik zu sagen wissen wie solche aus dem dritten Ausbildungsjahr.

Grundschullehrer

Die beiden Studenten im ersten Semester (LG1 und LG2), die erst ein einziges Praktikum im ersten oder zweiten Grundschuljahr absolviert haben, wissen tatsächlich nur sehr wenig zu dem Thema zu sagen, sodass wir sie hier nicht berücksichtigen.

LG3, im zweiten Ausbildungsjahr, vertritt die Meinung, dass man mehr auf „den Charakter oder die Persönlichkeit“ der Kinder achten solle als auf das Geschlecht. Darauf angesprochen, was er über stereotype Darstellungen der Geschlechterrollen in den Schulbüchern denke, sagt er, das entspreche halt dem existierenden Bild. Wenn man schreiben würde „Der Vater kocht“, „dann kommen doch Fragen auf und Diskussionen, und das ist ja nicht der Sinn der Sache.“ Eine ähnliche Auffassung vertritt er im Zusammenhang mit einer geschlechtssensiblen Sprache im Unterricht, worauf in Kapitel 5.5 zurückzukommen ist. Im Zusammenhang mit geschlechtersensibler Pädagogik spricht er über die naturwissenschaftlichen und mathematischen Fächer, in denen die Mädchen benachteiligt seien. Auch wenn sie leistungsschwächer als die Jungen seien, sollten sie nicht getrennt unterrichtet werden, denn wenn ein Mädchen sich wirklich für Mathematik interessiere, dann bleibe ihr Interesse auch unter Jungen ungebrochen. Eine Geschlechtertrennung im Fach Mathematik könnte sogar fatale Folgen für Mädchen haben. Wenn sie sich in ihren Leistungen nur mit Mädchen vergleichen könnten und nicht mehr mit Jungen, dann bekämen sie ja mehr Zutrauen in ihre Fähigkeiten und würden sich sogar

trauen, Mathematik an der Uni zu studieren, wo sie dann unweigerlich „untergehen“ würden.

LG4, ebenfalls im zweiten Ausbildungsjahr, sagt zu geschlechtersensibler Pädagogik: „Wenn man beginnt, Unterschiede zu machen, dann macht man ja gerade einen Unterschied“ (zwischen Jungen und Mädchen). Was man tun solle sei, nicht das klassische Bild der Mädchen und das der Jungen vorzugeben wie: die Jungen sind geeignet für diesen Bereich und die Mädchen für jenen. Vielmehr solle man sagen, dass jede und jeder für jeden Bereich geeignet sei.

LG5 ist im dritten Ausbildungsjahr. Er ist der Meinung, dass sich die Problematik noch nicht in Vor- und Grundschule stelle, mit Ausnahme des Sportunterrichts. In der Sekundarschule müsse dagegen darauf eingegangen werden — wie das geschehen solle, sagt er nicht, nur dass „man da keinen Unterschied machen muss“, ausgenommen bei Aufgaben, die größere Körperkraft erfordern. Was spezifisch den Mathematikunterricht angehe, so sollen die Lehrkräfte diejenigen Mädchen unterstützen und ermutigen, die gute Leistungen erbringen und „ihnen bewusst machen, dass sie wirklich gut darin sind und dass es auch gar keinen Unterschied gibt und dass sie wirklich das machen sollen, was sie gut kennen und was ihnen gefällt“. Selektive Trennungen der Geschlechter befürwortet er nicht, da dann „verschiedene andere Werte verloren gehen“. In einer reinen Jungenklasse „wäre das Gleichgewicht nicht mehr da ... Ich wäre nicht glücklich in einer Klasse, in der nur Jungen sind“.

LG6 schließlich, auch im dritten Jahr, ist dafür, dass die Kinder in Bezug auf die Geschlechter „wertneutral“ erzogen werden. Darunter versteht er, dass nicht ein Geschlecht gegenüber dem andern als wertvoller hingestellt wird. In der Schule komme es darauf an, „die Kinder darauf aufmerksam zu machen, dass nicht einer besser oder schlechter ist. Dass der eine genauso viel erreichen kann wie der andere. Ich jedenfalls werde versuchen, neutral vorzugehen. Ich bin aber auch nicht so fanatisch, dass ich bei jedem Wort dreimal aufpasse, ob ich zum Beispiel ‚der Gärtner‘ und ‚die Sekretärin‘ sage, oder ob ich sage ‚der Sekretär‘ oder ‚die Gärtnerin‘.“ Etwas später im Gespräch präzisiert er diese Position, wenn es um die Frage geht, wie man Genderstereotypen im Unterricht bekämpfen könne. „Die beste Vorbereitung, die du dafür haben kannst, ist dein klarer Menschenverstand. Dass du nicht systematisch sagst ‚eine Sekretärin‘ und ‚ein Gärtner‘.“ Man solle auch Texte lesen, in denen ein Rollentausch dargestellt wird, damit die Kinder selbst merken: „Wie denn? Ist es jetzt: Der Vater putzt das Haus und die Mutter liest die Zeitung?“ Aber in fünfzig Jahren werde man sowieso nicht mehr über Geschlechter- hierarchie oder –rollen sprechen.

Man solle also keine Unterschiede zwischen Jungen

und Mädchen machen, weil es in der Realität keine (oder zumindest keine gravierenden) Geschlechterunterschiede (zumindest noch im Grundschulalter) gibt, so lautet die Grundaussage aller Gesprächspartner. Doch LG3 ist nicht bereit, gesellschaftlich konstruierte Unterschiede abzubauen und zu sagen, dass auch der Vater kochen kann, und er scheint davon überzeugt zu sein, dass Mädchen tatsächlich geringere mathematische Fähigkeiten besitzen als Jungen. Auch LG5 scheint der Meinung zu sein, dass Mädchen im Durchschnitt mathematisch wenig begabt seien, denn es lohnt sich nur, die Ausnahmen zu ermutigen und zu fördern. Diese Äußerungen bestärken den Verdacht, dass hinter dem plakativ vorgetragenen Gleichheitsdiskurs andere, zählbare traditionelle Deutungsmuster von Männlichkeit und Weiblichkeit stehen. LG6 will die Gleichwertigkeit von Mädchen und Jungen betonen, jedoch nicht so fanatisch sein, diese Gleichwertigkeit auch sprachlich konsequent zum Ausdruck zu bringen. Das pädagogische Handeln soll vielmehr vom gesunden Menschenverstand geleitet werden. Nun ist gewusst, dass im Erziehungsbereich oft an den „gesunden Menschenverstand“ appelliert wird, wenn Veränderungen, die sich auf wissenschaftliche Erkenntnisse berufen, verhindert werden sollen. Ob das bei LG6 auch zutrifft, kann hier allerdings nicht entschieden werden. Lediglich LG4 scheint eine eher reflexive Haltung zu haben, wenn er seine Aussagen begründet.

Sekundarschullehrer

Beiden Referendaren fokussiert sich das Gespräch, wie gesagt, oft auf das Fach, das sie unterrichten und in diesem Zusammenhang auf Unterschiede zwischen Jungen und Mädchen und den adäquaten Umgang damit. Zudem wird vermehrt über Koedukation und zeitweilige Trennung der Geschlechter in spezifischen Fächern gesprochen. Allerdings wurden nicht bei allen Gesprächspartnern diese Themen aufgeworfen. Einer von ihnen (LS1) ist Ingenieur und seine Klassen sind reine Jungenklassen, sodass er sich nicht zu dem Thema äußern wollte.

LS2, der Informatik und Deutsch unterrichtet, geht davon aus, dass Mädchen in bestimmten Fächern, wie Informatik, leistungsschwächer als Jungen sind, und Jungen in bestimmten Fächern, wie in Sprachfächern, leistungsschwächer als Mädchen. „Ich glaube, dass man sie zusammen lassen sollte, damit sie sich gegenseitig ein bisschen hochziehen.“ Klassenverbände, die nach Begabung und Geschlecht homogen seien, würden nichts bringen. Im Fach Informatik könnten die Jungen den Mädchen helfen, im Fach Deutsch umgekehrt die Mädchen den Jungen.

Auch LS5, der Informatik unterrichtet, glaubt, dass geschlechtergemischte Klassen vorzuziehen seien,

weil die Jungen den Mädchen in solchen Fächern wie Informatik helfen können. Von seinen früheren Erfahrungen im Bankensektor her glaubt er, dass Männer einen eher spielerischen Zugang zu Computern hätten — Männer würden gern „auf dem Computer spielen“ —, während Frauen eher ergebnisorientiert seien.

LS4, der Volkswirtschaft unterrichtet, hat die Hoffnung aufgegeben, Mädchen für sein Fach zu motivieren, besonders wenn sie in den oberen Jahrgängen sind. Er rate ihnen, sich mehr mit der Aktualität zu beschäftigen, mehr Nachrichtensendungen zu verfolgen, mehr Zeitung zu lesen, aber er sehe keinen Erfolg.

LS9, Biologe, sagt, im Allgemeinen hätten die Mädchen im Fach Biologie bessere Noten als die Jungen, was er auf eine bessere Lerndisziplin der Mädchen zurückführt. Er spricht über die sexuelle Erziehung, die in seinem Fach auf dem Programm der Septima steht. Da würde man merken, dass die Mädchen in diesem Alter „viel weiter sind“ als die Jungen, und deshalb lasse er Jungen und Mädchen auch in getrennten Gruppen arbeiten. Sonst ist er aber entschieden gegen eine Geschlechtertrennung, die er als Rückschritt sehen würde. „Da wird die Diskriminierung eher verstärkt als abgeschwächt. Da wird das Rollenverständnis noch mehr festgelegt, als es jetzt der Fall ist.“ Er ist aber nicht gegen eine Einteilung in weibliche und männliche Arbeitsgruppen bei bestimmten Themen oder sogar eine stundenweise räumliche Trennung.

LS7, der Geschichte unterrichtet, sagt, er behandle die Mädchen genauso wie die Jungen. „Ich finde, man soll sie [die Mädchen] nicht extra behandeln. Denn wenn sie später arbeiten, dann schaut der Arbeitgeber auch nicht, bist du ein Mann oder bist du eine Frau. Da müssen die Frauen genauso ihren Mann stehen wie die Männer selbst.“ Im Geschichtsunterricht spreche er natürlich über Geschlechterverhältnisse (z.B. die Frau in Sparta und in Athen). Wenn man den Schülern und Schülerinnen klar macht, dass sich die Situation der Frau im Lauf der europäischen Geschichte verbessert hat und dass die Frauen dafür kämpfen mussten, hat man „das eigentliche Ziel“ erreicht. Man soll nicht darüber hinausgehen und Geschichte unter dem Genderaspekt betreiben, denn dadurch würden die Jugendlichen, vor allem die Mädchen, mit der Zeit „angewidert“ und würden sich nur noch langweilen. Er spricht sich gegen getrennten Unterricht in bestimmten Fächern aus, denn dadurch schaffe man „eine Zweiklassengesellschaft“. Aber er ist nicht gegen reine Mädchenschulen, denn in der Pubertät kann die Koedukation zu Problemen, besonders bei Mädchen, führen: „Wenn [die Mädchen] ein bisschen sensibler sind und in eine raue Klasse kommen, in der ein paar ganz coole Typen sind, [...] dann kann es

sein, dass sie tatsächlich darunter zerbrechen, weil sie sich nicht zu verteidigen wissen und denen dann ausgeliefert sind. Dann ist es tatsächlich einfacher für das Mädchen, in einer Mädchenschule zu sein. Da hat es seine Ruhe, ist mit Freundinnen zusammen und kommt nicht so schnell mit Jungen in Kontakt. Privatschulen, die reine Mädchenschulen sind, finden ja in letzter Zeit einen großen Zulauf.“

Die Lehrer, die Informatik und Volkswirtschaft unterrichten, scheinen sich mehr oder weniger mit dem Desinteresse der Schülerinnen für ihr Fach abgefunden zu haben und hoffen auf einen guten Einfluss der Jungen auf die Mädchen. Nur einer von Ihnen (LS5) möchte der Sache auf den Grund gehen und die Problematik in der Ausbildung behandelt sehen (vgl. Abschnitt 5.4.3). Wie wir in 5.3.2 gesehen haben, ist LS7 der Ansicht, dass die Gleichstellung von Mann und Frau in der heutigen Gesellschaft größtenteils verwirklicht sei. Es geht ihm darum, den Schülerinnen und Schülern diese Entwicklung verständlich zu machen. Aber der Genderaspekt sollte nicht determinierend sein, denn dadurch würden sogar die Mädchen – und vor allem sie! – degoutiert. (Dieser Gesprächspartner findet auch die Öffentlichkeitsarbeit des Ministeriums für Chancengleichheit „lächerlich“ – vgl. 5.3.2.) Erstaunlicherweise setzt er sich dann aber für reine Mädchenschulen ein. Das wurzelt aber in stereotypen traditionellen Geschlechterbildern vom armen zerbrechlichen Mädchen, das den Nachstellungen rücksichtsloser Typen wehrlos ausgeliefert ist.

Fazit

Sind sich die Gesprächspartner der Problematik bewusst, oder wird ihr „Bewusstsein“ erst durch die Konfrontierung mit dem Thema im Interview „geweckt“? Wenn wir annehmen, dass Ersteres zutrifft, dann muss jedenfalls darauf hingewiesen werden, dass mit großer Wahrscheinlichkeit keiner der Befragten viel über die Problematik nachgedacht hat. Es handelt sich meist um unreflektierte Äußerungen und Stellungnahmen. Die Äußerungen über Koedukation genügen bei weitem nicht einem professionellen Standard, wie er bei professionellen Erziehern und Lehrern eingefordert werden könnte. Doch das kann nicht als persönlicher Vorwurf an die Befragten gerichtet werden, denn die Geschlechterfrage wird in ihrer Ausbildung nicht – oder kaum – thematisiert, wie im anschließenden Abschnitt zu sehen sein wird. Wenn indes die Befragten eine professionelle Einstellung gegenüber der Problematik haben ohne zur Zeit über ein professionelles Wissen zu verfügen, wenn sie also wissenschaftlich fundierte Erkenntnisse über Geschlechterverhältnisse in der Schule und über Koedukation als notwendigen Bestandteil ihres professionellen Wissens gewinnen wollten, dann müssten sie für die Präsenz der Genderthematik in der beruflichen Ausbildung plädieren. Das tut

die Mehrzahl jedoch nur mit Zurückhaltung, wie anschließend zu sehen sein wird.

5.4.2.2 – Geschlechterthematik in der Ausbildung

Ist die Geschlechterthematik in der Ausbildung präsent?

Erzieher

Die Aussagen über die Präsenz der Geschlechterthematik in der Ausbildung der Erzieher sind sehr unterschiedlich und widersprechen sich zum Teil. Ein Interviewpartner aus dem ersten Ausbildungsjahr sagt, es habe einmal „eine kleine Diskussion“ im Psychologie-Kurs gegeben. Weder die Lehrerin noch die Schülerinnen hätten bei dieser Diskussion etwas Negatives darüber, „dass wir Männer jetzt auch in diesem Beruf sind“, gesagt. Ein Schüler aus dem dritten Ausbildungsjahr sagt, dass wohl schon mal kurz über Gender gesprochen worden sei, er könne sich aber nicht mehr an die Inhalte erinnern, außer, dass über Sexualität gesprochen worden sei. Ein Gesprächspartner aus dem zweiten Ausbildungsjahr sagt, dass es einmal eine spontane Diskussion über das Thema gegeben habe, dass jedoch in keinem Fach ein Thema wie die Gleichstellung der Geschlechter behandelt worden sei. E5 (im zweiten Jahr) erinnert sich daran, dass in einem Fach darüber gesprochen worden sei, speziell über Geschlechterrollen in Heimen, „denn zumal in der Heimarbeit ist es wichtig, dass du da individuell auf das Kind eingehst und dass du weißt, was deine Kinder haben, was sie brauchen und da ist es anders zwischen Jungen und Mädchen, was die da erlebt haben.“ Ein weiterer Interviewpartner (zweites Jahr) sagt – ohne Einzelheiten anzugeben –, dass das Thema behandelt wird, die Auszubildenden es jedoch unterschiedlich handhaben: bei einigen würden traditionelle Vorstellungen durchscheinen. Ein Schüler aus dem dritten Jahr sagt, dass die Genderthematik präsent sei, verschiedene Themen seien jedoch „stark feminisiert“. Es werde z.B. die Vergewaltigung von Mädchen thematisiert oder Informationen über den Geburtsvorgang, welcher die Männer ja nicht betreffe, gegeben.

Von den Graduierten Erziehern erinnert sich ein Gesprächspartner im ersten Ausbildungsjahr, dass das Thema einmal in einer Vorlesung angesprochen wurde. Ein Interviewpartner im zweiten Ausbildungsjahr glaubt nicht, dass das Thema bisher „aufgetaucht“ sei, er selbst habe sich auch noch nicht „so richtig“ mit der Frage beschäftigt. Von den drei interviewten Männern im dritten Ausbildungsjahr behaupten zwei, dem Thema noch nicht begegnet zu sein, während einer sich erinnert, dass „im Fach der Sozialisation“ einmal auf das Thema „aufmerksam gemacht“ worden sei im Zusammenhang mit Sozialisation, Familie, Gesellschaft; im Fach Psychologie sei das Thema nur kurz angeschnitten worden.



Lehrer

Ein angehender Grundschullehrer aus dem zweiten Ausbildungsjahr sowie zwei aus dem dritten Jahr geben an, dem Thema im Fach Psychologie begegnet zu sein. Die zwei Studenten im ersten Semester können natürlich noch nichts darüber berichten.

Die acht Sekundarschullehrer, die sich zu der Frage geäußert haben, stimmen überein, dass die Geschlechterthematik nicht in der Ausbildung präsent sei.

Sollte die Thematik präsent sein? Wenn ja: wie?

Fast alle Gesprächspartner sprechen sich für eine Präsenz der Geschlechterthematik in der Ausbildung aus, fügen dann aber Einschränkungen hinzu.

Erzieher

Zwei Erzieher sind der Meinung, es sei notwendig, dass das Thema behandelt werde. Einer von ihnen will es als „roten Faden“ in allen Disziplinen sehen, der andere möchte die Gleichberechtigung der Geschlechter als Thema sehen. Ein Gesprächspartner will speziell über die Gefahren sexueller Grenzüberschreitungen im Umgang mit Adressatinnen informiert werden, sowie über die Geschichte der Frauenemanzipation. Andere Gesprächspartner sind nicht auf entsprechende Fragen eingegangen.

Unter den Graduierten Erziehern ist ein Gesprächspartner dafür, dass das Thema kurz im Fach Sozialisation behandelt wird oder dass es in einem Wahlfach angeboten wird. Man sollte aber nicht ein eigenes Fach einführen: „Man darf jetzt nicht übertreiben.“ EG2, der sagt, er habe sich noch nicht „so richtig“ mit dem Geschlechterthema beschäftigt, ist der Meinung, dass andere Themen, die nicht in der Ausbildung vorkommen wie z.B. Elternarbeit, wichtiger wären. Auch EG4 findet es nicht nötig, dass das Thema behandelt wird: „Ich hab ja schon vorher gesagt, dass es auf den Mensch ankommt. Es ist ja nicht alles schwarz oder weiß. Es gibt keine typischen Jungen und Mädchen. Jeder Mensch ist einzigartig, ob er nun ein Mann oder eine Frau ist. Man riskiert ja noch mehr, sie in eine Rolle hineinzutreiben, wenn man darauf aufpasst.“ Moderne junge Menschen haben es nicht nötig, mit dem Thema konfrontiert zu werden, da sie wissen, wie sie mit den Geschlechterverhältnissen umgehen sollen. Das sei eher etwas für die ältere Generation. EG3, von dem bereits im Zusammenhang mit Diskriminierung die Rede war, sieht nicht die Notwendigkeit einer breiten Information über Geschlechterfragen in der Ausbildung, da die Schüler (sic!) selbst sich nicht untereinander diskriminieren. „Ein Fach über Gender einführen, das - würde ich sagen - wäre ein bisschen übertrieben. Um zu hören, dass wir alle gleich sind.“ Er sieht nicht viel Sinn in einer curricularen Verankerung der Thematik, denn man wisse von seiner Lebenserfahrung her, wie man als Erzieher mit

Mädchen und mit Jungen umzugehen hat. Wenn man das nicht weiß, lernt man es auch nicht in einem Schulfach. Es wäre hingegen angebracht, das Thema an Verantwortliche von Kinderkrippen oder anderen Institutionen heranzutragen, da dort Männer diskriminiert würden. Im Verlauf des Gesprächs verschiebt sich seine Perspektive immer mehr auf die Diskriminierung von Männern. Genderaspekte in die Ausbildung bringen bedeutet für ihn, auf Geschlechterunterschiede aufmerksam machen und somit den Gegensatz der Geschlechter verstärken. Männer kämen dabei schlecht weg. Denn für ihn läuft die Behandlung der Geschlechterthematik auf die Frage hinaus: Wer ist besser für den Erziehungsberuf geeignet, Männer oder Frauen? Im Augenblick würde die Antwort ganz klar lauten: die Frauen, und dadurch fühlten sich die Männer noch mehr zurückgesetzt.

Lehrer

Die angehenden Grundschullehrer vertreten in der Mehrzahl die Ansicht, dass das Thema fächerübergreifend behandelt werden soll. Ein Gesprächspartner (LG3) aus dem zweiten Jahr macht folgenden konkreten Vorschlag, wie die Thematik sinnvoll angegangen werden könnte. Statt sie auf einer rein theoretischen Ebene zu behandeln, sollte sie in Verbindung mit den Praktika angegangen werden: Welches Bild hast du über dein Verhalten gegenüber Jungen und Mädchen? Wie ist dein Verhalten in Wirklichkeit? Dazu müssten Dokumente, wie z.B. Videoaufnahmen, während des Praktikums erstellt werden. Diese müssten in Beziehung gesetzt werden zu den eigenen Vorstellungen und zu Theorien. „Also: sich wirklich mit der Theorie auseinandersetzen auf der Grundlage von Dokumentationen und durch Diskussionen.“

Die Sekundarschullehrer sprechen sich für eine „diskrete“ Präsenz in der Ausbildung aus. LS2 ist nicht gegen die Präsenz, würde es aber vorziehen, Informationen über die Jugend im Allgemeinen zu erhalten. „Vielleicht muss es nicht unbedingt geschlechtsspezifisch sein.“ Für LS4 ist es nicht die unbedingte Notwendigkeit. Es sei schon sehr wichtig, dass man die beiden Geschlechter gleich behandelt und gleich respektiert. „Aber dass da eine extra Ausbildung sei oder dass extra was in das Curriculum kommen soll, ich weiß nicht.“ Es sollte eben als selbstverständlich angesehen werden, „dass man die Gleichberechtigung macht“. Für LS6 gibt es „ein paar Sachen, die bei Mädchen anders sind wie bei Jungen, das muss man halt wissen. Aber ich glaube, da braucht man keine größere Ausbildung.“ LS9 sagt, die Thematik könnte „angesprochen“ werden. Sie könnte in einer Arbeitseinheit oder in einem Atelier behandelt werden, aber nicht darüber hinaus, denn die Ausbildung sei schon sowieso überladen. Der Thematik eigens ein Fach zu widmen, würde ein bisschen gekünstelt wirken. Aber in Fächern wie Mathematik, in denen die Mädchen benachteiligt

sind, sollte die Problematik durchaus thematisiert werden. LS3 hingegen ist der Meinung, dass eine Verankerung im Curriculum eine gute Sache wäre, denn man müsse ja auf eine Aufgabe vorbereitet werden, um seine Sache gut zu machen – solange es nicht zu theoretisch ist. Mit Theorie könne man nichts anfangen. LS5 schließlich will das Thema in der Ausbildung sehen und sagt auch weshalb. Er findet es besonders wichtig für sein Fach, Informatik: „Ich merke, dass die Frauen insgesamt viel größere Schwierigkeiten haben als Männer.“ Für ihn wäre es interessant zu wissen, ob es Lehrmethoden gibt, die dazu führen könnten, dass Frauen bessere Chancen hätten, den Stoff zu verstehen, oder dass sie sich für das Fach begeistern könnten, denn bei der Motivation müsse man beginnen.

5.4.2.3 - Schlussfolgerung

Als Fazit kann zurückbehalten werden, dass die Geschlechterthematik in der pädagogischen Ausbildung der Referendare mit Sicherheit nicht präsent ist. In der Ausbildung der Erzieher wird das Thema wahrscheinlich in bestimmten Fächern oder bei bestimmten Diskussionsanlässen angeschnitten, ist aber nicht so sichtbar, dass alle Befragten übereinstimmend aussagen, ihm begegnet zu sein. In der Ausbildung der Grundschullehrer wird das Thema in Psychologie-Fächern angeschnitten, bezeichnenderweise jedoch nicht in erziehungswissenschaftlichen Fächern – das geht zumindest aus den Aussagen der Befragten hervor. Aus eigener Erfahrung als Lehrer am früheren ISERP weiß ich, dass die Genderthematik in der Ausbildung nicht sichtbar präsent war.

Vier der Befragten – ein Grundschullehrer und drei Sekundarschullehrer – wünschen ausdrücklich eine curriculare Verankerung der Geschlechterthematik und begründen auch ihre Haltung (wie LS3), bzw. sie machen konkrete Vorschläge, wie das Thema behandelt werden könnte (wie LG3, LS5 und LS9). Unter denjenigen, die sich für eine Präsenz aussprechen, ist die Meinung einhellig, dass kein eigenes „theoretisches“ Fach eingeführt werden dürfe, sondern dass das Thema in einzelnen Fächern, in Workshops oder in der Weiterbildung für Interessierte behandelt werden könnte.

Hervorzuheben ist die Zurückhaltung, mit welcher sich eine große Zahl der Gesprächspartner zu dem Thema äußert: Man solle auf keinen Fall übertreiben. An einer ernsthaften curricularen Verankerung der Genderthematik scheint die Mehrheit kein besonderes Interesse zu haben. Es ist nicht leicht, diese Äußerungen bezüglich einer „dahinter stehenden“ Haltung einzuschätzen. Ich neige dazu, auf ein sehr geringes Interesse an der Thematik und auf eine ablehnende Haltung gegenüber einer expliziten curricularen Verankerung zu schließen.

Das aus zwei Gründen: Zum einen ist auf die Einschränkungen bezüglich der Gültigkeit von Aussagen in Interviews hinzuweisen (die in Kapitel 2 beschrieben werden). Für die Befragten wäre es schwierig gewesen, vor Interviewern/innen, die in der Geschlechterforschung engagiert sind, explizit kund zu tun, dass sie wenig Interesse an einer curricularen Verankerung der Geschlechterthematik hätten, besonders auch deshalb, weil sie über die Zielsetzung der Untersuchung in Kenntnis gesetzt worden waren. Zum zweiten sehe ich in den Äußerungen vieler Gesprächspartner einen Habitus hegemonialer Männlichkeit durchscheinen, der sich in solchen Ausdrücken wie „es ist nicht unbedingt notwendig“, „nicht übertreiben“ oder „dem gesunden Menschenverstand folgen“ manifestiert. Für diese Interpretation spricht auch, dass ein Frauenbild durchscheint, welches schwächere Leistungen von Schülerinnen in naturwissenschaftlichen und mathematischen Fächern als eine Fatalität betrachtet, die in genuinen Merkmalen von Mädchen wurzelt, und sie nicht als Folge des Doing gender in der Schule versteht. Wie wir in Kapitel 5.2 gesehen haben, werden die Geschlechterbilder vieler Gesprächspartner von stereotypen Vorstellungen bestimmt bzw. entsprechen einem Gender-Konzept, das eine wesenhafte Unterschiedlichkeit von Frauen und Männern als gegeben ansieht.

Es ist nicht erstaunlich, dass der männliche Habitus gerade in den Äußerungen zu diesem Thema sichtbar wird. Diskurse über die Gleichstellung der Geschlechter werden im „politischen“ öffentlichen Raum geführt, nicht jedoch im relativ geschützten Raum der Schule, die – zumindest in Luxemburg – aufgrund ihrer nur zaghaften Öffnung nach außen von gesellschaftlichen Entwicklungen relativ unberührt geblieben ist. In der Schule können noch weitgehend ungestört traditionelle Bilder über Männer und Frauen vehikuliert werden (wie beispielsweise in Schulbüchern). Trotz Feminisierung des Lehrpersonals in den „unteren“ Stufen (Vor- und Grundschule) bleibt die Schule in ihren Strukturen von Männern dominiert: „Mehrheit heißt nicht Macht“, wie Erika Hasenhüttl es ausdrückt (Hasenhüttl 2001, 52).

Zurückzubehalten ist jedenfalls, dass die Genderthematik nicht in einem speziellen Fach behandelt werden soll. Sie soll auch nicht auf eine „theoretische“ Weise angegangen werden, sondern in enger Relation mit der Praxis. Der Vorschlag von LG3 scheint mir in dieser Hinsicht sehr wertvoll. Die Thematik soll transversal in möglichst vielen Fächern präsent sein. Das sind auch die Schlussfolgerungen, welche in der Untersuchung von Balthes-Löhr et al. (2005) gezogen worden sind.



5.5 – Geschlechtersensible Sprache

5.5.1 – Frauengerechte Sprache – männergerechte Sprache

Feministische Sprachpolitik zielt auf den Abbau sprachlicher Diskriminierungen von Frauen. Senta Trömel-Plötz (2004) spricht deshalb von „frauengerechter Sprache“.

Das Metzler Lexikon Gender Studies (2002, 377) sagt, dass sich die feministische Sprachpolitik dabei „auf Prinzipien von sprachlicher Relativität [beruft], wonach Sprache und Gesellschaft/Kultur in wechselseitiger Beziehung stehen. Aus feministisch-linguistischer Sicht bedeutet dies, dass sich in der Sprache auch die eine Gesellschaft prägenden Geschlechterverhältnisse abbilden, dass sprachliche Strukturen aber ihrerseits auf die Gesellschaft zurückwirken, indem sie die Perzeption der Sprachteilnehmer/innen beeinflussen und so zur soziokulturellen Konstruktion von gender beitragen.“ Ziel ist ein symmetrischer Sprachgebrauch, der Ausdrücke vermeidet, denen das Männliche als Norm zugrunde liegt (vor allem sog. „generische Maskulina“).

In der vorliegenden Untersuchung erwies sich jedoch auch, dass es ein Problem mit „männergerechter“ Sprache gibt: Vier Erzieher finden es nicht in Ordnung, dass in den Studienbüchern des IEEES nur von Erzieherinnen die Rede ist, nicht aber von Erziehern (vgl. 5.3.3).

5.5.2 – Die eigene Untersuchung

In den Interviews wurde das Thema einer geschlechtersensiblen Sprache bei 13 Gesprächspartnern angesprochen. Zwei brachten eine positive Haltung gegenüber einem symmetrischen Sprachgebrauch zum Ausdruck, zwei äußerten sich in einer eher unverbindlichen Weise, einer wies auf Schwierigkeiten hin, die Kinder in der Schule mit der männlichen und weiblichen Form haben könnten. Die Äußerungen der restlichen acht Interviewpartner reichen von Spott über Irritation bis hin zur Vorstellung einer feministischen Verschwörung gegen Männer.

Es ist sehr bedauerlich, dass in den Interviews nur einer der acht Gesprächspartner, die das Wort „Frauensleute“ benutzt haben, zu dem Thema der gendersensiblen Sprache befragt worden ist. Es sei daran erinnert, dass er sagt, die Verwendung habe keine besondere Bedeutung und dürfe nicht als diskriminierend verstanden werden.

Hier die Ergebnisse im Einzelnen.

LG3 spricht von der Frage im Zusammenhang mit dem Erlernen von französischen Vokabeln in der Schule. (Dabei ist zu wissen, dass die Ableitung der weiblichen Form aus der männlichen im

Französischen ganz unterschiedlichen Regeln folgen kann und nicht so einfach ist wie im Deutschen.) Es sei viel zu kompliziert für die Kinder, beide Formen gleichzeitig zu lernen. Deshalb würde er, zum Beispiel bei den Berufsbezeichnungen, zuerst nur die männliche Form verwenden, und wenn diese dann gefestigt ist, die weibliche hinzufügen.

Positive Haltung zu frauengerechter Sprache

EG5 benutzt in seiner Rede sowohl männliche wie weibliche Formen. Von der Interviewerin darauf angesprochen sagt er, er finde das „ziemlich selbstverständlich“.

LS9 sagt, er habe sich daran gewöhnt, in der deutschen Sprache „gendersensibel“ zu schreiben. Er schreibe „SchülerInnen“. Übertrieben finde er es allerdings, „man/frau“ zu schreiben. Der Text müsse leserlich bleiben. Die beste Lösung sei, männliche und weibliche Formen alternativ zu gebrauchen. „Ich bin schon der Meinung, dass man die zwei, also männlich und weiblich verwenden soll, oder eben die Form ‚SchülerInnen‘, ‚LehrerInnen‘, soweit es möglich ist. Ich würde aber nicht bis zum Exzess übertreiben.“

Negative Haltung

LS3 meint, die Verwendung der beiden Formen „massakriere“ die Sprache. Im Französischen gebe es Wörter, für die keine weibliche Form existiere.

EG4 drückt seine Meinung über einen symmetrischen Sprachgebrauch so aus: „Ehrlich gesagt, finde ich das Kappes. Das nimmt auch viel zu viel Zeit in Anspruch. Im Examen zum Beispiel schreiben wir alle, auch die Mädchen, immer nur ‚Erzieher‘, jeder weiß, dass damit die zwei gemeint sind. [...] Hauptsache, der andere weiß, was man meint. Das sagen auch alle Mädchen in unserer Klasse, dass das dick übertrieben ist.“

„Ich bin nicht so fanatisch, sagt LG6, dass ich bei jedem Wort dreimal aufpasse, ob ich ‚der Gärtner‘ oder ‚die Sekretärin‘ sage oder ‚der Sekretär‘ und ‚die Gärtnerin‘. [...] Ich finde das fanatisch. [...] man kann alles übertreiben. Man soll hie und da mal sagen ‚ein männlicher Gärtner‘ und hie und da mal ‚ein weiblicher Gärtner‘ [sic!]. Aber nicht aufpassen müssen, dass man jedes Mal sagt ‚ein Gärtner und eine Gärtnerin‘ und ‚ein Sekretär und eine Sekretärin‘. Thematisieren auf jeden Fall, auf die Mischung Acht geben, aber nicht traumatisierend werden.“ Auf die Frage, ob man denn nicht „Studenten und Studentinnen“ sagen soll, antwortet er: „Studenten, das ist so ein Oberbegriff.“ Darauf angesprochen, wie er reagieren würde, wenn ein Lehrer in einer Vorlesung die Studierenden mit „Liebe Studentinnen“ anreden würde, sagt er: „Das käme bestimmt unerwartet. Da würde man sagen: Weiß der denn nicht, dass wir auch hier sind? Wenn man ‚Studentinnen‘ sagt, dann spricht man nur sie an. Ich würde darüber schmunzeln,“

LS1 sagt, er sei damit konfrontiert worden, als er in Deutschland studiert habe, und er habe die Sache „eher ein bisschen lächerlich gefunden“. Auch die Mädchen hätten keinen Wert darauf gelegt, beide Formen zu verwenden. Das sei „eine Idee von jenen Feministinnen, die das einfach durchdrücken wollen, um eine Gleichberechtigung zu erreichen, die im Grunde genommen gar nicht gebraucht wird.“ Es sei gewusst, dass mit der männlichen Form sowohl Männer wie Frauen gemeint sind.

„Das fällt bei mir in die Kategorie: forcierte Emanzipation, dass unbedingt für jedes Wort diese zwei Formen benutzen werden müssen“, sagt LS2. „Dass ich praktisch dann im Unterricht sagen müsste: Liebe Schüler und Schülerinnen und so. Das halte ich für forcierte Emanzipation. Das fällt bei mir in die Kategorie ‚verkrampt‘. Man muss ja ab und zu eine weibliche Ansprache finden, dann ist es gut, dass sie existiert. Aber so forciert, das find ich nicht gut. Zu forciert, zu künstlich.“

LS4 sagt, im mündlichen Sprachgebrauch verwende er selbst die beiden Formen nicht, und er glaube auch nicht, dass die Schülerinnen das wünschen, denn sie hätten sich daran gewöhnt, dass eben nur die männliche Form benutzt wird. Wenn man ‚Schüler‘ sagt, dann seien damit sowohl die Mädchen wie die Jungen angesprochen, weil das Wort „geschlechtsunabhängig gebraucht wird“. Auf die Frage, was er davon halte, eine ganze Klasse mit „Liebe Schülerinnen“ anzureden, antwortet er, das würde von den Jungen schlecht aufgenommen werden. Denn das sei so, als würde man eine Jungengruppe mit „Liebe Damen“ anreden. Das würde so aufgefasst, als bezeichne man sie als „verweichlichte Personen, sensible Personen“ und das entspreche genau dem Gegenteil „von dem harten Mannesbild, das sie im Grunde abgeben wollen“.

Auch LS6 ist der Meinung, jedermann wisse doch, dass mit der männlichen Form „der Mensch“ gemeint sei. Beide Formen miteinander zu verwenden wirke eher störend. Und LS7 fragt sich, wie weit „diese Gleichberechtigung noch getrieben werden“ müsse. Während 2000 Jahren seien wir gut damit gefahren, wenn wir „die Schüler“ gesagt haben. Man solle mit beiden Füßen auf dem Boden bleiben und nicht, wie der Franzose sage „chercher midi à quatorze heures“.

EG3 nimmt wohl die extremste Haltung ein. Er verwendet das Wort „Fraleit“, fühlt sich diskriminiert, wenn in den Studienbüchern nur von Erzieherinnen die Rede ist, fühlt sich überhaupt als Mann in seiner Ausbildungsinstitution diskriminiert (vgl. 5.3.3), ist gegen die Verankerung der Geschlechterthematik in der Ausbildung, weil sie die Benachteiligung der männlichen Studenten nur verschärfen würde (vgl. 5.4.3) — und ist gegen die Verwendung weiblicher Formen in der Sprache: „Man kann wirklich alles

übertreiben. Ich habe nichts gegen Emanzipation und gegen Feministen [sic!]. Aber wenn man jetzt damit anfängt, den Ausdruck ‚seinen Mann stehen‘, dann kann man auch seine Frau stehen. Das finde ich so übertrieben, dann gibt es auch die Salzstreuerinnen, oder so. Das ist krass gegen die Männer, gegen alles, was männlich ist ... Ganz krass ausgedrückt: Das ist schon eine richtige Feindseligkeit.“

Schlussfolgerungen

Ich habe die Aussagen der Männer, die eine ablehnende Haltung gegenüber frauengerechter Sprache vertreten, deshalb so detailliert wiedergegeben, weil meines Erachtens in ihnen ein hegemonialer männlicher Habitus so „ungefiltert“ durchdringt, wie bei sonst keinem anderen Thema.

Nirgendwo sonst tritt so klar zutage, wie sehr Mannsein mit Menschsein gleichgesetzt wird. Die „Hypostasierung des Männlichen zum Allgemein-Menschlichen“ (Meuser 1998, 240) tritt bei keinem anderen Thema, das in der vorliegenden Arbeit behandelt wird, so deutlich in Erscheinung. Nach Meuser „besorgt die Hypostasierung des Männlichen zum Menschlichen immer noch die Absicherung männlicher Hegemonie“ (ebd.). Dann kann es auch vorkommen, dass einer von dem „weiblichen Gärtner“ oder ein anderer von „Feministen“ spricht.

Wenn wir die Reden zu diesem Thema mit jenen zum Thema der Genderthematik in der Ausbildung vergleichen, dann fallen (auch sprachliche) Ähnlichkeiten ins Auge. In beiden Kontexten wird sich auf Rationalität oder den gesunden Menschenverstand berufen, es wird vor Übertreibungen gewarnt und darauf hingewiesen, dass die ganze Sache ja nicht unbedingt notwendig sei. Doch im Zusammenhang mit dem Sprachgebrauch reden die Gesprächspartner noch „offener“, bringen ihren Unmut zum Ausdruck.

Die Frage ist, weshalb der hegemoniale Habitus gerade im Kontext des Themas der frauengerechten Sprache so ungehindert durchdringen kann. Ich vermute, dass es dafür zwei Gründe gibt: Zum einen ist es unter Männern durchaus akzeptiert, sich über einen von Frauen eingeforderten symmetrischen Sprachgebrauch lustig zu machen. Mit Vorliebe verweist man dabei auf „Exzesse“, wie „frau“ statt „man“ oder „Salzstreuerin“ zu sagen. Zum anderen scheint es mir so zu sein, dass Männer sich relativ „ungestraft“ über einen Sprachgebrauch, der ihnen nicht behagt, auslassen können. In ihren Aussagen drücken sie ja nicht explizit eine abwertende Haltung gegenüber den Frauen selbst aus, sondern bloß ihre Ablehnung eines umständlichen, den Sprachfluss störenden, die Sprache massakrierenden und letztlich redundanten Sprachgebrauchs. Das sind ja durchaus „vernünftige“ Ansichten, in denen die Rationalität des Mannes zum Ausdruck kommt. Dass damit implizit auf die Irrationalität von (feministisch angehauchten) Frauen verwiesen wird, braucht



nicht offen thematisiert zu werden. Eine ganz andere Sache wäre es hingegen, solche Ansichten in expliziter Weise zu verbalisieren, beispielsweise im Kontext von Männer- und Frauenbildern.

Hier kann gegen die Emanzipation der Frauen zu Felde gezogen werden, ohne dieselbe explizit infrage zu stellen. Es wird ja nicht gesagt, dass man gegen die Emanzipation an sich sei, ganz im Gegenteil. Aber es ist durchaus vernünftig und berechtigt, sich gegen Auswüchse zur Wehr zu setzen, gegen eine übertriebene Gleichberechtigung, die so „nicht gebraucht wird“. Es hat den Anschein, als bräuchten sich eine Anzahl von Männern bei diesem Thema nicht zu verstellen, auch nicht in Gegenwart einer Frau, wie Meuser es annimmt, wenn Männer sich in heterosozialen Kontexten äußern (vgl. 1.2.1).

In der Rede dieser Männer treten, neben der Rationalität und der Hypostasierung des Männlichen zum Menschlichen, noch weitere Merkmale der hegemonialen Männlichkeit zutage:

- Die männlichen Empfindlichkeiten, wenn Männer in heterosozialen Gruppen in der Anrede nicht explizit genannt werden — dagegen die angenommene weibliche Unempfindlichkeit in dieser Hinsicht: Frauen finden es ganz normal, nicht eigens angeredet zu werden.
- Die Überzeugung, dass die Frauen selbst (mit Ausnahme der Feministinnen) den symmetrischen Sprachgebrauch übertrieben finden. Frauen sind schließlich nicht völlig irrational. Für einmal geben die Frauen einen guten Koalitionspartner (sic!) her.

Es sei noch einmal darauf hingewiesen, dass weniger als die Hälfte der Gesprächspartner zu dem Thema befragt worden sind. Das schränkt die Aussagekraft der Befunde ein. Bemerkenswert ist allerdings, dass nur zwei der 13 Interviewpartner sich für einen symmetrischen Sprachgebrauch aussprechen, jedoch acht dagegen.

6 – Schlussfolgerungen und Empfehlungen

6.1 – Synthese

Die Differenzierung der drei Ebenen — Einstellungen, Geschlechterbilder, Habitus — nach Holger Brandes (vgl. Kapitel 2) hat sich als nützlich erwiesen. Sie erlaubt es, inkongruente Aussagen von Gesprächspartnern in eine plausible Relation zueinander zu bringen.

Über Praktiken der Interviewten im privaten und beruflichen Bereich konnte nur wenig in Erfahrung gebracht werden. Dennoch erlaubt es das Datenmaterial, Rückschlüsse auf einen Habitus oder zumindest auf habitusnahe Elemente zu ziehen.

Bewusste Einstellungen und Urteile zu Fragen des Geschlechterverhältnisses treten deutlich bei dem Thema Familienentwürfe und Arbeitsaufteilung in der Partnerschaft zutage. Die Aussagen der Gesprächspartner sind dem dominanten öffentlichen Diskurs angepasst. Der Anspruch auf die väterliche Erzieherfunktion tritt klar hervor und drängt die männliche Ernährerfunktion in den Hintergrund. Auch in der Befürwortung der Koedukation im erzieherischen und schulischen Bereich werden bewusste Einstellungen sichtbar, die der heutigen Praxis entsprechen. Ebenso wird die in einem ersten Schritt vorgetragene Befürwortung der Verankerung der Geschlechterthematik in der Ausbildung von einer Einstellung getragen, die sich dem Interviewkontext anpasst. Bewusste Einstellungen und Urteile finden sich auch in den Aussagen über die Diskriminierung von Frauen in unserer Gesellschaft. Und schließlich sind sie auch auszumachen in den Diskursen einer Anzahl von Interviewpartnern über einen geschlechtersensiblen Sprachgebrauch.

Bewusste Einstellungen und Urteile treten nicht

bei allen Themen gleich stark in Erscheinung. Sie dominieren den Diskurs über Familienentwürfe und Arbeitsaufteilung in der Partnerschaft, doch zeigen sich bei einer Anzahl von Gesprächspartnern schon hier Elemente eines Geschlechterbildes — die Frau ist besser für die Kindererziehung geeignet als der Mann —, die nicht ganz mit den vorgetragenen Partnerschaft- und Familienentwürfen übereinstimmen. Beim Thema der curricularen Verankerung der Geschlechterthematik schwächen die meisten Interviewpartner ihre anfangs plakativ vorgetragene Befürwortung einer solchen Verankerung ab, und es nehmen Äußerungen die Überhand, die von einem hegemonialen männlichen Habitus zeugen. Das gleiche Phänomen ist bei den Aussagen über Diskriminierungen sichtbar. Ein hegemonialer männlicher Habitus ist dominant in den Diskursen der meisten Gesprächspartner, die zu dem Thema des geschlechtersensiblen Sprachgebrauchs Stellung beziehen.

Geschlechterbilder und Vorstellungen über Geschlechtsidentitäten treten selbstverständlich beim Thema über Männlichkeit und Weiblichkeit zutage. Fast die Hälfte der dazu befragten Gesprächspartner präsentiert stereotype „traditionelle“ Bilder; über die Hälfte geht von der Annahme einer wesentlichen Unterschiedlichkeit von Mann und Frau aus. Der bei den Familienentwürfen dominierende Gleichheitsdiskurs wird damit abgeschwächt. Weiter relativiert wird er bei einer Anzahl von Befragten durch die Aussage, dass Frauen besser für die Betreuung und Erziehung von Kindern geeignet seien als Männer. Man kann das so interpretieren, dass darin ein traditioneller männ-

licher Habitus insofern in Erscheinung tritt, als sich diese Männer von ihrer Erzieherfunktion entlastet fühlen dürfen und sich vermehrt ihrer Ernährerfunktion in der Familie zuwenden können. Traditionelle Geschlechterbilder treten auch in einigen Diskursen über die Benachteiligung von Frauen in Erscheinung, wenn gesagt wird, dass Frauen „von Natur aus“ weniger für verantwortungsvolle Posten auf dem Arbeitsmarkt geeignet seien, weil sie wegen Schwangerschaft, Mutterschafts- und Erziehungsurlaub zeitweilig aus dem Arbeitsprozess austreten müssen, wobei nicht mehr von einem Ausgleich durch ein verstärktes Engagement der Väter die Rede geht. Die beim Thema über Familienentwürfe geäußerte Bereitschaft, die Familienpflichten mit der Partnerin zu teilen, scheint hier vergessen zu sein. Es tritt damit ein männlicher Habitus in Erscheinung, der im Widerspruch zu den vorher geäußerten Einstellungen steht.

Ein hegemonialer männlicher Habitus — oder zumindest Anzeichen dafür — tritt bezüglich der Geschlechterbilder bei einer Anzahl von Befragten zutage. Er manifestiert sich deutlicher bei der Thematisierung von Geschlechterdiskriminierung und im Zusammenhang mit einer reflexiven Auseinandersetzung mit Genderfragen in der beruflichen Ausbildung. Am deutlichsten tritt der hegemoniale männliche Habitus im Diskurs über einen geschlechtersensiblen Sprachgebrauch in Erscheinung, wenn das Männliche in die Kategorie des Allgemein-Menschlichen erhoben, das Weibliche hingegen in eine Geschlechtskategorie verwiesen wird. Einige Gesprächspartner deuten sogar den weiblichen Anspruch auf einen frauengerechten Sprachgebrauch als einen Angriff auf Männlichkeit, mit anderen Worten auf die männliche Dominanz.

6.2 – Zu der Fragestellung

Antworten auf die Fragen, die der vorliegenden Untersuchung zugrunde liegen, lassen sich nur geben, wenn man die verschiedenen Ebenen — Einstellungen, Geschlechterbilder, Habitus — differenziert. Ich versuche Antworten zu finden, indem ich die verschiedenen Fragen, jedoch nicht deren Terminologie übernehme. Wie bereits in Kapitel 1 dargelegt, entsprechen die Termini „Meinung“ und „Einstellung“ nicht dem konzeptuellen Rahmen der vorliegenden Untersuchung.

Im Folgenden ist eine die Vielfalt der Befunde reduzierende Darstellung unvermeidlich. Ich werde jedoch wiederholt darauf hinweisen, dass die hier gemachten Aussagen sich nicht auf alle Gesprächspartner beziehen.

Es soll daran erinnert werden, dass die Geschlechterthematik für die meisten der interviewten Männer subjektiv nicht sehr bedeutsam bzw. sozial relevant zu sein scheint (vgl. Kapitel 2.2.1). Entsprechend wird wohl auch ihr Engagement für

die Förderung der Chancengleichheit nicht sehr stark sein.

Stereotype Vorstellungen

Bei der Hälfte der dazu befragten Gesprächspartner (12 von 22) treten Stereotypen auf der Ebene der Geschlechterbilder in Erscheinung, nicht jedoch auf der Ebene der bewussten Einstellungen. Insofern besteht bei diesen Männern eine Inkongruenz zwischen den beiden Ebenen. Welche der beiden Dimensionen im privaten und beruflichen Handeln die größere Wirkung entfalten, ist natürlich schwer zu beurteilen. Es kann jedoch angenommen werden, dass stereotype Geschlechterbilder wirkmächtig sind, auch wenn bewusst geäußerte Einstellungen ihnen nicht entsprechen. Aus den in dieser Arbeit referierten wissenschaftlichen Untersuchungen lässt sich schließen, dass die Geschlechterbilder — und der damit verbundene männliche Habitus — sich in die alltäglichen Praktiken „einschleichen“ und sie am Ende dominieren.

Es sei jedoch darauf hingewiesen, dass acht der 22 Männer, die Aussagen zu dieser Thematik gemacht haben, keine stereotypen Vorstellung vertreten, weder auf der Ebene der Einstellungen noch auf jener der Geschlechterbilder.

Haltungen zu Frauenförderung und Chancengleichheit

Nur bei zwei der 29 Befragten wurde das Thema am Rande explizit angeschnitten, jedoch nicht so vertieft, dass Schlüsse aus ihren Äußerungen gezogen werden könnten. Die Frage kann nur indirekt beantwortet werden, indem auf Einstellungen, Geschlechterbilder und die habitusnahe Dimension verwiesen wird.

Familie und Beruf

Ich nehme an, dass es sich bei den befragten Männern so verhalten wird, wie es die Forschung aufgezeigt hat: Dem weitgehenden Gleichheitsdiskurs bezüglich der Partizipation an den familialen Aufgaben wird wahrscheinlich nicht die Umsetzung in die Praxis entsprechen. Es ist jedoch auch anzunehmen, dass diese Männer in ihrem beruflichen Arbeitsfeld gegenüber ihren Adressatinnen und Adressaten überwiegend einen Gleichheitsdiskurs führen werden. Mit großer Sicherheit werden sie nicht mehr behaupten, dass Frauen auf berufliche Arbeit verzichten sollen, um sich der Kindererziehung zu widmen und dass Mädchen nicht Fußball spielen und Jungen nicht im Seil springen dürfen. Sie werden wahrscheinlich in ihrer Rede auch die Meinung vertreten, dass Väter eine wichtige Rolle in der Kindererziehung zu spielen haben und dementsprechend für einen (maßvollen) Karriereverzicht offen sein sollten.

Aber es ist nicht sicher, ob die meisten Erzieher diese Haltung auch gegenüber berufstätigen Müttern zeigen werden, die ihre Kinder in eine Krippe oder einen Hort geben. Zu stark ist — zumindest bei einigen von ihnen — das Bild der fürsorglichen Mutter, die ein „Dasein für Andere“ zu führen habe, verwurzelt, als dass sie einem solchen Arrangement ganz zustimmen könnten. Wenn berufstätige Paare ihre Kinder in eine Krippe oder einen Hort geben, wird das vielfach als „Abschiebung“ der Kinder interpretiert. Eltern werden beschuldigt, aus materiellen Gründen ihre Kinder zu vernachlässigen, wobei sich die Anschuldigung vorwiegend auf die Mütter richtet.

Es ist auch nicht sicher, ob die meisten angehenden Grundschullehrer ihre egalitäre Einstellung beibehalten, wenn sie mit Kindern zu tun haben, die schulische Lernschwierigkeiten haben und deren Mütter berufstätig sind. Für das luxemburgische Grundschulwesen — zumindest für dessen *Mainstream* — ist es eine Selbstverständlichkeit, dass ein bedeutender Teil des schulischen Lernens zu Hause in Form von Hausarbeiten stattzufinden hat. Dafür sind „die Eltern“, in Wirklichkeit jedoch die Mütter zuständig, die im Hause sein sollen, wenn ihre Kinder aus der Schule kommen, um ihnen bei der Erledigung der Hausaufgaben beizustehen. Dazu kommt noch des Öfteren, dass die Mütter so genannte Lerndefizite ihres Kindes durch einen individualisierten „Lernbeistand“ — den die Schule so nicht leisten könne — zu kompensieren haben. Plakativ gesagt setzt die luxemburgische Grundschule die Präsenz der Mutter im Hause für gute schulische Leistungen ihrer Kinder voraus. Diese ihr von der Schule und von der *Mainstream-Gesellschaft* zugeordnete Aufgabe ist jedoch nicht mit einer vollen Berufstätigkeit zu vereinbaren. Aufgrund der Interviewdaten ist nicht anzunehmen, dass die befragten Grundschullehrer eine vom *Mainstream* abweichende Haltung einnehmen.

Bei den Sekundarschullehrern stellt sich die Problematik nicht in dem gleichen Maße, da angenommen wird, dass Sekundarschüler/innen mit zunehmendem Alter und Lernerfahrung progressiv ihre schulischen Arbeiten autonom in die Hand nehmen.

Im Zusammenhang mit der Arbeitsaufteilung in der Familie ist jedoch darauf hinzuweisen, dass es nicht allein die Männer sind, die darüber zu entscheiden haben. Fthenakis und Minsel (2001) machen in ihrer Studie darauf aufmerksam, dass es Mütter gibt, die die Kinderbetreuung als ihre eigene Domäne betrachten und ihre Männer in dieser Hinsicht nicht „zum Zuge kommen“ lassen (vgl. Kapitel 5.1.1). Deshalb ist eine Studie, die sich nur an Männer richtet, zu einseitig und kann keine Ergebnisse zutage fördern, die voll befriedigend sind. Ich habe bereits in der Einleitung auf diese Problematik hingewiesen.

Berufstätigkeit von Frauen

Es ist zu erwarten, dass die künftigen Erzieher und Lehrer ihren Adressaten/innen sagen werden, dass Frauen einen Beruf ausüben sollen und dass ihnen im Prinzip alle Berufe zugänglich sein sollen. Wie ihre Haltung gegenüber berufstätigen Müttern sein könnte, wurde im vorangehenden Abschnitt diskutiert.

Bei der Mehrzahl der Erzieher ist anzunehmen, dass sie sich eher einer Arbeit im Jugend- oder Behindertenbereich zuwenden und die professionelle Betreuung von jüngeren Kindern weiter den Frauen überlassen werden. Wenn das so ist, werden sie die traditionelle Auffassung bestätigen, wonach Frauen für die Erziehung von (Klein-) Kindern am besten geeignet sind, Männer für die Erziehung älterer Kinder und Jugendlicher.

Was die Diskriminierung von Frauen auf dem Arbeitsmarkt betrifft, so werden diejenigen, die deren Existenz bestreiten, sich wohl nicht weiter um Chancengleichheit kümmern brauchen. Diejenigen, welche die Benachteiligung von Frauen als Fatalität verstehen, welche aus ihrer Gebärfähigkeit resultiert, werden wohl auch nicht viel zu einer Veränderung der bestehenden Verhältnisse beitragen wollen. Ihre spätere Haltung und Verhalten werden allerdings davon abhängen, welche Lebenspartnerin sie haben werden und wie diese zu der Problematik steht.

Es sei jedoch auch darauf hingewiesen, dass es unter den Befragten auch Männer gibt, welche die Diskriminierung der Frauen auf dem Arbeitsmarkt erkennen und als ungerecht empfinden. Sie werden ihren Adressaten und Adressatinnen das vielleicht vermitteln.

Koedukation, Förderung von Mädchen in der Schule

Es ist schwierig einzuschätzen, welche Haltungen die künftigen Lehrer in Bezug auf die angenommenen kognitiven Fähigkeiten von Mädchen und Jungen zum Ausdruck bringen werden. Wahrscheinlich werden einer Anzahl von Gesprächspartnern die Botschaft „herüber bringen“, Mädchen und Jungen seien für alle Fächer gleich gut geeignet. Andere werden von Unterschieden in den sprachlichen und naturwissenschaftlich-mathematischen Fächern ausgehen, ohne sich bewusst zu sein, dass diese Unterschiede auf einem *doing gender* in der Schule beruhen. Der springende Punkt ist die Bereitschaft der künftigen Erzieher und Lehrer, sich eine professionelle Kompetenz auf dem Gebiet der Koedukation — sei es in Erziehungsinstitutionen, sei es in der Schule — anzueignen. Nur so können die unbewussten subtilen Differenzierungen zwischen Jungen und Mädchen in den alltäglichen Praktiken überwunden werden. Diese Praktiken werden vornehmlich von Geschlechterbildern und vom *Habitus* geleitet, es sei denn, sie werden im Zuge einer wissenschaftsgeleiteten Auseinandersetzung mit der Problematik

auf die Ebene von bewussten, reflexiven Praktiken erhoben. Es ist eine reflexive Koedukation gefragt. Sie kann nur über eine entsprechende gendersensible Ausbildung in die Wege geleitet werden. Einer solche steht jedoch die Mehrzahl der Befragten reserviert gegenüber.

6.3 - Empfehlungen

Es besteht, so glaube ich, kein Zweifel daran, dass eine reflexive Koedukation nicht nur wünschenswert, sondern notwendig ist. Wenn Erzieher und Erzieherinnen, Lehrer und Lehrerinnen in ihrer beruflichen Praxis gender free handeln wollen – wie viele der befragten Männer es zum Ausdruck brachten – dann muss das aus einer reflexiven Haltung heraus geschehen. Man kann sich dabei nicht auf „den gesunden Menschenverstand“, wie einige Interviewte sagten, verlassen. Reflexivität setzt jedoch professionelle Kompetenz voraus, welche nur über eine entsprechende Ausbildung erreicht werden kann.

Deshalb ist mit allem Nachdruck die curriculare Verankerung der Geschlechterthematik – der Koedukationsproblematik im Besondern – in der beruflichen Ausbildung zu fordern. Wie schon die Studie von Balthes-Löhr et al. (2005) ergab, soll das nicht in der Einführung eines neuen, „theoretischen“ Pflichtfaches geschehen, sondern in Form einer transversalen und praxisbezogenen Präsenz in allen Disziplinen – wobei natürlich nichts gegen die Einführung eines Wahlfaches „Gender“ für interessierte Schüler/innen und Studierende spricht. Es muss allerdings bedacht werden, dass die Einführung eines Faches „Gender“ viel einfacher zu bewerkstelligen ist als eine transversale Verankerung der Genderthematik in den verschiedenen Fächern.

Für Letzteres bedarf es einer entsprechenden Haltung und Bereitschaft der beteiligten Lehrenden. Ob sie vorhanden ist, wissen wir nicht. Eine Nachfolgeuntersuchung der ersten Gender-Studie der Universität Luxemburg – „Bedeutung des Geschlechteraspektes für die luxemburgische Praxis in Vor-, Grund- und Sekundarschulen“ – , im Auftrag des Ministeriums für Chancengleichheit, soll zur Klärung der Frage beitragen.

Die Präsenz der Geschlechterthematik in der Ausbildung könnte auch dazu beitragen, die Geschlechtersegregation innerhalb der verschiedenen Berufsgruppen aufzubrechen (Frauen in Vor- und Grundschule sowie in Kinderkrippe und –hort, Männer in Sekundarschule und Jugendbereich), damit auch hier eine ausgewogene Geschlechterverteilung im Sinne einer gendersensiblen Bildung und Erziehung von Mädchen und Jungen stattfinden kann.

Ich möchte abschließend noch eine zweite Empfehlung aussprechen: Wenn in Zukunft weitere Studien über die Rolle der Männer bei der Förderung der Gleichstellung zwischen den Geschlechtern unternommen werden sollten, dann sollten nicht nur Männer Untersuchungsobjekte sein, sondern auch Frauen. Die Rolle der Männer kann nicht unabhängig von der Rolle der Frauen beschrieben werden. Beide bedingen sich gegenseitig. Ich erinnere noch einmal an den Satz von Robert Connell, den ich bereits in der Einleitung zitiert habe: „Männlichkeit und Weiblichkeit sind in sich relationale Konzepte, die sich aufeinander beziehen und erst im Verhältnis zueinander Bedeutung gewinnen“ (Connell 2006, 62). Der weibliche Blick auf die Rolle der Männer in der Förderung der Chancengleichheit ist für eine vertiefte Analyse unerlässlich.

REFERENZEN

- Baltes-Löhr, Christel (2006). Migration und Identität. Portugiesische Frauen in Luxemburg. Frankfurt/Main, London: IKO-Verlag für Interkulturelle Kommunikation (im Druck).
- Baltes-Löhr, Christel; Brendel, Michelle; Dumont, Paul; Kerger, Sylvie & Tholl-Hoesdorff, Marianne (2005). Die Bedeutung des Geschlechteraspektes für die berufliche und persönliche Entwicklung von zukünftigen Erziehenden und Lehrenden. Walferdange: Universität Luxemburg.
- Berriot-Salvadore, Evelyne (2002). Le discours de la médecine et de la science. In: Natalie Zemon Davis & Arlette Farge (Dir.), Histoire des femmes en Occident. XVIe – XVIIIe siècle (pp. 407-454). Paris: Perrin.
- Böhnisch, Lothar (2001). Männlichkeiten und Geschlechterbeziehung — Ein männertheoretischer Durchgang. In: Margrit Brückner & Lothar Böhnisch (Hrsg.), Geschlechterverhältnisse. Gesellschaftliche Konstruktionen und Perspektiven ihrer Veränderung (S. 39-118). Weinheim und München: Juventa.
- Böhnisch, Lothar (2003). Pädagogische Soziologie. Eine Einführung. Weinheim und München: Juventa (2. überarbeitete und erweiterte Auflage).
- Böhnisch, Lothar (2004). Männliche Sozialisation. Eine Einführung. Weinheim und München: Juventa.
- Bourdieu, Pierre (1998). La domination masculine. Paris: Seuil.
- Brandes, Holger (2002). Der männliche Habitus. Band 2: Männerforschung und Männerpolitik. Opladen: Leske + Budrich.
- Brückner, Margrit (2001). Geschlechterverhältnisse im Spannungsfeld von Liebe, Fürsorge und Gewalt. In: Margrit Brückner & Lothar Böhnisch (Hrsg.), Geschlechterverhältnisse. Gesellschaftliche Konstruktionen und Perspektiven ihrer Veränderung (S. 119-178). Weinheim und München: Juventa.
- Brückner, Margrit & Böhnisch, Lothar (Hrsg.) (2001). Geschlechterverhältnisse. Gesellschaftliche Konstruktionen und Perspektiven ihrer Veränderung. Weinheim und München: Juventa.
- Bundesministeriums für Familie, Senioren, Frauen und Jugend (2005). Siebter Familienbericht. Familie zwischen Flexibilität und Verlässlichkeit. URL: <http://www.bmfsfj.de>.
- Burman, Erica (1994). Deconstructing developmental psychology. London, New York: Routledge.
- Carrigan, Tim; Connell, Robert W. & Lee, John (1985). Toward a new sociology of masculinity. In: Theory and Society 14, 551-604.
- Cole, Michael & Cole, Sheila R. (1997). The development of children. New York: Freeman (3rd edition).
- Connell, Robert W. (1999). Geschlechterrollen sind kein Naturgesetz. Interview mit M. Rosowski. In: Männerforum 21, 16-17.
- Connell, Robert W. (2000). Die Wissenschaft von der Männlichkeit. In: Hans Bosse & Vera King (Hrsg.), Männlichkeitsentwürfe. Wandlungen und Widerstände im Geschlechterverhältnis (S. 17-28). Frankfurt/Main, New York: Campus.
- Connell, Robert W. (2006). Der gemachte Mann. Konstruktion und Krisen von Männlichkeiten. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften, 3. Auflage. (Orig.: (1995) Masculinities. Oxford: Polity Press.)
- Denzin, Norman K. & Lincoln, Yvonna S. (Eds.) (2005). The Sage handbook of qualitative research. Thousand Oaks, London: Sage (3rd edition).
- Döge, Peter & Meuser, Michael (2001). Geschlechterverhältnisse und Männlichkeit. Entwicklung und Perspektiven sozialwissenschaftlicher Männlichkeitsforschung. In: Peter Döge & Michael Meuser (Hrsg.), Männlichkeit und soziale Ordnung (S. 7-26). Opladen: Leske + Budrich.
- Eckes, Thomas (2004). Geschlechterstereotype: Von Rollen, Identitäten und Vorurteilen. In: Ruth Becker & Beate Kortendiek (Hrsg.), Handbuch Frauen- und Geschlechterforschung (S. 165-176). Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- Faulstich-Wieland, Hannelore (1991). Koedukation – Enttäuschte Hoffnungen? Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Faulstich-Wieland, Hannelore (1995). Geschlecht und Erziehung. Grundlagen des pädagogischen Handelns mit Mädchen und Jungen. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Faulstich-Wieland, Hannelore (1997). Geschlecht und Erziehung. In: Armin Bernhard & Lutz Rothermel (Hrsg.), Handbuch Kritische Pädagogik (S. 232-243). Weinheim: Deutscher Studien Verlag.
- Faulstich-Wieland, Hannelore; Weber, Martina & Willems, Katharina (2004). Doing Gender im heutigen Schulalltag. Weinheim und München: Juventus.
- Flick, Uwe; v. Kardorff, Ernst; Keupp, Heiner; v. Rosenstiel, Lutz & Wolff, Stephan (Hrsg.) (1995). Handbuch qualitative Sozialforschung. Weinheim: Beltz, Psychologie Verlags Union (2. Auflage).
- Flick, Uwe; v. Kardorff, Ernst & Steinke, Ines (Hrsg.) (2000). Qualitative Forschung. Ein Handbuch. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt.
- Fthenakis, Wassilios & Minsel, Beate (2001). Die Rolle des Vaters in der Familie. Zusammenfassung des Forschungsberichts. Bonn: Bundesministerium für Familie, Senioren, Frauen und Jugend. URL: www.g-i-s-a.de/res.php?id=154

Geissler, Birgit (1998). Hierarchie und Differenz. Die (Un-)Vereinbarkeit von Familie und Beruf und die soziale Konstruktion der Geschlechterhierarchie im Beruf. In: Mechtild Oechsle & Birgit Geissler (Hrsg.), *Die ungleiche Gleichheit. Junge Frauen und der Wandel im Geschlechterverhältnis* (S. 109-129). Opladen: Leske + Budrich.

Geissler, Birgit & Öchsle, Mechtild (1996). *Die Lebensplanung junger Frauen. Zur widersprüchlichen Modernisierung weiblicher Lebensläufe*. Weinheim.

Glaser, Edith; Klika, Dorle & Prengel, Annedore (Hrsg.) (2004). *Handbuch Gender und Erziehungswissenschaft* Bad Heilbrunn: Klinkhardt.

Goffman, Erving (1959). *The presentation of self in everyday life*. New York: Doubleday. (Deutsche Übersetzung: *Wir spielen alle Theater. Die Selbstdarstellung im Alltag*. München: Piper, 1969.)

Hann, Christopher (2000). Echte Bauern, Stachanowiten und die Lilien auf dem Felde. Arbeit und Zeit aus sozialanthropologischer Perspektive. In: Jürgen Kocka & Claus Offe (Hrsg.), *Geschichte und Zukunft der Arbeit* (S. 23-53). Frankfurt/Main, New York: Campus.

Hasenhüttl, Erika (2001). *Feministisch angehaucht? Zur Genderfrage in der LehrerInnen-Ausbildung*. Wien: Milena.

Haußer, Karl (1994). Forschungsinteraktion und Forschungskonzeption. In: Günter L. Huber & Heinz Mandl (Hrsg.), *Verbale Daten* (S. 61-78). Weinheim: Psychologie Verlags Union (2. Auflage).

Hopf, Christel (2000). Qualitative Interviews – ein Überblick. In: Uwe Flick, Ernst von Kardorff & Ines Steinke (Hrsg.), *Qualitative Forschung. Ein Handbuch*. (S. 349-360). Reinbek bei Hamburg: Rowohlt.

Jösting, Sabine (2005). *Jungenfreundschaften. Zur Konstruktion von Männlichkeit in der Adoleszenz*. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.

Kelle, Udo & Erzberger, Christian (2000). Qualitative und quantitative Methoden: kein Gegensatz. In: Uwe Flick, Ernst von Kardorff & Ines Steinke (Hrsg.), *Qualitative Forschung. Ein Handbuch*. (S. 299-309). Reinbek bei Hamburg: Rowohlt.

King, Vera (2000). Entwürfe von Männlichkeit in der Adoleszenz. Wandlungen und Kontinuitäten von Familien- und Berufsorientierungen. In: Hans Bosse & Vera King (Hrsg.), *Männlichkeitsentwürfe. Wandlungen und Widerstände im Geschlechterverhältnis* (S. 92-107). Frankfurt/Main, New York: Campus.

Koppetsch, Cornelia & Burkart, Günter (1999). *Die Illusion der Emanzipation. Zur Wirksamkeit latenter Geschlechternormen im Milieuvvergleich*. Konstanz: UVK Universitätsverlag Konstanz.

Koppetsch, Cornelia & Maier, Maja S. (2001). Vom Patriarchalismus zur Partnerschaft? Männlichkeiten im Milieuvvergleich. In: Peter Döge & Michael Meuser (Hrsg.), *Männlichkeit und soziale Ordnung* (S. 27-48). Opladen: Leske + Budrich.

Kortendiek, Beate (2004). Familie: Mutterschaft und Vaterschaft zwischen Traditionalisierung und Modernisierung. In: Ruth Becker & Beate Kortendiek. *Handbuch Frauen- und Geschlechterforschung* (S. 384-394). Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.

Krampen, Günter & Reichle, Barbara (2002). Frühes Erwachsenenalter. In: Rolf Oerter & Leo Montada (Hrsg.), *Entwicklungspsychologie* (S. 319-349). Weinheim und Basel: Beltz (5. Auflage).

Kreienbaum, Maria Anna (1992). *Erfahrungsfeld Schule. Koedukation als Kristallisationspunkt*. Weinheim: Deutscher Studienverlag.

Kreienbaum, Maria Anna (2004). Schule: Zur reflexiven Koedukation. In: Ruth Becker & Beate Kortendiek (Hrsg.), *Handbuch Frauen- und Geschlechterforschung* (S. 582-589). Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.

Kvale, Steinar (1996). *Interviews. An introduction to qualitative research interviewing*. Thousand Oaks, London: Sage.

Lamnek, Siegfried (1995a). *Qualitative Sozialforschung. Band 1: Methodologie*. Weinheim: Beltz, Psychologie Verlags Union (3. korrig. Auflage).

Lamnek, Siegfried (1995b). *Qualitative Sozialforschung. Band 2: Methoden und Techniken*. Weinheim: Beltz, Psychologie Verlags Union (3. korrig. Auflage).

Lemmermöhle, Doris (1998). Geschlechter(un)gleichheiten und Schule. In: Mechtild Oechsle & Birgit Geissler (Hrsg.), *Die ungleiche Gleichheit. Junge Frauen und der Wandel im Geschlechterverhältnis* (S. 67-86). Opladen: Leske + Budrich.

Lenz, Karl (2001). Im ehernen Gehäuse der Kultur: Geschlechterkonstruktion in heterosexuellen Zweierbeziehungen. In: Margrit Brückner & Lothar Böhnisch (Hrsg.), *Geschlechterverhältnisse. Gesellschaftliche Konstruktionen und Perspektiven ihrer Veränderung* (S. 179-208). Weinheim und München: Juventa.

Matzner, Michael (2004). *Vaterschaft aus der Sicht von Vätern*. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.

Mayring, Philipp (2000). Qualitative Inhaltsanalyse. In: Uwe Flick, Ernst von Kardorff & Ines Steinke (Hrsg.), *Qualitative Forschung. Ein Handbuch* (S. 468-475). Reinbek bei Hamburg: Rowohlt.

Mayring, Philipp (2002). *Einführung in die qualitative Sozialforschung*. Weinheim und Basel: Beltz (5. Auflage).

Mayring, Philipp (2003). *Qualitative Inhaltsanalyse. Grundlagen und Techniken*. Weinheim und Basel: Beltz (8. Auflage).

- Mayring, Philipp & Gläser-Zikuda, Michaela (Hrsg.) (2005). Die Praxis der Qualitativen Inhaltsanalyse. Weinheim und Basel: Beltz.
- Metzler Lexikon Gender Studies - Geschlechterforschung (2002). Stuttgart, Weimar: Metzler.
- Meuser, Michael (1998). Gefährdete Sicherheiten und pragmatische Arrangements. Lebenszusammenhänge und Orientierungsmuster junger Männer. In: Mechthild Oechsle & Birgit Geissler (Hrsg.), Die ungleiche Gleichheit. Junge Frauen und der Wandel im Geschlechterverhältnis (S. 237-255). Opladen: Leske + Budrich.
- Meuser, Michael (2004). Junge Männer: Aneignung und Reproduktion von Männlichkeit. In: Ruth Becker & Beate Kortendiek (Hrsg.), Handbuch Frauen- und Geschlechterforschung (S. 370-377). Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- Nunner-Winkler, Gertrud (2003). Geschlecht und Gesellschaft. In: Hans Joas (Hrsg.), Lehrbuch der Soziologie (S. 265-288). Frankfurt/Main, New York: Campus (3. Auflage).
- Oechsle, Mechthild & Geissler, Birgit (Hrsg.). Die ungleiche Gleichheit. Junge Frauen und der Wandel im Geschlechterverhältnis. Opladen: Leske + Budrich.
- Rauh, Hellgard (2002). Vorgeburtliche Entwicklung und frühe Kindheit. . In: Rolf Oerter & Leo Montada (Hrsg.), Entwicklungspsychologie (S. 131-208). Weinheim und Basel: Beltz (5. Auflage).
- Rehbein, Boike (2006). Die Soziologie Pierre Bourdieus. Konstanz: UVK.
- Sissa, Giulia (2002). Philosophies du genre. Platon, Aristote et la différence des sexes. In: Pauline Schmitt Pantel (Dir.), Histoire des femmes en Occident. L'Antiquité (pp. 83-127). Paris: Perrin.
- Trömel-Plötz, Senta (2004). Sprache: Von Frauensprache zu frauengerechter Sprache. In: Ruth Becker & Beate Kortendiek (Hrsg.), Handbuch Frauen- und Geschlechterforschung (S. 639-642). Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- Ulich, Dieter (1994). Interaktionsbedingungen von Verbalisation. In: Günter L. Huber & Heinz Mandl (Hrsg.), Verbale Daten (S. 43-60). Weinheim: Psychologie Verlags Union (2. Auflage).
- Valenze, Deborah (2004) Gender in the formation of European power. In: Teresa M. Meade & Merry E. Wiesner-Hanks (Eds.), A companion to gender history (pp. 459-476). Malden, Oxford, Melbourne: Blackwell.
- Vester, Michael et al. (2001). Soziale Milieus im gesellschaftlichen Wandel. Zwischen Integration und Ausgrenzung. Frankfurt/Main: Suhrkamp.
- Wedgwood, Nikki & Connell, Robert W. (2004). Männlichkeitsforschung: Männer und Männlichkeiten im internationalen Forschungskontext. In: Ruth Becker & Beate Kortendiek (Hrsg.), Handbuch Frauen- und Geschlechterforschung (S. 112-121). Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- Zulehner, Paul & Volz, Rainer (1998). Männer im Aufbruch. Wie Deutschlands Männer sich selbst und wie Frauen sie sehen. Ostfildern: Schwabenverlag.



